This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

5901
ENOX LIBRARY

ancroft Collection.
Purchased in 1893.

Flec

DBG
Flechier

RECUEIL

DES

ORAISONS FUNÈBRES.

RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNÈBRES,

PRONONCÉES

Par feu Messire ESPRIT FLÉCHIER, *Evêque de Nîmes.*

Nouvelle Edition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la vie de l'Auteur.

LYON,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. MISTRAL.

1816.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

ÉLOGE HISTORIQUE

DE FEU MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUES DE NIMES. *

Esprit Fléchier naquit le 10 juin 1632, à Perne, dans le comtat d'Avignon. Etant entré dans la congrégation de la doctrine chrétienne en 1648, il eut le bonheur d'être formé par le P. Hercules Audiffert, son oncle maternel, alors supérieur général de cette congrégation, et qui s'y est fait estimer par ses talens et par sa vertu. M. Fléchier fournit avec distinction aux études de son état, et aux différentes classes dont il fut chargé, particulièrement à Narbonne, où il professa la rhétorique, et où il prononça, en 1659, l'oraison funèbre de M. Rebé, archevêque de cette ville. Ce fut cette même année, quelques mois après la mort du P. Audiffert, qu'il quitta l'habit de doctrinaire.

Il commença à se faire connoître à

* Ce précis de la vie et du caractère de M. Fléchier est tiré de ses Lettres, et des Mémoires du P. Niceron.

Paris par une description du Carrousel en vers latins, et par quelques poésies françaises. On s'étonna qu'il eût pu exprimer, en beaux vers latins, une chose aussi inconnue à l'ancienne Rome, qu'un Carrousel. Cette inscription intitulée : *Cursus Regius*, a été imprimée d'abord *in-folio*, en 1669, avec la description que Charles Perrault a faite du Carrousel en 1662, et ensuite *in*-12, dans le Recueil des œuvres mêlées de M. Fléchier, qui parut en 1712.

Ses premiers sermons augmentèrent beaucoup sa réputation, et ses oraisons funèbres la mirent au plus haut degré.

Voici ce qu'en dit M. Mongin, dans un de ses discours académiques : « L'o-« raison funèbre, avant M. Fléchier, « étoit l'art d'arranger de beaux menson-« ges : un art tout profane, où, sans égard « à la vérité ni à la religion, on consa-« croit les fausses vertus des grands, et « souvent la grandeur même. Mais le sage « Fléchier ne songea dans l'éloge des « morts, qu'à faire des leçons aux vivans, « et qu'à déplorer les grandeurs humaines « par la vanité qui les accompagne, ou « par la mort qui les détruit. Il ne suffi-« soit pas d'être né grand, de posséder « de grandes dignités, ou de lui proposer

« de grandes récompenses pour avoir une « place parmi les héros immortels. Pour « ne point trahir la vérité, il n'a loué « que la vertu : pour ne point flatter ses « portraits, il n'a travaillé que d'après la « plus belle nature : et tous ses héros sont « des modèles, comme toutes ses pièces « sont des chef-d'œuvres. C'est là qu'on « est étonné de voir, dans un seul hom- « me, l'ame universelle de plusieurs grands « hommes, l'ame du guerrier, l'ame du « sage, du grand magistrat, et de l'habile « politique. Là, il s'élève, il change, il « se multiplie, et prend toutes les formes « différentes du mérite et de la vertu. La « séduction est si forte, qu'on croit voir « tout ce qu'on ne fait que lire, ou « qu'entendre. Avec un livre à la main, « vous êtes transformé dans des siéges et « des batailles. C'est l'orateur qui vous « charme, et vous n'êtes occupé que du « héros. C'est Fléchier qui parle, et vous « ne voyez que Turenne. L'art cache « l'orateur, et ne montre que le grand « magistrat ou le grand capitaine. »

M. Fléchier lisoit souvent les Sermonaires Italiens et Espagnols, qu'il appeloit agréablement ses bouffons, et il avouoit que le ridicule de ces ouvrages avoit contribué à épurer et à fortifier son

goût pour le vrai, sans lequel il n'y a ni beauté, ni force dans l'éloquence.

Parmi les illustres amis que son mérite lui acquit, M. de Montausier fut un des plus vifs. Ce fut lui qui le produisit auprès de monseigneur le Dauphin, dont il fut lecteur. Choisi en 1672, pour l'oraison funèbre de madame de Montausier, il produisit alors au grand jour ce talent singulier que toute la France a reconnu en lui pour toutes ces sortes d'ouvrages.

En 1673, il fut reçu à l'académie française, à la place de M. Godeau, évêque de Vence.

Un des projets formés pour l'éducation de M. le Dauphin avoit été de faire écrire pour lui l'histoire de tous les grands princes chrétiens. M. Fléchier fut chargé de celle de Théodose, qui parut en 1679. C'est la seule qui ait été donnée.

Le Roi, non content de lui avoir donné l'abbaye de Saint-Severin, et la charge d'aumônier ordinaire de madame la Dauphine, le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, d'où il passa, en 1687, à celui de Nîmes. Voici la lettre qu'il écrivit au Roi, au sujet de cette translation.

SIRE,

« J'ai reçu avec toute la reconnoissance « que je dois, la grâce que votre Majesté

« m'a faite de me nommer à l'évêché de
« Nîmes ; et cette marque précieuse de
« son souvenir a renouvelé dans mon
« cœur tous les sentimens de respect et
« de vénération pour son auguste per-
« sonne, et toute l'ardeur du zèle que
« j'ai toujours eu pour son service. Mais,
« Sire, votre majesté me permettra de lui
« représenter, avec toute la confiance que
« me donnent ses bontés, que je regarde
« le premier choix qu'elle a bien voulu
« faire de moi pour l'évêché de Lavaur,
« comme ma première vocation ; que j'y
« ai travaillé comme n'en devant point
« sortir, et qu'une marque que Dieu me
« vouloit en ce lieu, c'est qu'il y bénis-
« soit mes travaux, et que les peuples
« m'écoutoient avec plaisir, quand je
« leur prêchois l'obéissance qu'ils doivent
« à Dieu, et la fidélité qu'ils doivent à
« votre Majesté. J'avoue, Sire, que j'ai
« une grande passion d'achever l'ouvrage
« que j'ai commencé, et que ce seroit
« une grande grâce de me laisser entre-
« tenir et augmenter les bonnes disposi-
« tions où je vois les nouveaux convertis
« de mon diocèse. Je ne doute pas que le
« successeur que votre Majesté m'a des-
« tiné, n'ait plus de talens et de capa-
« cité que moi ; mais l'application que
« j'ai eue à les instruire, et la confiance

« qu'ils ont prise en moi, me donne des « facilités qu'on n'a pas dans les com- « mencemens d'un épiscopat. L'évêché de « Nîmes, Sire, est vaste, et difficile à « gouverner; et je ne me sens ni assez « de force, ni assez d'adresse pour cela. « Je sais qu'il est plus riche et plus hono- « rable que le mien; mais votre Majesté « m'a déjà donné tant de bien, que je n'en « souhaite pas davantage : et l'honneur « qu'elle m'a fait de me croire capable et « digne d'être dans cette place là, me vaut « mieux que la place même. J'y serois plus « proche de mon pays et de ma famille; « mais je ne dois point avoir de plus forte « affection que celle de servir Dieu et « votre Majesté : et je crois que je ne lui « serai pas inutile dans ce pays-ci. Je me « jette donc aux pieds de votre Majesté, « pour la supplier de me laisser dans ce « diocèse où elle m'a envoyé, et où je puis « plus tranquillement prier Dieu qu'il « continue de répandre abondamment ses « bénédictions sur elle. Je ne l'ai jamais « importunée pour lui demander du bien : « je crains que je ne l'importune en lui « disant qu'elle m'en fait. C'est une grande « preuve de votre bonté, Sire, que vous « me réduisiez à ne vous demander que « la diminution de vos bienfaits et de vos

« grâces. J'attendrai les ordres de votre « Majesté, quoi qu'elle m'ordonne, et je « les exécuterai avec toute la soumission « et la fidélité que lui doit, Sire, son très-« humble, etc. »

Nîmes étoit alors un poste très-difficile, par la multitude de calvinistes dont le diocèse étoit rempli. Le Roi avoit révoqué l'édit de Nantes, et plusieurs calvinistes avoient fait abjuration. Mais on n'ignoroit pas que de ces nouveaux catholiques, les uns encore attachés à leur ancienne religion, ne demeuroient que par politique dans celle qu'ils avoient embrassée, et que les autres négligeoient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zèle, la charité de M. Fléchier lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvoit appréhender, des moyens dont le succès répondit à son attente.

L'inclination qu'il avoit pour les belles-lettres, ne fut point étouffée par les soins de l'épiscopat. Il se forma par ses soins à Nîmes une académie, dont il étoit l'ame et le président. Son palais étoit une autre académie: il s'y appliquoit à former des orateurs chrétiens, qui servissent à l'Eglise, et fissent honneur à la nation.

Il mourut le 16 février 1710, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Le P. de la Rue, dans la préface de ses sermons, fait ainsi le caractère de M. Fléchier : « L'amour de la politesse et de « la justesse du style l'avoit saisi dès ses « premières études. Il ne sortoit rien de « sa plume, de sa bouche, même en con- « versation, qui ne fût ou qui ne parût « travaillé. Ses lettres et ses moindres bil- « lets avoient du nombre et de l'art. Les « beaux arts, et principalement la poésie, « ayant été sa première occupation, il « s'étoit fait une habitude, et presque une « nécessité de compasser toutes ses pa- « roles, et de les lier en cadence. Le feu « qui éclate dans son style, et qui en re- « lève partout la grâce et la dignité, sem- « ble manquer de véhémence ; et sa pro- « nonciation traînante et peu animée, « favorisant par sa lenteur la fidélité de « sa mémoire, donnoit à l'auditeur tout le « loisir de suivre aisément la délicatesse « de ses pensées, et de sentir le plaisir « d'en être charmé. Comme ce fut d'abord « par les éloges funèbres qu'il commença « à se faire distinguer, la gravité des su- « jets, fort avantageuse à la pesanteur na- « turelle de sa voix et de son action, et « la beauté des choses qu'il disoit, en fi- « rent insensiblement goûter la manière, « et travestirent même en talent, un dé-

« faut qu'en d'autres sujets moins tristes « on auroit peine à supporter. C'est ce qui « parut dans ses sermons de morale : car « au lieu que la véhémence et l'impétuo- « sité doivent y régner, le son de sa voix, « qui avoit quelque chose de lugubre, y « répandit son froid sur le feu de ses ex- « pressions ; et la liberté de son esprit lu- « mineux y étoit, pour ainsi dire, à l'atta- « che de sa mémoire. »

Après ce caractère de M. Fléchier fait par une main étrangère, il est bon de mettre ici un portrait qu'il fait de lui-même dans une lettre à un de ses amis.

Lettre où M. Fléchier se dépeint lui-même.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous trace le portrait d'un de vos amis et des miens, et que je vous fasse une copie d'un original que vous connoissez aussi-bien que moi.... Sa figure, comme vous savez, n'a rien de touchant ni d'agréable ; mais elle n'a rien aussi de choquant. Sa physionomie n'impose pas, et ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut, mais on peut remarquer dans ses yeux et sur son visage je ne sais quoi, qui répond de son esprit et de sa probité.

Il paroît d'abord trop sérieux et trop réservé ; mais après il s'égaie insensible-

ment: et qui peut essuyer ce premier froid, s'accommode assez de lui dans la suite..... Son esprit ne s'ouvre pas tout d'un coup, mais il se déploie petit à petit, et il gagne beaucoup à être connu.... Il ne s'empresse pas à acquérir l'estime et l'amitié des uns et des autres, il choisit ceux qu'il veut conduire et qu'il veut aimer: et pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de sa douceur naturelle, et de certains airs de discrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a jamais brigué de suffrage: il a voulu être estimé par raison, non par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ses amis; et n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laissé aux autres le soin de le louer. Il sait se servir de son esprit, mais il ne sait pas s'en prévaloir; et quoiqu'il se sente, et qu'il s'estime ce qu'il vaut, il laisse à chacun son jugement..... il se renferme en lui-même, et se rend la justice qu'on lui refuse.....

Il a un caractère d'esprit net, aisé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureusement: il a réussi dans la prose: les savans ont été contens de son latin: la cour a loué sa politesse. Il a écrit avec succès: il a parlé en public, même avec applaudissement.... Sa conver-

sation n'est ni brillante ni ennuyeuse; i s'abaisse, il s'élève quand il le faut. Il parle peu, mais on s'aperçoit qu'il pense beaucoup. Certains airs fins et spirituels marquent sur son visage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne; et son silence même est intelligible.... Quand il n'est pas avec des gens qui lui plaisent, il demeure au dedans de lui-même. Quand il est avec ses amis, il aime à discourir et à se répandre au dehors: il est pourtant toujours maître de son esprit. Lorsqu'il parle, on voit bien qu'il sauroit se taire; et lorsqu'il se tait, on voit bien qu'il sauroit parler..... Il écoute les autres paisiblement, et les paye souvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aisément d'avoir peu d'esprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup..... Ce qui fait qu'il est bien reçu dans les compagnies, c'est qu'il s'accommode à tout et ne se préfère à personne. Il ne se pique pas de faire valoir ce qu'il sait, il aime mieux leur donner le plaisir de dire eux-mêmes ce qu'ils savent.....

Il n'est pas fort vif au dehors, mais il a beaucoup de vivacité au dedans; et peu de chose échappe à ses réflexions.....

Il n'est pas naturellement inquiet, et

ne s'amuse pas à deviner les secrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture; et quand il veut, il n'y a guère de mystère qu'il ne découvre..... Il voit tout d'un coup le ridicule des hommes, et jamais personne ne remarqua plus promptement une sottise.....

Il est naturellement paresseux; mais quand il veut, il trouve en lui des ressources dont il a été souvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il se rencontre qu'il en a toujours assez: et tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens qu'il ne ratrappe, quelque diligens qu'ils puissent être.

Pour son style et pour ses ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur, et de l'élégance: la nature y approche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penser, ni dire autrement: mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'est pas facile de penser ou de dire ainsi. Il a de la droiture dans le sens, de l'ordre dans le discours ou dans les choses, de l'arrangement dans les paroles, et une heureuse facilité, qui est le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, sans y mettre du superflu; et l'on ne peut rien

ôter, sans y retrancher quelque chose de nécessaire. Enfin votre ami vaudroit encore mieux, s'il pouvoit s'accoutumer au travail, et si sa mémoire un peu ingrate, non pas infidèle, le servoit aussi-bien que son esprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, et chacun a ses endroits foibles.

Pour son cœur, où je crois que vous vous intéressez davantage, il n'est pas si aisé de le connoître. Il se modère quand il veut: il est secret et circonspect: il se cache souvent sous les voiles d'une tranquillité et d'une indifférence apparentes: Mais je l'ai vu dans son naturel, je l'observe depuis long-temps, et je suis dans sa confiance. Ainsi, Monsieur, je vous ferai part de mes connoissances.

Ce cœur, Monsieur, n'est pas indigne de vous..... Il a de la grandeur et de la générosité: aucun intérêt ne le touche, et il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus sensible plaisir, c'est de pouvoir obliger ses amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des grâces à faire, que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit se passer de la fortune. Il s'est contenté de l'un, et ne s'est pas inquiété pour l'autre.

Rien n'est tant contre son humeur, que

d'être à charge à qui que ce soit. Dans ses besoins il n'a recours qu'à sa patience; et quand il seroit plus éloquent qu'il n'est, il ne sait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paroîtroient trop achetés, s'ils lui avoient coûté quelque bassesse. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guère d'homme qui sache mieux louer que lui, il n'a jamais voulu vendre, ni même donner mal-à-propos ses louanges. Il sait, quand il le faut, jeter quelque grain d'encens odoriférant, qui récrée et qui n'étourdit pas: aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne..... Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empresse et qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paisiblement la justice qu'on doit lui rendre; qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables.... Il se console aisément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne: et il travaille à se faire considérer par lui-même, plutôt que par l'état où on l'aura mis.....

Il n'envie la gloire de personne, mais il aime à jouir de la sienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il estime ceux que les autres ont: ainsi il a le

plaisir que donne l'honneur sans faire souffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il est sensible aux approbations sincères et désintéressées. Un homme qui le loue sans le connoître ; un auditeur qui s'écrie ; un passant qui le montre, et qui dit : *c'est lui* ; ce sont là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'élève, il se tient dans une honnête modération, et sa pudeur est embarrassée : mais si l'on veut l'abaisser, il prend une fierté qui le met au-dessus de tous. Il est facile, populaire, officieux à ceux qui sont au-dessous de lui, commode à ses égaux. Pour les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il les respecte de loin, et les abandonne à leur propre grandeur.

Il se possède dans les occasions, et ses passions ne peuvent rien sur sa raison, si elle n'y consent, ou si elle n'est surprise.... Il est de bonne foi, et il croit aisément que tout le monde est de même. Mais si l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus sa confiance : ainsi, il ne trompe jamais personne, et n'est jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque sujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le satisfaire ; mais si l'on se plaint de lui sans raison, il a une innocence fière, qui ne

descend pas aux éclaircissemens et aux justifications: et rien ne lui coûte tant que de faire son apologie..... Quand on l'offense, il a le ressentiment vif, mais il ne dure pas long-temps. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il souffre avec peine une injustice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami est le péché irrémissible pour lui. Lorsqu'on en use mal à son égard, il y a peu d'excuses qui le satisfassent; et il a d'autant plus de peine à se réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher personne. Il n'a pas de grands attachemens au monde: comme il n'a pas beaucoup à gagner, ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins, ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs et les bienséances de la vie lui sont à charge. Les visites qu'on se rend, les lettres qu'on s'écrit, et le commerce de société inévitable entre gens indifférens, sont des contraintes de sa part, et des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a passé avec ses amis ou avec lui-même: et ses meilleures heures sont celles de ses entretiens familiers, ou de ses libres rêveries.

Le nombre de ses amis est comme celui des élus, fort petit : il ne les choisit pas légèrement, mais il les ménage et il les conserve soigneusement, quand une fois il les a choisis ; et s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point..... Il est avec eux gai sans emportement, libre sans indiscrétion, familier sans incivilité, complaisant sans foiblesse, et sage sans austérité.

Il est délicat et difficile sur ce que l'on se doit quand on s'aime : il veut qu'on s'entende à demi-mot ; qu'on se prévienne, et qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui, qu'il ne s'impose à lui-même ; et s'il se plaint pour peu de sujet qu'il en ait, il souffre aussi qu'on se plaigne pour peu de sujet qu'il en donne. C'est ainsi qu'il est fait pour ses amis, et c'est ainsi qu'il souhaite que ses amis soient faits pour lui.

Fin de l'Eloge de M. Fléchier.

TABLE

DES ORAISONS FUNÈBRES

Contenues dans ce Volume.

ORAISON funèbre de Madame la duchesse de Montausier.

Oraison funèbre de Madame la duchesse d'Aiguillon.

Oraison funèbre de M. de Turenne.

Oraison funèbre de M. le premier président de Lamoignon.

Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France.

Oraison funèbre de messire Michel le Tellier, chancelier de France.

Oraison funèbre de Madame la Dauphine.

Oraison funèbre de monsieur le duc de Montausier.

Fin de la Table.

ORAISON FUNÈBRE
DE MADAME
LA DUCHESSE
DE MONTAUSIER,

Prononcée dans l'église de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés. *Proverb.*

MESDAMES,

LE plus sage de tous les Rois, éclairé des lumières de l'esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens même de la fortune, mais toujours prête

à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant, digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres; et chargée des trésors d'honneur et de grâce qu'elle a amassés; digne enfin, après sa mort, des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant de nous dépeindre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer: il nous en donne une idée; mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie: qui est-ce qui la trouvera? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'étoit pas capable, s'est rencontrée en la personne de l'illustre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions, elle a exprimé ce parfait original par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur, par la connoissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincère des foiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avoient connue. Que Salomon ait désespéré de la trouver, cette femme forte et courageuse; nous pouvons nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prières, ces expiations, ce sacrifice, ces chants lugubres qui frappent nos

oreilles, et qui vont porter la tristesse jusque dans le fond des cœurs, ce triste appareil des sacrés Mystères, ces marques religieuses de douleur que la charité imprime sur nos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue. Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funèbre! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reste donc que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus! Cette amitié même, et ce nom de sœur, que la chair et le sang vous rendoient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte: *Qui trouvera maintenant une femme forte!*

Quand je considère pourtant que les Chrétiens ne meurent point, qu'ils ne font que changer de vie; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance; que la foi nous apprend que l'Eglise du ciel et celle de la terre ne font qu'un corps; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions; parce qu'il s'est acquis par sa résurrection et par sa vie nouvelle, une domination souveraine sur les morts et sur les vivans; quand je considère, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort, est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perdue? Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur: la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les grâces que Dieu

lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées, sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différens de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la Cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte, qui résiste aux foiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil dans sa plus grande élévation, à la douleur dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité: je parle à des ames pures et sincères, qui ont horreur du soupçon même de la vanité et du mensonge: et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misère et la fragilité.

Si j'avois à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foiblesse et à la coutume; et relevant la naissance de notre illustre Duchesse, j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur et l'ancienneté sont assez connues. Je descendrois jusqu'aux derniers siècles, où l'on a vu tout-à-la-fois cinq frères de cette illustre maison, trois Chevaliers des ordres du Roi, un Cardinal et un Evêque, tous ambassadeurs en même temps, qui remplissoient de l'éclat de leurs vertus différentes, presque toutes les Cours de l'Europe. Je leur dirois que leur aïeule Julie Savelli étoit sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie, qu'elle

comptoit des Rois, des conquérans, des souverains Pontifes pour ses ancêtres, et trois de nos Rois pour ses alliés. Je les exciterois après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la noblesse: et faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerois des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserois-je, Mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jésus-Christ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentimens généreux et une louable émulation, et qui fait descendre, par une heureuse suite d'exemples, les vertus des pères dans les enfans. La sage Julie d'Angennes sembloit avoir recueilli cette succession spirituelle; et cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentimens modestes, et des désirs ardens d'assister ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvemens de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison; qu'on lui confia les secrets les plus importans, dès qu'elle fût en âge de les entendre; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années; et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux et d'élevé

dans la Cour. On se fit honneur d'avoir part en son amitié. Elle eut le bonheur de plaire à des Reines. Des Princesses d'un mérite extraordinaire, des Dames que la faveur élevoit presque au rang des Princesses, la désirèrent à l'envi pour favorite; et telle fut son adresse, que sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confidence, du consentement même de celles qui auroient pu la lui disputer: tant son esprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-dessus même de l'envie!

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation; et pour être illustre, il suffisoit d'avoir été élevée par madame la Marquise de Rambouillet. Ce nom, capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité française; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé, et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connoissance des choses qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétroit dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernoit les traits les plus délicats? Que personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimoit? Qu'on gardoit ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables, et de la pureté de notre langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit

révérée sous le nom de l'incomparable Artenice, où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composoient une Cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que tout enfant qu'elle étoit, elle se fit admirer de ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité, d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leurs sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentimens; et l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Etoit-elle éloignée de la Cour, on eût dit qu'elle étoit née pour les provinces. Sortoit-elle des provinces, on voyoit bien qu'elle étoit faite pour la Cour. Elle se servoit toujours de ses lumières pour connoître la vérité des choses, et pour entretenir la charité; et croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit, que de ne pas l'employer ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paroissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement; c'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse

conformation d'organes qui s'usent; un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'ame qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus foible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, souvent laissant la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudroit savoir, et ne sait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choses humaines; et c'est d'elle que le sage semble avoir dit, que ses lumières ne s'éteindroient point dans la nuit: *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.* On estime les biens; elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs; elle a jugé qu'il suffisoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie; elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connoître.

Agréez, Mesdames, que je m'arrête à ces dernières paroles; que je me serve de toute votre attention, et que je loue ici une de ces actions célèbres, où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugemens dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse: la corruption se répandit

d'abord sur le peuple ; elle passa dans les maisons des grands ; elle approcha du palais des Rois, elle n'épargna pas votre famille, et vous enleva un frère dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas ! suis-je destiné à r'ouvrir toutes les plaies de votre famille ! Et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule ! Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse, donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison ; elle voulut assister ce frère mourant, sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant, pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un, menace les autres : le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste ; et l'on ne peut avoir en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de les suivre de quelques jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La Religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours, et d'employer les ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'élève au-dessus des sentimens d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques : elle sacrifie volontairement une vie douce, heureuse, illustre dès ses premières années ; et par une constance admirable, elle demeure ferme

au milieu d'un péril qui fait trembler le plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté, que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de grâces: et vous croiriez, Mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisois souvenir, qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur dignes d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes; il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déjà aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux: vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte; l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse; l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur et par l'effort de ses armes; l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples, par la vénération qu'on avoit pour elle; l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voyant revenir après un glorieux combat tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sureté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien; jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchoit pas sa prévoyance. Ce qu'elle alloit ce semble perdre, ne lui faisoit pas oublier ce qu'elle devoit conserver. La tendresse pour son époux s'accordoit en elle, avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'acquittoit en même temps de tous les devoirs d'une fidèle

épouse, et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux foiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Un ancien (1) disoit autrefois, que les hommes étoient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune. Que les Dames n'étoient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme, ni louange; et que celle-là étoit sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainsi il les retranchoit de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille; de toutes les vertus morales, il ne leur accordoit qu'une pudeur farouche; il leur ôtoit même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe : et les réduisant à une oisiveté qu'il croyoit louable, il ne leur laissoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnoître l'injustice de ce sentiment. Car outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe, que les ames d'une même espèce ont des mouvemens semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelle, elles sont capables des mêmes vertus; l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes, qu'il élève au-dessus des foiblesses ordinaires de la nature; à qui il paroît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir les grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

(1) *Thucyd.*

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si long-temps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de grâces; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris; cette ame si noble et si généreuse; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire! Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante, qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours; ces manières civiles, humaines, officieuses, qui lui ont gagné tant de cœurs; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle; ce tour d'esprit particulier qui rendoit sa conversation si agréable, ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison, et sur l'expérience du grand monde, dont elle connoissoit si bien toutes les humeurs, tous les intérêts et tous les usages! Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir perdue ne vous faisoit oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder!

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'une Dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfans du plus grand Monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres, ces sentimens élevés qui distinguent les ames royales d'avec les ames du commun; de leur apprendre l'art

de se faire aimer de leurs sujets avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis : de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume ; en un mot, d'être gouvernante d'un Dauphin de France. On pouvoit connoître, par ce qu'on voyoit en elle, ce qu'on devoit en espérer : et dans le temps de la naissance de ce jeune Prince, il étoit aisé de juger que Dieu dont la providence veille sur les Rois et sur les royaumes, l'avoit destinée à son éducation ; et que le Roi dont le discernement est si juste, la devoit choisir entre toutes les personnes de sa Cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, Mesdames, pour lui confier ce royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ses vœux et par ses désirs, et le Souverain le fit avec connoissance et avec justice. En ce temps qu'il commençoit à se charger lui-même du poids des affaires ; qu'il méditoit ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés, de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étoient glissés dans les lois mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant, ou en Prince pacifique : en ce temps, dis-je, que rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençoit à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidèle et la plus éclairée, le soin le plus important de son état.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentimens et les premières paroles de ce jeune Prince. Pouvoit-il penser, pouvoit-il

parler plus dignement ? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières ; elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple ! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du ciel ! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des Rois, d'en faire un Prince selon le sien ! Et combien de fois a-t-elle fait cette prière du Prophète : *Seigneur, donnez au Roi votre jugement, et votre justice au fils du Roi !* Je laisse ces instructions si utiles, et ces maximes si pures qu'elle lui a depuis insinuées ; je laisse celles qu'elle eut pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire, qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce Prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle ressentoit lorsqu'elle voyoit paroître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avoit jetées avec tant de soin dans son cœur ? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle étoit autant liée par l'inclination et par la tendresse, que par la fidélité et par le devoir ?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des Princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la foiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore ;

chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions les fondemens des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre; et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne règnent pas encore dans leurs états.

La majesté des Rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espèce de religion civile et de culte politique, qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque foiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le Monarque; et quelque bonté qu'aient les Rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence; qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité; et qu'au lieu d'une grâce, qu'un ancien (1) disoit que Dieu donne à chaque Souverain, pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les grâces ensemble les accompagnent; alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, et qui doivent être les instrumens de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée? Y eut-il jamais de jeune Prince plus aimable! Jugez par là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance

(1) *Xénophon.*

qu'elle rendoit au plus grand et au plus sage de tous les Rois; et par l'honneur qu'elle avoit de passer au service de la plus grande et de la plus pieuse Reine du monde.

Mais, hélas! il falloit se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort! cruelle mort: que ne lui laissois-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux! que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avoit formé les principes! Belle ame qui reposez maintenant dans le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient, que votre ouvrage se perfectionne tous les jours, qu'une partie de vous-même achève ce que vous avez commencé, que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante, cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante; et que dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet aimable enfant qu'il élève.

Pourquoi interrompre, Mesdames, par ces idées funestes la relation glorieuse de ses honneurs et de ses charges? Ce seroit ici le lieu de vous la présenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les grâces qui pouvoient tomber sur sa personne ou sur sa famille; suivie de tous ceux qui reconnoissoient le mérite, ou qui adoroient la faveur. Mais je sais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul, et je me souviens que je parle à des épouses

de Jésus-Christ, qui mènent une vie humble et pénitente, et pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, à cet éclat, à ces dignités, que pour connoître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien; aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter; on en abuse, quand on les a obtenus; on n'en veut jouir que pour soi, quand on les possède. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles; la vanité les regarde comme des préférences et des distinctions du reste des hommes, et l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit se communiquer aux autres. Notre illustre Duchesse a évité ces écueils. Elle n'a pas recherché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités. Elle ne s'est pas toujours servie de toute l'autorité qu'elle auroit pu prendre. Elle a employé tout son crédit pour assister tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

Si la grandeur et la tranquillité de son ame avoient été moins connues, je vous dirois seulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la science du monde, et le secret de parvenir; et qu'elle ne s'est insinuée à la Cour, ni par de pressantes sollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis passer plus avant, et dire qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes; qu'elle a regardé sans envie ce qui étoit au-dessus de sa fortune, comme elle a vu sans mépris tout ce qui paroissoit au-dessous d'elle; qu'elle

a recherché la vertu pour elle-même, et non pour son éclat et pour ses récompenses ; et qu'enfin les honneurs l'ont trouvée, sans qu'elle ait eu le soin de les chercher.

Rappelez dans votre mémoire, Mesdames, les commencemens de ses emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuse maladie ; et comment eût-elle fait des vœux pour sa fortune, elle qui n'en faisoit presque pas pour sa guérison ? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorsqu'elle approchoit si fort de celle du ciel ? Lui pouvoit-on briguer des charges, lorsqu'on étoit assez occupé à lui conserver un reste de vie ? On ne demandoit pas de ces grandes prospérités ; c'étoit assez de ne la point perdre ; et dans le danger où elle étoit, on n'avoit à solliciter que le ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de sa famille, en même temps qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naître un Prince qui devoit être l'héritier de ce grand royaume, il empêcha de mourir celle que sa providence avoit destinée pour sa gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs désirs, ne règlent pas toujours leur autorité. L'orgueil qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des grands ; et ceux même qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolens, lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siècle. Plus elle fut élevée, et plus elle parut modeste. Elle connoissoit le fond de la vanité, et pleine de ces réflexions judicieuses qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde : *Qu'est-ce que*

nous faisons, disoit-elle un jour, *et qu'est-ce que nous prétendons avec notre orgueil : toutes nos charges tomberont bientôt avec nous ; la mort confondra les cendres de celles qui brillent à la Cour, et de celles qui sont obscures dans la retraite ; et toute la différence ne va qu'à quelques titres de plus ou de moins dans nos épitaphes.* Toute son étude étoit d'employer utilement son crédit ; et l'on peut dire d'elle qu'ayant eu selon le monde des sujets, et souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avoit faites, elle a toujours sacrifié ses ressentimens, et n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractère étoit d'être bienfaisante, et qui, pour me servir des termes d'un célèbre Romain (1), ne paroissoit pas tant une Dame mortelle, qu'une divinité favorable à tous les malheureux. Elle savoit que ceux qui ont accès auprès des Rois, doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications et les larmes de leurs sujets, comme font ces anges de paix, qui portent vers le trône de Dieu les vœux des justes et les encens de leurs sacrifices. Elle savoit que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle savoit enfin qu'on a besoin d'intercession et de faveur à la Cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissans, et nulle pitié n'assiste les foibles, et où l'on croit faire grâce à des malheureux, quand on n'achève pas de les opprimer.

(1) *Valer. Max.*, *liv.* 4, 6 *et* 8.

Elle aimoit mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétention raisonnable, faire connoître un mérite caché, obtenir une grâce douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité rendue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement, elle étoit toujours prête à solliciter: semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles et sèches, et recueillant des eaux qui se perdoient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut, et celui des ruisseaux dont ils sont grossis.

Sa manière de faire du bien étoit toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutoit, sans se rebuter, les importuns même, et les grâces accompagnoient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisoit choisir les momens favorables pour demander; et je dis d'elle ce que le Sage a dit de la femme forte, qu'il y avoit une loi de douceur qui conduisoit sa langue, et un esprit de prudence et de discernement qui régloit toutes ses paroles: *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus* (1). Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avoit rendue si utile, et où sa mémoire est en bénédiction; en un temps où chacun juge de son prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui meurent, et où chacun retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer, ou de s'en plaindre, selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode: que de regrets

(1) *Prov. c.* 31, 26.

sincères ! que d'éloges non suspects ! que de témoignages publics d'estime et de reconnoissance ! ceux dont elle a présenté les vœux ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtés les sacrifices de leurs larmes ou de leurs prières. Les familles qu'elle a assistées, et qui lui devoient le repos dont elles jouissent, lui souhaitent incessamment le repos éternel devant Dieu. Les villes le plus nombreuses assemblent leurs peuples pour lui rendre pompeusement des devoirs funèbres. Les provinces qu'elle a autrefois édifiées par sa piété, et par les aumônes qu'elle y a répandues, retentissent du bruit de ses louanges. Les Prêtres offrent pour elle le sacrifice de Jésus-Christ sur les autels ; et les pauvres qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la miséricorde.

Auriez-vous pensé, Mesdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, et qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire un si bon usage, et qu'on pût tirer les moyens de son salut, de cet éclat et de cette abondance, qui sont si souvent des occasions de malheur et de ruine pour les ames ? Ne croyez pas pourtant que pour consoler, ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, et la justifier, elle et le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que je cherche des matières d'éloge aux dépens de la vérité, et que par une fausse complaisance je tâche d'accorder l'esprit du siècle et l'esprit de Jésus-Christ, contre les règles de l'Evangile !

Je sais que sa vie a été réglée ; mais peut-elle avoir été assez pure, assez dégagée, assez chrétienne ? Dieu l'a délivrée des grands dérèglemens qui sont presque inséparables de la faveur et de la fortune ; mais a-t-elle évité ces foiblesses attachées à la nature, ces désirs séculiers dont parle S. Paul, ces considérations humaines, ces

intentions demi-bonnes, demi-mauvaises, ces molles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tièdes pour son salut ? A-t-elle été exempte de ces défauts, qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité domine sur les ames les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes sont entraînés par l'exemple et par la coutume; où si l'on ne se perd, au moins on s'égare souvent; et si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui et les créatures ?

Ainsi quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a passé ces années dangereuses auprès d'une Reine aussi illustre par sa piété, que par son rang et par sa naissance, qui est plus souvent aux pieds des autels que sur le trône, et de qui l'on peût apprendre des vertus capables de sanctifier la Cour même; je considère qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secrètement dans le sein des pauvres, et qu'elle les a expiés par une longue pénitence, qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisième partie de ce discours.

Si l'illustre Duchesse, dont nous avons vu les prospérités, eût fini ses jours dans les plaisirs et dans la joie du siècle; si, toute éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur et dans les ténèbres du tombeau; si, sortant du palais des Rois, elle se fût trouvée devant le tribunal de Dieu, je ne parlerois de sa mort qu'en tremblant, et je vous exciterois à la pleurer; dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funèbre par vos soupirs et par vos larmes.

Je sais bien que l'Eglise, qui connoît le prix et l'efficacité du sang de Jésus-Christ ne désespère jamais du salut de ceux qui meurent dans la foi, et dans l'usage de ses Sacremens; que Dieu exerce, quand il veut, ses jugemens de miséricorde sur

ses élus ; qu'il a des grâces vives et pénétrantes, qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes et l'air contagieux du monde laissent dans les cœurs; et qu'il y a de précieux momens de charité, qui valent des années de pénitence. Mais je sais aussi qu'il faut avoir souffert avec J. C. pour régner avec J. C. : qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la prière, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sais que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte; que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu; que leur abattement vient de la foiblesse de la nature, plutôt que du zèle de la charité; et que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine, que des fruits d'une solide pénitence.

Je rends grâces à notre Seigneur Jésus-Christ, de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles et humiliantes; par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission entière à la volonté de Dieu, et par une longue patience.

Les saints canons ordonnoient autrefois aux pénitens d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant d'être admis à la participation des sacrés Mystères. Ils se sacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au sacrifice de Jésus-Christ; ils demeuroient prosternés aux portes des temples sacrés, avant d'oser approcher du sanctuaire: trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes et par les souffrances, et de tâcher d'apaiser sa justice, avant de jouir de ses faveurs. Ce que la discipline de l'Eglise avoit établi, la providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse

sœur, Mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la céleste Jérusalem. Il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever jusqu'à lui, et par trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici ses infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours, je ne sais quel poids qui l'accable insensiblement, une foiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois? Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restoit de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps; que son zèle la soutint dans les défaillances de la nature; qu'elle sacrifia sa santé, toute foible et toute usée qu'elle étoit, à l'honneur d'être auprès d'une grande Reine, et que de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle étoit de la servir. Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, et passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence; et la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la Cour, où l'habitude, les honneurs, les grâces, l'inclination même respectueuse qu'elle avoit pour le Prince, la tenoient si étroitement liée; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offroit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu long-temps dans la Cour des Rois! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde qui passe, par les endroits les plus éclatans, sont toujours prêts à se fermer, lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans

ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissans qui ne le frappent que foiblement. L'ame, accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement, n'est plus touchée de ces impressions foibles et légères qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment, ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le désir, et le désir par l'espérance. C'est cet enchantement dont parle le Sage (1). Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnoît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que la liberté: quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vérités adorables, des esprits et des cœurs que le monde, que vous avez vaincu, occupe de ses vanités.

Voilà la grâce qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude, pour parler à son cœur dans le secret et dans le silence. Elle est sortie de l'Egypte, et par des déserts secs et stériles, elle a passé dans cette terre heureuse, où coule le lait et le miel. Elle a regardé ses dernières années, comme des restes d'une vie qu'elle avoit partagée, et qu'elle ne vouloit plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive, ne lui représentoit plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire qui avoit été si prompte et si présente, vint toute vide des espèces et des images du siècle : Dieu voulant par un triste, mais heureux abattement,

(1) Fascinatio nugacitatis. *Sap.* c. 4.

qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement; et cette grandeur d'ame, qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie, parut encore dans sa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas ressenti de ces douleurs aiguës, qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, et la vie comme un supplice; que sa croix a été plus incommode que pesante; et que cette langueur, qui la consumoit insensiblement, étoit plutôt une privation de plaisirs, qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ses propres forces, elle avoit souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât: il sembloit qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avoit été plus courte et plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violens, la nature se recueille toute entière, le cœur se munit de toute sa constance: on sent beaucoup moins à force de trop sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter, et les maux, et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée; les forces diminuent à tous momens, et la patience s'affoiblit aussi-bien que celui qui souffre. C'est

ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte, ce que Salomon a dit de la sienne, *accinxit fortitudine lumbos suos* (1) : qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur ennemie, qui lui ôtoit incessamment quelque partie d'elle-même, et qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le sein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amère, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue ou trop rigoureuse? A-t-elle cru que sa croix étoit trop dure ou trop affligeante? Ames saintes, devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années; élevées aux pieds des autels, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, consommées dans l'exercice d'une pénitence austère, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie? J'atteste vos cœurs et vos consciences, conservez-vous plus religieusement qu'elle, la paix intérieure dans vos solitudes? Non, non, lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité, que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres; et après s'être acquittée de tous ses devoirs à la Cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

Que dis-je, Mesdames, sans se plaindre? Oublie-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï? Ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ces paroles mêlées de douleur et

(1) *Prov.* 31.

de crainte ! Ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion dont je vous parle n'étoit pas une foiblesse d'esprit; c'étoit un zèle de pénitence. Ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie; c'étoit le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuse, et de ne souffrir pas assez; et rappelant dans l'amertume de son ame ces années qu'elle avoit passées dans les honneurs et dans la gloire : *Je ne me plains pas de mourir*, disoit-elle; *je me plains d'avoir vécu trop heureusement. Les peines que le Ciel m'envoie, ne sont pas proportionnées aux prospérités que j'en ai reçues ; et je souffre de ce que je ne souffre pas assez.* Et nous rechercherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe, et qui ne laisse que du regret, et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs, qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte! Et nous appellerons bonheur de notre vie, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier, à notre mort!

Pardonnez, Mesdames, cet emportement. Ce que je dis pour confondre les personnes du siècle, doit servir à vous consoler, et à vous faire comprendre que vous êtes heureuses d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs et aux prospérités mondaines: heureuses encore de ce que votre illustre sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la misère. Oui, elle a reconnu qu'il y avoit en elle je ne sais quelle malignité qui les rendoit souvent criminelles, et toujours au moins dangereuses. Elle a cru qu'il falloit employer une partie de sa vie à pleurer celle où le monde avoit eu trop de part. Elle n'a plus pensé qu'à accomplir son temps de pénitence, et n'a pas même voulu souhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la santé, ne regretter pas ses prospérités passées, ne désirer pas même d'être délivrée des langueurs présentes : cette suspension de désirs entre la vie et la mort, et cette volonté soumise à celle de Dieu, ne sont-ce pas des caractères d'une ame chrétienne ? Tristes, mais fidèles témoins de ses derniers sentimens, combien de fois vous a-t-elle dit : *Je ne fais point de vœux pour ma santé : j'en fais qui sont plus dignes de Dieu, qui sont plus importans pour moi : je lui demande qu'il me sauve, et non pas qu'il me guérisse.* Qu'elle étoit éloignée de la noblesse ordinaire de ceux qui tombent dans des infirmités ! Ils se flattent incessamment de l'espérance de leur guérison : accablés de douleur et d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reste, à faire des vœux pour leur santé. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au ciel, ils y adressent leurs soupirs. Une partie d'eux-mêmes est déjà morte, que l'autre désire vivre. Lors même qu'ils souhaitent l'immortalité, ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit; et s'approchant du ciel où ils aspirent, ils regardent encore, presque sans y penser, la terre qu'ils quittent : tant le désir de vivre est naturel à tous les hommes ! tant on espère ce qu'on désire !

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice; elle a vu venir le coup sans demander grâce. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat et tant de douceur : elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux, et non par ses chagrins, elle n'avoit que le désir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines, dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, Mesdames, que vous l'ayez vu en cet état. Ceux qui admiroient sa fermeté, perdirent la leur; ceux qui la plaignoient, paroissoient presque les seuls à plaindre. La piété fut plus cruelle que la douleur; et ceux qui voyoient le mal, étoient plus tristes et plus changés que celle même qui le souffroit. Je recueillerois ici volontiers tous les sentimens tendres et généreux de son illustre époux. Je vous renouvellerois le souvenir de cette affliction si chrétienne, de ces prières si touchantes, de ces exhortations si vives et si pieuses, de cette tristesse si sage et si forte tout ensemble, et de cette charité sensible, qui, selon les termes de l'épouse des Cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort (1). Mais, faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déjà si touchées de la perte que vous avez faite?

Eloignons encore un peu, si nous pouvons, ces idées funestes de mort: cessons de penser à notre héroïne, pour admirer la tendresse et la piété de son illustre fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ses pieuses mains au soulagement de la malade, tantôt elle les levoit au ciel pour demander à Dieu sa santé. Attachée auprès de son lit, où elle sacrifioit toute sa joie, prosternée aux pieds des autels, où elle offroit à Dieu toutes ses peines, elle se partageoit entre ses soins et ses prières, en un âge où les devoirs domestiques passent pour contrainte, et où il semble que l'on ne doive vivre que pour soi, en un siècle où la discipline des mœurs est relâchée, où les liens du sang et de la nature ne serrent presque plus les cœurs, et où il ne reste de l'ancienne piété, qu'autant qu'il en faut pour

(1) *Fortis est ut mors dilectio.* Cant., c. 8.

la bienséance. Que Dieu et la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un et pour l'autre, et lui donnent des enfans qui soutiennent la gloire de leur naissance, et pour dire encore plus, qui lui ressemblent, et qui aient pour elle ces sentimens tendres et respectueux qu'elle a conservés pour son incomparable mère jusqu'à sa mort.

Mais, hélas! je prononce sans y penser cette funeste parole; et quelque digression que je cherche, je reviens, malgré moi, à ce cruel sujet de mon discours. Retenons nos larmes: ce seroit faire tort à la mémoire de cette femme forte, que de montrer de la foiblesse. Parlons de sa mort, s'il se peut, aussi constamment qu'elle est morte.

Qui est celui qui ne frémisse au seul mot de la mort? Qui ne soit saisi d'horreur et de crainte à la vue de la mort d'autrui, et à la simple pensée de la sienne propre? Soit par une prévention d'esprit, qui nous fait regarder la fin de notre vie, comme le plus grand de tous nos malheurs; soit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme ressente l'amertume des maladies et de la mort, depuis qu'il a perdu, par son péché, le plaisir d'être sain et d'être immortel; soit enfin par un juste, mais terrible jugement de Dieu qui laisse quelquefois dans les frayeurs de la mort, ceux qui ont passé leur vie dans les plaisirs et dans la mollesse, et qui abandonne à leur crainte et à leur douleur, ceux qui se sont abandonnés à leurs désirs et à leurs passions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers sacremens, comme si c'étoient des mystères de mauvaise augure. On rejette les vœux et les prières que l'Eglise a institués pour les mourans, comme si c'étoient des vœux meurtriers et des prières homicides. La croix de Jésus-Christ, qui doit être

un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur, et pour toute disposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards! quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger; et lors même qu'ils sont mourans, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié, qui les perd, de peur de les effrayer! crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut!

La mort de notre illustre Duchesse n'a pas été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a prévue plusieurs fois dans son plus terrible appareil, sans être émue; elle l'a sentie sur elle-même, sans s'étonner. Cette langueur, ces abattemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la lui faisoient-ils pas éprouver par avance? Ces rechutes, ces agonies fréquentes ne lui servoient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir? La main de Dieu, qui donne la vie et la mort, qui conduit sur le bord du tombeau et qui en retire, sembloit l'immoler et la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens et les avis pieux et sincères de son directeur, le corps et le sang de Jésus-Christ, reçu plusieurs fois comme viatique, la sainte onction des mourans, appliquée deux fois en moins d'une année, n'étoient-ce pas des avertissemens qu'il falloit se préparer à la mort? Ces derniers remèdes, que l'Eglise emploie pour le salut des fidèles, ne faisoient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie?

Le courage qu'elle témoignoit en souffrant, faisoit qu'on lui parloit hardiment de ses souffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à sa vie, osoient lui annoncer sa mort. Cependant vîtes-vous changer son visage? Ses yeux furent-ils jamais

moins sereins? Perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire? Sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ses derniers jours. L'interrogeoit-on sur ses maux? Lui faisoit-on des questions plus nécessaires pour son soulagement que pour son salut? elle étoit muette, elle étoit insensible. Lui parloit-on des dispositions à la mort? elle recueilloit dans son sein tout ce qui lui restoit de force et de sentiment, pour rendre raison des mouvemens de son ame; et ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de sa résignation et de sa foi.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, et à finir par où j'ai commencé. Car, que me reste-t-il à vous dire, Mesdames? Vous représenterois-je des exemples? Votre profession vous engage assez à une vie pénitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs et des plaisirs du siècle? Je vous ai déjà dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer votre douleur? Vous n'êtes pas de ces ames païennes, qui, n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherois peut-être dans les raisonnemens des philosophes et dans la persuasion de la sagesse humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut que Jésus-Christ vous parle lui-même, comme il parloit autrefois à deux sœurs, illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercée, et par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira: cette sœur que vous pleurez n'est pas morte (1). Tous ceux qui croient et qui vivent en moi, ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue; au moins vous l'avez pleurée. Cependant elle est vivante en moi;

(1) *Joan.*, *cap.* 11.

qui suis la résurrection et la vie. Ne le croyez-vous pas ainsi? Si je pénètre dans vos sentimens, si j'entends bien la voix de votre cœur, il me semble que chacune de vous, animée d'une foi vive et d'une espérance sincère, pense ce que pensoient ces filles affligées et soumises, et qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit: je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, chrétiens, qui tenez encore au monde par vos passions, par vos désirs, par vos espérances, rentrez en vous-mêmes; reconnoissez les illusions et les tromperies du monde: que cette mort qui vous a touchés, vous serve de disposition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore vous exhorter elle-même! Elle vous diroit: ne pleurez pas sur moi: Dieu m'a retirée par sa grâce des misères d'une vie mortelle: pleurez sur vous qui vivez encore dans un siècle où l'on voit, où l'on souffre et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal: apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes; ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau: que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels; que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le livre de vie! Que les Rois de la terre vous honorent, il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent: malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le ciel avec ses Anges! Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. Trois ans de langueur, trois ans de pénitence ne sont pas donnés à tout le monde. Profitons de ces instructions; bénissons Dieu avec elle, et tâchons de nous rendre dignes des grâces qu'il lui a faites, de la gloire qu'il lui a donnée.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON, PAIR DE FRANCE,

Prononcée en l'église des Carmélites de la rue Chapon, à Paris, le 12 août 1675.

Reliquum est... ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur: præterit enim figura hujus mundi.

L'importance est d'user de ce monde, comme si l'on n'en usoit pas: car la figure de ce monde passe. Epist. 1, aux Corinthiens, chap. 7.

Qu'attendez-vous de moi, Messieurs, et quel doit être aujourd'hui mon ministère? Je ne viens ni déguiser les foiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi, si j'interrompois les sacrés mystères pour faire un éloge profane; si je mêlois l'esprit du monde à une cérémonie de religion, et si j'attribuois à la force ou à la prudence de la chair, ce qui n'est dû qu'à la grâce de Jésus-Christ. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit, afin de vous ramener

à Dieu qui ne finit point ; et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des autels revêtus de deuil, un prêtre qui offre attentivement le sacrifice que l'Eglise appelle terrible, un prédicateur qui, sur le sujet d'une seule mort, va décrire la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles vous a sans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funèbres, la nature se trouve saisie ; un air triste et lugubre se répand sur tous les visages : soit horreur, soit compassion, soit foiblesse, tous les cœurs se sentent émus, et chacun regrettant la mort d'autrui et tremblant pour la sienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de solide, rien de durable, et que ce n'est qu'une figure, et une figure qui passe.

Oui, Messieurs, les plus tendres amitiés finissent : les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface ; les plaisirs sont des amusemens qui ne laissent qu'un long et funeste repentir ; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de momens qui passent : et par cette révolution continuelle, nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit, et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'ame chrétienne, qui, suivant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose ; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle, sans s'y attacher

comme à sa fin par une passion déréglée; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, désirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleurs. Heureuse encore une fois l'ame, qui s'élevant au-dessus d'elle-même, et malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur.

J'ai fait, Messieurs, sans y penser, sous le nom d'une ame chrétienne, le portrait de très-haute et très-puissante dame, madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France; et croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des folies trompeuses du monde; occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir; pénétrée durant sa vie des tristes, mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur elle a sauvé son cœur des attachemens grossiers et des mauvais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre; quel fruit recueillent-ils de leur grandeur? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut, en le méprisant; ils en goûtent les plaisirs, et n'en veulent pas connoître les dangers; ils font servir à leur convoitise les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité: ils livrent leur cœur aux vaines douceurs d'une vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent, par un secret jugement de Dieu, les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grâces à Jésus-Christ, il se trouve des ames fidèles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris; qui s'élèvent à Dieu par la foi; qui se communiquent au prochain par la charité; qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est-là le caractère de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement, riche que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ, vivante que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes lèvres cette garde de circonspection et de prudence, que vous demandoit autrefois le roi Prophète (1), et ne permettez pas qu'il se glisse rien de bas, ni rien de profane, dans un éloge que je prononce devant vos autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités angéliques.

Loin donc de cette chaire cet art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrêtent à des généalogies sans fin, comme parle l'Apôtre (2), plus propre à satisfaire une vaine curiosité, qu'à édifier une foi solide. Vous savez, Messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le règne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient, par une longue succession de vertus, et a mérité par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissemens d'honneur et de gloire.

(1) *Ps.* 31.
(2) Epist. 1, Tim., cap. 2.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siècles par elle-même, et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où les personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse Duchesse, si non qu'elle a ennobli, par sa piété, ces familles dont elle est sortie; et que réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il y a une pureté de mœurs, plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ?

Ces sentimens furent gravés dans son esprit aussitôt qu'elle en fut capable; et quand ne le fut-elle pas? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge; elle eut de bonnes inclinations; elle conçut de bons désirs; elle fit de bonnes œuvres presque au même temps. Les vertus sembloient lui être inspirées avant qu'on les lui eût apprises, et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévient quelquefois ses élus de bénédictions avancées; et par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la grâce qu'il leur destine, il porte les volontés naissantes au bien par des impressions secrètes de son amour et de sa crainte, pour les conduire aux fins que sa providence leur a marquées.

Cette jeune plante, ainsi arrosée des eaux du ciel, ne fut pas long-temps sans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes, aussitôt qu'on les eût vu naître; cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins; cette modestie qui la retint toujours dans les lois d'une austère vertu et d'une

exacte bienséance; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux; cette grandeur d'ame qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune; cette tendresse et cette compassion qui la rendit sensible à toutes les misères connues; et cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devoit, à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimoit capable. Ces vertus, qui sont le fruit de l'expérience et d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires, étoient, ce semble, le fond de l'esprit et du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde, c'est d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est née d'une mère (1) qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut: une mort précipitée la lui enlève. On l'appelle à la Cour d'une grande reine (2), pour en être un des principaux ornemens: un coup imprévu de tempête civile et domestique, jette sur des bords étrangers cette Princesse infortunée, qui l'honoroit de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux (3) tiré du sein de la faveur et de la fortune: et cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable, mais triste mort, sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le ciel la cause de ces funestes évènemens. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les désirs et les affections de cette ame choisie, rompiez ces liens aussitôt qu'ils

(1) Françoise du Plessis-Richelieu.

(2) Marie de Médicis.

(3) M. de Combalet, neveu du connétable, fut tué au siége de Montpellier.

étoient formés, et mêlant à ces premières douceurs des amertumes salutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur, et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces circonstances! Ne disons rien que d'important, et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déjà pour l'honneur de sa maison, et plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'administration des affaires, un homme plus grand par son esprit et par ses vertus, que par ses dignités et par sa fortune; toujours employé, et toujours au-dessus de ses emplois; capable de régler le présent, et de prévoir l'avenir; d'assurer les bons évènemens, et de réparer les mauvais; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises; et pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens que Dieu fait à certaines ames qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever, ou pour abbattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, Messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître; ce que son maître fit pour lui; les services qu'il rendit, et les grâces qu'il reçut: et quoique le mérite fut au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Eglise a de grand, tout ce que le siècle a de pompeux et de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnoissance d'un Roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle et nécessaire,

La grandeur de la nièce étoit liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle ? tout flatte son ambition d'autant plus dangereusement, qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les grâces du corps et de l'esprit qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, Messieurs, la foi lui découvre tous les piéges qui l'environnent. Elle aperçoit au travers de tant d'apparences trompeuses le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si long-temps, et vieilli saintement sous le joug de l'Evangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe elle vola sur le Carmel, pour y mener, comme vous aux pieds des autels, une vie austère et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivoit, sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposèrent à son dessein, et sa foible santé lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyoit avoir quittées ? Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance, quoique forcée ? Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'eût été sa faute, et non pas celle de la nature ? Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans son cœur sa vocation toute entière, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrète, où le monde ne put la troubler ? Aveugle sagesse des hommes, qui sur des vues que donnent la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu ! ou plutôt, sage providence de

Dieu, qui, par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes ! C'étoit assez que la victime se présentât devant l'autel. Son sacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde les cœurs, et qui voit nos volontés dans le fond de l'ame, se contenta de ce désir qu'il avoit lui-même inspiré, et ne permit pas qu'on laissât dans une étroite et sombre retraite, celle dont les exemples devoient être si éclatans, et dont la charité devoit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par-là, Messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage et si régulière, en un âge où le monde pardonne quelque emportement de vanité, en un éclat où elle auroit pu soutenir par autorité ce qu'elle auroit fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand ministre qui sert un grand Roi, et qui, l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques et particulières. C'est lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les nécessités, qui pèse les services, qui démêle les intérêts, et qui, posant au pied du trône, comme un dépôt sacré, les prières et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du Prince, et font la destinée des sujets. Aussi chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribuent les bienfaits et les récompenses ; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les momens commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque

inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable !

Ce fut en ces occasions que notre illustre Duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avoit acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres ni des malheureux pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des foibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les grâces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source, que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savoit-elle une famille opprimée ? elle animoit la justice contre l'oppression. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou négligés ? elle leur procuroit des emplois selon leurs talens. Arrivoit-il des dissensions ou des discordes ? elle portoit des paroles de réconciliation et de paix. Apprenoit-elle les cris et les gémissemens des provinces, que le malheur des temps avoit affligées ? elle leur obtenoit par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagemens et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage ? Le ministre s'appliquoit aux affaires d'état, et lui laissoit le ministère de ses libéralités et de ses aumônes ; et pendant que l'un formoit dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les élémens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparoit ainsi une longue et heureuse matière de triomphes ; l'autre songeoit aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelans, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparoit la matière de

ces glorieux établissemens, qui seront les monumens éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impunément: vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez non-seulement la charité qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine, qui est le lien de la société civile: vous enfin, à qui les longues prospérités ont formé des entrailles cruelles, selon la parole de l'Ecriture (1), et qui, bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont. Pardonnez cet emportement, Messieurs, à une juste indignation: je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une ame prédestinée use de la grandeur et de la puissance: apprenez comment elle use des richesses.

L'esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, et les confond ordinairement avec les crimes: il leur attribue un caractère de réprobation qui paroît inévitable, et il en fait la matière de ses plus sévères jugemens. Il avertit de les craindre; il commande de les mépriser; il conseille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurcissent le cœur et le déchirent par ces inquiétudes du siècle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse, et tous les autres dérèglemens de l'ame.

Toutefois le même esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grâce; qu'il y a un usage de miséricorde et de charité, qui sanctifie les richesses; qu'elles sont utiles à l'homme

(1) *Viscera impiorum crudelia.* Prov. 12.

sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres qui se retrouvent dans le ciel; et que Dieu, qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns, afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument; et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'Eglise par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur des ames nobles et désintéressées, renouvelez, Messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espèce de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez; qui donne beaucoup et donne toujours avec joie; qui ne rejette aucune prière, qui prévient souvent le désir, et qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrois vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où se présente tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondans de sa piété. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles désespérées, qu'une sainte curiosité lui faisoit découvrir pour les soulager. Je voudrois vous marquer ce zèle avec lequel elle animoit les ames les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et ranimoit la charité en un siècle où elle est

non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit là le sujet du panégyrique d'un autre: c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que les vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révèle pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secrètes. Je révère encore après sa mort, l'humilité qui les a cachées; je les laisse sous les voiles qu'elle avoit tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je, perdues! Tout est profitable aux élus; et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie: et Dieu, qui en fut le principe et le seul témoin, en est lui-même la récompense. Publions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mystères.

Qui ne sait, Messieurs, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeur et tant de misère tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siècle? on en prévoyoit l'utilité, on en connoissoit l'importance depuis long-temps. Personne ne discernoit plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savoit, en donnant l'aumône, si l'on soulageoit la misère, ou si l'on entretenoit l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitoient plutôt l'indignation que la pitié. On voyoit des troupes errantes de mendians, sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir au pied des autels troubler la dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentoit de se plaindre de ces désordres,

être celle de leurs richesses. Elle trouvoit honteux que l'avarice n'eût point de bornes ; que le luxe se répandît en superfluités infinies, et qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagère et resserrée. Elle savoit enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré, qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors eux-mêmes; et qui comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidens de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, et se croient dans l'impuissance d'être charitables, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient des Chrétiens languissans et demi-morts, sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les pères? Qu'ils confessent leur dureté, et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je lasserois votre imagination et ma mémoire, si j'entreprenois d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zèle de la foi y eut toujours la meilleure part; et que la conversion des cœurs fut et le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux? elle y joint des missions afin que les pauvres soient nourris, et soient évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats, qui, dans leurs prisons flottantes gémissent sous le travail de la rame, et sous l'inhumanité

d'un comité ? elle veut qu'on les instruise, et qu'on leur apprenne à faire d'un supplice forcé, une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des Prêtres, comme des Anges consolateurs, aux Chrétiens qui y sont esclaves ? c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le désir de la liberté des enfans de Dieu, et leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaînes. Ainsi, il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une noble distribution, et de la nourriture pour le corps, et du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur, qui la portoient à tout entreprendre, pour étendre le royaume de Jésus-Christ ? Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, s'écrie-t-elle dans la ferveur de son oraison : *Seigneur, que votre nom soit sanctifié parmi ces nations infidèles !* Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses désirs au-delà de tant de mers, que la foiblesse ni la bienséance du sexe ne lui permettoient pas de passer ? Combien de fois jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des Sauvages, et croyant y voir une moisson jaunissante qui n'attendoit que la main des ouvriers, pria-t-elle le père de famille d'y en envoyer ?

Elle n'épargne rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques, qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équippe par ses conseils, presqu'à ses dépens, un vaisseau, qui doit porter dans la Chine les richesses de l'Evangile. Le ciel, la mer, les vents favorisent d'abord cette entreprise. Mais Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, rompt le cours de

cette heureuse navigation, et les flots irrités font tout d'un coup échouer avec le vaisseau, les espérances qu'on avoit conçues du salut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les sentimens de notre Duchesse ! Elle oublia ses intérêts, et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur, mais elle n'en fut pas abattue. *Je reconnois, Seigneur*, disoit-elle, *ce que vous avez dit dans votre Evangile, qu'après avoir travaillé selon nos forces, nous sommes encore des serviteurs inutiles. Vous savez mieux que nous, en quoi consiste votre gloire ! toute la nôtre est d'être soumis à vos volontés. C'étoit votre œuvre ; vous l'accomplirez, quand le temps et les momens que vous avez marqués pour cela, seront arrivés. Nous avons essayé d'envoyer par mer des ouvriers à votre vigne : vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres ; et lors même que nous adorons la sévérité de vos jugemens, nous espérons en votre miséricorde.*

En effet, elle espèra comme Abraham, contre toute espérance. Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité : elle redoubla son zèle ; et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpassèrent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces Eglises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumière de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, et forment des cathécumènes. Là coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du Baptême. Ici des ames tendres sont nourries de lait, jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignemens plus solides. Là se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En ce endroit on plante une croix ; en l'autre on dresse

un autel. Il me semble que je vois des Prêtres, des Evêques, ou, pour mieux dire, des Apôtres, courir par-tout selon les besoins; et notre charitable Duchesse, de son palais, comme du centre de la charité, envoyer les secours et les rafraîchissemens nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres? que les pauvres aprés sa mort l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il restoit encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée: car, Messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son Créateur; je trahirois l'humilité de l'une, j'offenserois la vérité de l'autre: je sais que tout homme est pécheur, qu'il a une mesure de justice, au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement: s'il restoit, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ! Que ces nouveaux fidèles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain Juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites: qu'ils lui adressent pour elle ces prières qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies: qu'on loue sa charité dans les assemblées: que chaque martyr qui y verse son sang, en offre une portion pour elle; et qu'on célèbre autant de fois le saint Sacrifice, qu'on a bâti de chapelles, et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, Messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il, qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie, pour arriver à une bienheureuse mort?

Un des plus importans et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Ecriture (1); et vous savez, Messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller, parce que tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est vérité : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur dernière heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir : afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et de pourvoir, durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre Duchesse, et la porta à reconnoître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugemens, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur; voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées : en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la Cour, dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive ni forcée : elle vint de la ferveur de la charité et non pas de la foiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut longuement à ses passions, avant de perdre la vie du corps. O vous qui ne regardez le ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, et qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours, qui, malgré
3 vous, ne sont plus propres à la vanité : femmes mondaines qui, dans une retraite de bienséance, couvrant les restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchés

(1) *Meum est consilium.* Prov. 8.

et votre mort que l'intervalle de quelques soupirs, arrachés par la crainte des jugemens prochains, et ne cherchez Dieu que lorsqu'il est prêt à vous donner le coup de la mort, selon l'expression de l'Ecriture (1) : tremblez devant lui; priez-le qu'il renforce autant votre foi et votre charité, que vous avez négligé votre pénitence.

Nous n'avons pas ces sujets de crainte, Messieurs : je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur, et qui s'y est préparée par la solitude et par la prière. Je vois ces autels où fuma si souvent l'encens de ses oraisons, où furent consacrées tant de dépouilles qu'elle remporta sur le monde, où se rallume sa ferveur, toutes les fois que le commerce du siècle l'avoit tant soit peu rallentie. Je vois au travers de ces grilles ce chœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion, ces oratoires où elle a pleuré ses péchés, et passé tant de jours et de nuits dans la contemplation des choses célestes; ce cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y sont encore comme vivantes; et, pour recueillir tout ensemble, ce monastère qu'elle a soutenu par ses libéralités, qu'elle a fréquenté par ses retraites, qu'elle a édifié par ses exemples.

Epouses de Jésus-Christ, qui m'entendez, interrompez ici mon discours, si vous y découvrez des louanges excessives, et laissez-vous emporter au zèle de la vérité. Vous connoissiez sans doute le cœur de votre seconde fondatrice, j'ai presque dit, de votre sœur; car elle fut pour vous l'une et l'autre, et la grâce joignit en elle la grandeur d'une Duchesse, et l'humilité d'une religieuse. Vous connoissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zèle, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité, et vous en

(1) *Cum occideret eos, quærebant eum.* Ps. 77.

gardez dans le fond de l'ame un portrait, que tous les traits d'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, Messieurs, qui pourroit dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime; avec quelle soumission elle ploya sa volonté, dès que celle de Dieu lui fut connue; avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut et à celui des autres; avec quelle constance elle supporta les pertes, les afflictions et les disgrâces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernières paroles; et pourquoi perdrois-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur et à la conduite des affaires: quelque sage et quelque absolu qu'il puisse être, que d'agitations! que de traverses! ceux qui l'admirent, voudroient être en sa place; ceux qui le craignent voudroient l'en tirer. Ses vertus font des envieux; ses bienfaits même font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit, se plaignent qu'il les persécute: ceux qui ne sont que malheureux, croient être opprimés. On lui impute les mauvais succès; et de tous les malheurs publics, on cherche à lui faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations et les cabales. Ainsi Dieu tempère les prospérités des hommes puissans, par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines; et ce fut en ces rencontres que notre femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna, lors même qu'il

lui étoit facile de se venger. Elle lassa l'injustice par sa patience. Elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie; et toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarèrent la guerre. Son ame s'exerçoit par ces vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appeloit: et ce bon usage des biens et des maux qui la détachoit insensiblement de la vie, la conduisoit au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort! me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveler votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étoient renfermés que dans un vase d'argile; et tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, Messieurs; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enlève, et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante, que lorsque Dieu voulut qu'elle finît. Telle est l'heureuse condition des justes. Ils sentent, aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur et de force. L'ame se ressérre en elle-même, et croit voir, à chaque moment, les portes de l'éternité s'entrouvrir pour elle. Les nuages qui forment les passions, se dissipent; et les voiles qui couvrent la vérité, se lèvent insensiblement. Les désirs s'enflamment, à mesure qu'ils avancent vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consomme par ces derniers mouvemens de la grâce, qui va se perdre dans les abîmes de la gloire.

Ce furent là, Messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt, ce furent les derniers efforts que la grâce de Jésus-Christ fit en elle. Dieu qui dispense les biens et les maux, selon les forces ou les foiblesses des hommes, éprouva, par de longues infirmités, sa résignation et sa patience: mais quelque pesante

que fût sa croix, elle la porta, et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir, mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé. Prête à vivre pour achever sa pénitence, prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de la patrie, supportant patiemment les peines de son exil; entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance; se réservant toute entière à son Créateur; elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle.

Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein, quelle fut sa ferveur et son zèle? Autant de mots, autant de sentimens de piété. Autant de soupirs, autant de transports de pénitence. Elle se jette aux pieds de son juge, et s'accuse comme coupable: elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grâce. Vous le savez, fidèles témoins de ses derniers sentimens. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées, revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les régles les plus sévères de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenoit, pour tourner sur Jésus-Christ crucifié, ses yeux qu'elle avoit déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée. Moment fatal pour tant de pauvres dont elle étoit la mère et la protectrice! Moment heureux pour elle qui entroit en possession

de l'éternité ! Moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle !

Hélas, nous vivons sans réflexion ! A nous voir pousser nos désirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons, qui ne diroit que nous croyons être immortels ? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui compose la durée de notre vie, s'écoule insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué ; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante, s'évanouit avec nous. La vérité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine ; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte ; pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage : imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions, comme elle, vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DU TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE

HENRI

DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

Maréchal général des Camps et Armées du Roi, Colonel général de la Cavalerie légère, Gouverneur du haut et bas Limousin.

Prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, le 10 *janvier* 1676.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël! I. *Mach.* 9.

Tout le peuple le pleura amèrement; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent: Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël!

Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous

entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Ecriture sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée (1). Cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans: ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la

(1) I. Mac. c. 3, 4, 5, etc.

piété, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël !* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël !*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables ; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort du très-haut et très-puissant prince, Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du Roi, et colonel général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consommés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver

tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du Prince et de la patrie, grand dans l'adversité de son courage, dans la prospérité de sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée. A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs, il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de troubles. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le

Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai par-tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne, comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur et la noblesse de sa maison; et si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance; et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois et des Empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, et des Reines même à la France.

Mais, que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge, et parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge, de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença de porter les armes. Des siéges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel,

il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat ; et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèsent d'aucun des emplois, où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuser aucune fatigue, et ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses ; semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin par-tout où ils coulent, la commodité et l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire et le salut de l'Etat. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Ecriture (1) ; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ? Il passe les Alpes ; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence ; et l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire.

(1) Ps. 72.

Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places (1) qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite; il prend des villes (2) et contribue au gain des batailles (3). Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie, ce que peut, pour la défense d'un royaume, un général d'armée, qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider, chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre: son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à Mariandal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes, il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France (4).

On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu,

(1) Perpignan et Coliour.
(2) Trèves, Aschaffembourg, etc.
(3) Combat de Fribourg, la bataille de Norlingue.
(4) La paix de Munster.

dont les jugemens, selon le Prophète (1), sont des abîmes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les dérèglemens que causent dans un état les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu : telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a dans la politique, comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêté-je, Messieurs! Votre esprit vous représente déjà sans doute M. de Turenne à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion: ramener ceux que le mensonge avoit séduits, rassurer ceux que la crainte avoit ébranlés, et crier comme un autre Moïse à toutes les portes d'Israël : *Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi* (2). Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse : tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont, et tient ferme contre une armée ; et

(1) Ps. 35.
(2) Exod. 52.

soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité, l'Etat penchant vers sa ruine. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux (1), il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, et mérite les louanges même d'un ennemi, qui dans les siècles idolâtres auroit passé pour le Dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine (2), il oblige par un traité un prince étranger, dont il avoit pénétré les secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits, qui aient été aussi avantageux pour la France, que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il appaisa par sa conduite l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée; si les haines publiques et particulières furent assoupies; si les lois reprirent leur ancienne vigueur; si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces; si les membres furent heureusement réunis avec leur chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire, quand il veut, des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens

(1) A Blaneu.
(2) A Villeneuve Saint-George.

visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes, le calme et la tranquillité publique, pour relever les états de leurs ruines, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrette, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, ce qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis, qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces, qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne! Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirois en abrégé, selon les lieux: ici il forçoit des retranchemens, et secouroit une place assiégée (1): là il surprenoit les ennemis ou les battoit en pleine campagne: ces villes où vous voyez les lys arborés, ont été, ou

(1) Le secours d'Arras.

défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage (1) : ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite (2) : ici il sortoit de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenoit une ville, et gagnoit une bataille (3) : là distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége (4), et il alloit en faire lever un au même temps (5).

Je recueillerois ensuite tant de succès et vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, et de cette paix (6) recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin (7) autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des

(1) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc.
(2) Retraite de Valenciennes.
(3) Bataille des Dunes, et prise de Dunkerque.
(4) Saint-Venant pris.
(5) Ardres secouru.
(6) Paix des Pyrénées.
(7) A Entk, Sentkem, Mulhausen, etc.

batailles : la langue d'un prêtre destiné à louer Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction, et je ne viens pas pour vous donner des idées de meurtre et de carnage devant cet autel où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? L'Ecriture (1) qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence? Non, Messieurs : je sais que ce n'est pas en vain que les Princes portent l'épée (2); que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des Rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

(1) Joël, c. 7.
(2) Epist. ad Rom. c. 13.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux-mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? Quelle goutte de sang a-t-il répandue, qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savoit qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux foibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin il s'étoit fait une espèce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion que l'affection pour la gloire du Roi, le

désir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injustice et l'usurpation. Il étoit accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp, celui qui ne sait régler ni son esprit, ni sa conduite? Et comment saura calmer ou émouvoir selon ses desseins dans une armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture (1) que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre (2), et que celui qui est patient et modéré, est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes, et qui gagne des batailles (3).

Ici vous formez sans doute, Messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes; et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyez, et que sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement; qui eût plus de précaution

(1) Sap., c. 6.
(2) Eccl. 19.
(3) Prov., c. 16.

et plus de ressources; qui fût plus agissant et plus retenu; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenoit des mesures presque infaillibles; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer, et celui de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Messieurs, du commencement et des suites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée et les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité

étendue, d'une expérience consommée, qui soutint la réputation, et qui ménageât les forces du royaume; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fit rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, Messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes considérables, seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix, par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières; et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces qu'ils avoient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des

soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins: elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie: c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions; c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la confiance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes! Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné! Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons! Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices; et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles; il commande, chacun avec joie suit ses ordres; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec sa seule maison (1),

(1) Gen. 14.

comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent, sont ses soldats et ses domestiques; et qu'il est général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts: ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent; point de difficultés qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante; point de travail qui les rebute; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités, pour les faire vivre dans l'abondance; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre; qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune; qui prodiguoit son sang, et ne ménageoit que le leur?

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui pouvoit être plus utile à l'Etat à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même; par cette justice, qui dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur et de sentimens, qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme, un mérite si éclatant, et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une

heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il étoit réservé à une bouche plus éloquente (1) que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens et toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi, qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ses flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, et que les autres le deviennent; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages et intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail, et prudens sans expérience. Nous vivons sous un Prince, qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidèle, et qui a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, et, si j'ose le dire, d'exemple dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part, qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu; et qui fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre (2).

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'auroit pas fait un homme avare et ambitieux! Qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé,

(1) M. Mascaron, évêque de Tulle.
(2) Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc.

content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prend rien; il ne désire, à l'exemple de Salomon (1), qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses; et quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, et se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher, ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siècle a vu un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; et un Roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la Justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyoit les

(1) Prov., c. 39.

acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le Roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre : il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et moins il est superbe, plus il devint vénérable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes, la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse ; tout ce qui s'élève au-dessus d'eux, leur devient odieux et insupportable ; et la fortune la plus approuvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués ; et c'est le privilége de monsieur de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissemens perpétuels d'honneur et de gloire : le mérite l'avoit fait naître, le mérite la

fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables, ont reconnu combien il étoit nécessaire à l'Etat: ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir : et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur avoit jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eut fait éclater sur lui la puissance de sa grâce, et si celui dont la providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténèbres, et il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des piéges et des précipices que sa prévention lui avoit jusqu'alors entièrement cachés. Il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains rayons de grâce et de lumière lui firent apercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie ; qu'en vain gagneroit il le monde entier, s'il perdoit son ame; qu'il n'y avoit qu'une foi en Jésus Christ, et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désintéressée. Il n'étoit pas encore éclairé, mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savans et fidèles ? Combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle

de l'Evangile (1) : *Seigneur, faites que je voie?* Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures, que Jésus-Christ a laissées à l'Eglise, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire?

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompt tous ses liens, et le mettant dans la liberté de ses enfans, le fit passer de la religion des ténèbres, au royaume de son fils bien-aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle : ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre et vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines ; si sa valeur et sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrois au rang des Scipions et des Fabius, je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées : je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau ; et si je parlois de sa gloire, ce ne

(1) Marc. 10.

seroit que pour déplorer son malheur. Mais grâces à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source; et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, Messieurs, et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentiment sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfans rebelles! Quoique son cœur se fût sauvé des dérèglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler. Il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa croyance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés mystères! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage (1), dans la simplicité du cœur; ennemi irréconciliable de l'impiété; éloigné de toute superstition; et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la sainte doctrine, qu'il en devient le défenseur: aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres; il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a

(1) Sap. 2.

laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences ; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages ; et leur montre derrière lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des docteurs, et les exhorte d'opposer au faste du mensonge, la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, Evêques confidens de son zèle : tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette Eglise, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le Roi justement irrité allât porter la guerre au milieu des états d'une république injuste et ingrate, et fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits, et qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où

la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphoit avec le prince. Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des villes (1), il voyoit son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des Eglises! sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'arche autour des pavillons d'Israël: puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'Etat, et l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Eglise.

Suivons ce Prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphêmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne. Il considère les soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il

(1) Arnhem, Nimègue, les forts de Burik, de Stein, etc.

y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles; et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête les mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entière, et ne conçoit d'autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions (1), où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse; enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie: victoire. Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère: *Arrêtez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise.* A ces mots, il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, Messieurs, d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe toute entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même: on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de

(1) Combat d'Entshein.

solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis; qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même; et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels!

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide: s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde: s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte: s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force: et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent; et sans s'étonner de leur nombre et de leur puissance, il dit avec le Prophète (1): *Ceux-là se fient au nombre de leurs combattans et de leurs chariots: pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant.* Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des

(1) Ps. 6[illegible]

voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire, et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux évènemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise, qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires (1)! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je

(1) Ps. 65.

fassé crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la piété des auditeurs, et par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et r'ouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs: Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! l'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où

l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre : pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse! Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce temps étoit-il arrivé, où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance; et vous nous défendez dans vos Ecritures (1) de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées, des vapeurs grossières, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent, ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes

(1) Paral. L. 2, c. 32.

juste : vous nous affligez ; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le dérèglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, Messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs le plaignent et le révèrent : mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur ? Son Roi même, et quel Roi ! l'honore de ses regrets et de ses larmes : grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutiles pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes : mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense, et l'homme lui-même, n'est que vanité (1). Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles : mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu : mais après tout, que leur reste-t-il à ces Rois, non plus qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugemens de Dieu sous ses marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc, comme il voudra, les grandeurs humaines : Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant par la miséricorde du Seigneur, depuis long-temps prévue : combien de paroles édifiantes, combien de

(1) Ps. 93. Ps. 38.

saints exemples nous as-tu ravis! Nous eussions vu, quel spectacle! au milieu des victoires et des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers momens à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut? Sa foi vive et sa charité fervente nous auroient sans doute touchés, et il nous resteroit un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, Messieurs? Que dis-je, conjectures? C'étoient des desseins formés. Il avoit résolu de vivre aussi saintement, que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse (1); prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déjà plus du monde, quoique la providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces et secrètes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyoit les Amalécites, et il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, faisoit déjà la fonction de Moïse sur la montagne; et sous les armes d'un guerrier, portoit le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des

(1) Apoc. c. 5.

pensées de votre éternité. Recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères; voilà des ames égarées, qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, et par son exemple; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné, voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous; et pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce, et toujours désirable.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSIEUR

LE PREMIER PRÉSIDENT

DE LAMOIGNON,

Prononcée à Paris, dans l'église de S. Nicolas du Chardonnet, le 18 février 1679.

Diligite justitiam, qui judicatis terram: sentite de Domino in bonitate; et in simplicitate cordis quærite illum. *Sap. ch.* 1, *v.* 1.

Aimez la justice, juges de la terre; ayez des sentimens conformes à la bonté de Dieu; et cherchez-le dans la simplicité du cœur.

Je ne viens pas ici, Messieurs, renouveler dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déjà pleurée. Laissons aux infidèles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modère pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes; et comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation. Pour nous à qui Dieu par sa grâce

a révélé ces vérités, nous avons lu dans ses écritures, qu'il y a un temps de pleurs, et une mesure de larmes (1); que le soleil qui ne doit jamais se coucher sur notre colère, ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction (2); et que la même charité qui nous fait regretter la mort des fidèles, nous fait espérer leur résurrection, et nous invite à nous réjouir de leur bonheur (3).

Pourquoi r'ouvrirois-je donc une plaie que le temps et la raison doivent avoir déjà fermée? N'attendez pas, Messieurs, que je déplore ici le néant et la misère des hommes: je ne viens que louer la grandeur et la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle, et non pas vous affliger pour des créatures qui finissent; et dans l'éloge que j'entreprends de Messire Guillaume de Lamoignon, premier président du Parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un homme juste, mais de vous porter à aimer comme lui la justice: *Diligite justitiam.*

Dans ces jours de trouble et de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulières. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature. C'est peu de reconnoître

(1) Eccl. 3. (2) Ps. 79. (3) Eccl. 22.

la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre; et c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit sur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funèbres aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, Messieurs, que je dois vous représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé dans son ministère, et qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité; un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des lois et de la justice par tous les adoucissemens qu'inspirent la miséricorde et la charité; un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques par une piété simple et sincère. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche, quand il veut, par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentimens de droiture, de bonté et de religion que je vous propose. Pour moi, je ne puis que vous redire de sa part ces paroles de mon texte: *Aimez la justice: ayez des sentimens conformes à la bonté du Seigneur, et cherchez-le dans la simplicité du cœur.*

Dieu, dont la providence destine les juges pour gouverner son peuple, comme elle destine les Prêtres pour le sanctifier, et qui conduit les uns et les autres par les sentiers de sa justice, et par la voie de sa vérité; Dieu, Messieurs, disposa lui-même, par une heureuse naissance, M. de Lamoignon à porter ses lois, et à exercer ses jugemens dans le plus auguste sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernois, qui, après s'être distinguée dans les emplois militaires, avant le

règne même de saint Louis, entrant depuis sous Henri II, dans les premières dignités de la robe, a soutenu dans le Parlement la gloire qu'elle avoit acquise dans les armées; et quoiqu'elle ait changé de profession, elle n'a rien diminué de l'éclat et de la grandeur de son origine: semblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes, et se creusant avec le temps un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, et ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit et de rivage.

Mais ne louons de sa naissance que ce qu'il en loua lui-même, et disons qu'il sortoit d'une famille où l'on ne semble naître que pour exercer la justice et la charité; où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples; où les pères ont plus de soin du salut de leurs héritiers, que de l'accroissement de leurs héritages; où les enfans aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères; et où la crainte de Dieu, la miséricorde et la paix sont les règles de la discipline domestique.

Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un père, dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devoit long-temps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mère, que les pauvres avoient toujours regardée comme la leur. Aussi la tendresse qu'elle eut pour l'un, ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres: elle crut que ses aumônes ne seroient pas infructueuses; qu'elle recueilleroit dans sa famille ce qu'elle semoit dans les hôpitaux; qu'ayant soin des pauvres de J. C., J. C. auroit soin de ses enfans; et qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées, Messieurs : Dieu présida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prévint de ses bénédictions spirituelles, et lui fit éviter par sa grâce ces dangereuses passions, qui sont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et souvent le mauvais conseil, poussent une jeunesse inconsidérée.

Aussi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats : un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour assister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité, un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre, prompt à concevoir les matières les plus élevées ; heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçues ; discernant non-seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon ; appliqué à examiner les difficultés et à les résoudre ; à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avoit découverte ; à connoître tout, et à tirer toujours quelque fruit de ses connoissances. Cette sagesse avancée le fit dispenser des règles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de son jugement, et l'on ne compta pas le nombre de ses années ; il s'assit à dix-huit ans avec les anciens d'Israël, et se mit à juger, comme eux, les différends qui naissent parmi le peuple.

Ne croyez pas, Messieurs, qu'il fût entré sans vocation dans le sanctuaire de la justice. Il savoit que les premières lois qu'il faut étudier, sont celles de la Providence ; que la judicature est une espèce de sacerdoce, où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre du Ciel, et que Jésus-Christ n'a pas moins été fait juge que Pontife par son Père. Aussi avant d'entrer dans les charges, il voulut

en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour sonder le fond des intentions. Il n'écouta ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il consulta Dieu, à qui appartient le conseil et l'équité; et Dieu lui marqua la route qu'il voulut lui faire suivre.

Ce fut alors, que se considérant dans une profession où les questions sont si différentes, et les droits si difficiles à démêler; où l'on décide des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, et où les fautes ne sont jamais petites, et sont presque toujours irréparables; il ne craignit rien tant que l'erreur dans ses jugemens. Il passa les jours et les nuits à l'étude; et quels progrès n'y fait-on pas, quand on soutient de longues veilles par la santé et par la constance; quand, outre ses propres lumières, on a le conseil et la communication des grands hommes; et quand on joint à l'assiduité du travail, la facilité du génie? Il auroit cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordinairement, qu'il y avoit peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un du moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait: l'un pèche avec connoissance, et il est plus inexcusable; mais l'autre pèche sans remords, il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux, ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure; et pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, Messieurs, redoublèrent son ardeur. Il acquit une parfaite connoissance du

droit humain et du droit divin, une intelligence profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures. Savans et immenses recueils où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis : du moins serez-vous entre les mains de ses descendans comme un dépôt sacré, et un monument précieux de son esprit et de son travail.

Ce seroit ici le lieu de vous le faire voir dans la justice du conseil ; où son mérite l'avoit appelé, favorisant la bonne cause, décidant la douteuse, développant la difficile, renonçant à tous les plaisirs, hormis à celui qu'il recevoit en accomplissant ses devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui, renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusemens, et qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient juges que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lys, où ils vont rêver à leurs divertissemens passés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel assoupissement, les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.

Je ne veux que vous faire souvenir de la cause célèbre de ces étrangers, que l'espérance du gain avoit attirés des bords du Levant, pour porter en Europe les richesses de l'Asie. Contre la liberté des mers et la fidélité du commerce, des armateurs français leur avoient enlevé et leurs richesses, et le vaisseau qui les portoit. Ceux qui devoient les secourir, aidoient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié, pour eux, non-seulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politesse singulière que notre nation a coutume d'avoir pour les étrangers. Eloignés de leurs amis par tant de

terre et par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvoit les entendre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puissans, et qui débrouilleroit ce cahos d'incidens et de procédures dont on avoit enveloppé leur cause.

Il le fit, Messieurs : il alluma tout son zèle contre l'avarice; il leva les voiles qui couvroient ce mystère d'iniquité; et rapporta durant trois jours, au conseil du Roi, cette affaire avec tant d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer à ces malheureux ce qu'ils croyoient avoir perdu, et les obligea d'avouer, ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidélité et de la justice.

Mais je passe à des choses plus importantes. Voyons-le dans la première charge du Parlement, et montrons, par la dignité, comme disoit un ancien, quel a été l'homme qui l'a possédée. Les Rois, en des siècles plus innocens, furent autrefois eux-mêmes les juges du peuple. Rappelez en votre mémoire ces premiers âges de la Monarchie. La fraude, l'ambition, l'intérêt, vices encore naissans et peu connus, avoient à peine commencé d'altérer la bonne foi et l'heureuse simplicité de nos pères. Ils vivoient la plupart contens de ce qu'ils avoient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient acquis par leur travail. Comme ils possédoient leur propre bien sans inquiétude, ils regardoient celui des autres sans envie. Leurs espérances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition, et les bornes de leurs héritages étoient les bornes de leurs désirs.

Comme les procès étoient rares, et qu'il ne falloit pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les Souverains tenoient eux-mêmes leur parlement. Ils descendoient du

trône pour monter sur le tribunal; et se partageant entre le bien public et le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'Etat, ils venoient dissiper ces petits orages, qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la justice gémit sous un amas de lois et de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues et sanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contr'eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à réunir une infinité d'intérêts, pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, et qui haïssent l'avarice.

L'importance, Messieurs, c'est de leur choisir un chef, et jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la Cour, que celles que lui donnèrent ou ses affaires, ou ses devoirs. Le hasard? On fut long-temps à délibérer; et dans une affaire aussi délicate, on crut qu'il falloit tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale? Il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que leur devoir; et ce parti, quoique le plus juste, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjonctures? Ces temps difficiles étoient passés, où l'on donnoit les charges par nécessité plutôt que par choix, et où chacun voulant profiter des troubles de l'Etat, vendoit chèrement, ou les services qu'il pouvoit rendre, ou les moyens qu'il avoit de nuire. La réputation qu'il s'étoit acquise dans le Parlement et dans

le conseil, fut la seule sollicitation auprès des Puissances. Elles lui déclarèrent qu'il ne devoit son élévation qu'à son mérite, et qu'il n'auroit pas été préféré, si l'on eût connu dans le royaume un sujet plus fidèle et plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application! Il crut que Dieu l'avoit mis dans le palais, comme Adam dans le paradis, pour y travailler; et répondit depuis à ceux qui le prioient de se ménager, *que sa santé et sa vie étoient au public et non pas à lui.* Vous dirai-je qu'il se fit une religion d'écouter les raisons des parties, et de lire tous leurs mémoires, quelque longs et ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal digérés, et souvent tracés à la hâte par des mains infidèles ou négligentes, qui confondent les droits, et défigurent une bonne cause! Vous dirai-je que, s'étant engagé à ne donner jamais les rapporteurs qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand Ministre et à une grande Reine, qu'il ne s'en dispensât pas en leur faveur; ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui, par importunité ou par amitié, ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoissance qu'il avoit pour son bienfaiteur, ni au respect qu'il devoit à la plus grande Reine du monde!

Passons de ses actions à ses principes, et disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats, qui sont les sources de la foiblesse et de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés, qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'auroient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font! il s'étoit mis au-dessus de ce faux honneur. S'il falloit faire réussir une grande affaire, d'autres auroient choisi les moyens les plus éclatans; il choisissoit les plus sûrs et les

plus utiles. S'il devoit donner ses avis, il regardoit, non pas ce qui seroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne se piquoit pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avoit fait prendre; c'étoit assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés! Combien d'ouvertures a-t-il données! Combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connoissance à ceux qui en ont ressenti les effets! Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs, pour la seule satisfaction de s'en être acquitté, et ne voulut dans toutes ses actions d'autre règle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il méprisa souvent les bruits du vulgaire, et même se renfermant dans ses bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un magistrat devoit penser, non pas à ce qu'on disoit de lui, mais à ce qu'il se devoit lui-même; et que pour servir le public, il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire. C'est ainsi que, suivant le conseil d'un des plus grands hommes (1) de l'antiquité, il ne considéra ni la fausse gloire, ni le faux des honneurs, et que ni les louanges, ni les murmures ne purent jamais le détourner de son devoir.

C'est par ce désintéressement qu'il se réserva cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupoit. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'un premier magistrat, sinon un homme sage, qui est établi pour être le censeur de la plupart des folies des hommes, et qui, voyant autour de lui toutes les passions, n'en doit avoir aucune en lui-même!

(1) Q. *Fabius Maxim. apud Liv.* L. 2. Decad. 3.

L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de sa misère; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit, et par des raisons spécieuses. Celui-ci, par des soupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de sa partie. Celui-là emploie l'autorité, et quelquefois même l'amitié; corruption d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il se dresse lui-même dans son esprit selon son caprice, et de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. Monsieur de Lamoignon se sauva de tous ces piéges: il jugea comme les lois jugent, par les seules règles de l'équité, et non pas par aucune impression étrangère.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejetées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance; des ressentimens étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger; des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience; l'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa propre réputation sacrifiée au bien public! Ici, Messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles. Il vous paroît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La postérité les verra, quand le temps, qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, et qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, et il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin, pour louer son intégrité, de découvrir ses actions secrètes? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le Roi, quand il consentit que les premières places du Parlement fussent occupées par sa famille? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avoit

reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme, n'étoient capables de conspirer que pour son service et pour le bien de ses sujets, et que recevant de plus près les influences pures et lumineuses du chef, ils les communiqueroient après à leur compagnie.

Ainsi, ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avoit sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvoit violer une de ses lois en faveur de ceux qui feroient observer toutes les autres, et que les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu, et fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions, justifient assez le jugement qu'en a fait le Prince. N'avois-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse et l'équité de ce célèbre magistrat? Je ne suis pas moins fondé à vous dire : *Imitez comme lui la bonté de Dieu.*

C'est une vérité, Messieurs, Jésus-Christ même nous l'enseigne dans son Evangile (1), que la bonté, à proprement parler, est le caractère de Dieu seul, soit parce qu'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons et de grâces qui sont les trésors de sa miséricorde, et les richesses de sa bonté; soit parce qu'étant infiniment puissant, comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, et il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'élève dans tous les temps certaines ames bienfaisantes, qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité, que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

(1) *Nemo bonus, nisi solus Deus.* Marc. 10.

Tel étoit M. de Lamoignon. S'il m'étoit libre d'alléguer ici ces expressions vives et nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il étoit sensible à toutes leurs peines. Je laisse ces audiences secrètes, où la vérité prudente, mais courageuse, a soutenu dans les occasions l'autorité des lois et de la justice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'est passé dans le sanctuaire. Je parle de ces remontrances, où mêlant le respect que doit un sujet à son Souverain, avec cette confiance que doit avoir un magistrat qui porte la parole de la justice devant le Roi du monde le plus juste, il a parlé des intérêts publics selon les règles de sa conscience.

Mais il faudroit avoir sa prudence pour ne dire que ce qu'il faut; son éloquence pour le dire efficacement; sa voix et son action, pour conserver tout le poids et toute la grâce qu'il avoit accoutumé de donner à ses paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de sa charge. Eloignez de vos esprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la justice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, sans l'amollir, douce et traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables: et sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours, trouvèrent-ils jamais entr'eux et lui des barrières impénétrables? Fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures, pour attendre un de ses momens commodes? Fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis, je dis aux indiscrets et aux importuns? Refusa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choses nécessaires? N'accorda-t-il pas à plusieurs la consolation de lui en dire de

superflues? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'apercevoir qu'il en eût d'autres? Affligea-t-il les malheureux, et leur fit-il acheter, par quelque dureté, la justice qu'il leur a rendue? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que dis la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrâce des personnes, le bon et le mauvais accueil qu'il leur pouvoit faire. Il écoutoit avec patience, et répondoit avec douceur. *N'ajoutons pas*, a-t-il dit souvent, *au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, celui d'être mal reçus de leurs juges; nous sommes établis pour examiner leurs droits, et non pas pour éprouver leur patience.* Loin d'ici ces juges sévères, qui, selon le langage du Prophète (1), rendent les fruits de la justice amers comme de l'absynthe; qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine; et qui fiers de leur pouvoir, et même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocens et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret, et aux autres avec colère. Celui que nous louons avoit une conduite bien différente. Il ne rebuta jamais personne. Favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable; il faisoit connoître aux bons, qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter; et aux méchans qu'il eut voulu les corriger, sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du palais ces lenteurs affectées, et ces détours presque infinis, que l'avarice a inventés, afin de faire durer des procès par les lois même qu'on a faites

(1) Amos. c. 6.

pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd, et de celui qui gagne sa cause! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi et sur la tradition des ennemis et des envieux, débitent impunément en plaidant des médisances, et qui par des railleries piquantes tâchent de rendre au moins ridicules, ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels! Combien de fois par des accommodemens raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des pères aux enfans, et qui se perpétuent dans les familles!

Peut-être doutez-vous, Messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public, il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formoient chez lui une assemblée, que le savoir, la politesse, l'honnêteté rendoient aussi agréable qu'utile! C'est là que, ne se réservant de son autorité, que cet ascendant que lui donnoit sur le reste des hommes la facilité de son humeur, et la force de son esprit, il communiquoit ses lumières, et profitoit de celles des autres. C'est là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, et que sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avoit fait son occupation et son étude particulière. C'est là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les sujets qu'on croyoit avoir épuisés, et que recueillant les épis qu'on avoit laissés après la moisson, il en faisoit une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Bâville! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux

plaisirs innocens de l'agriculture ; élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature : tantôt méditant ces éloquens et graves discours qui enseignoient et qui inspiroient tous les ans la justice ; et dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser : tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil font naître parmi les habitans de la campagne : plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes, sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous, et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses, comme s'il eût négligé les petites : parler des petites, comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paroître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, Messieurs, vous semblent peut-être communes. Mais qui ne sait que la véritable vertu s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs ! Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le désir de la gloire, par

les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent on se contraint et l'on se déguise. Mais dans une vie particulière et retirée, où l'ame, sans intérêt et sans précaution s'abandonne à ses mouvemens naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paroître ce qu'il étoit. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses les moins importantes, il ne laissa pas de suivre les grandes règles. Quoiqu'il agit différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même, et l'on reconnut aisément que la sagesse lui étoit devenue comme naturelle, et que sa bonté constante et toujours égale, ne venoit pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, et de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me hâte, Messieurs, de passer aux plus nobles effets de cette bonté; je veux dire au soin qu'il eut des pauvres de Jésus-Christ. Près des murs de cette ville royale s'élève un vaste et superbe édifice (1), que l'autorité des magistrats et les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, et que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, et que sa providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchemens du siècle, et le refroidissement de la piété. C'est là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, et que chaque espèce de misère de l'ame ou du corps, trouve une espèce de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre; l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété; certaine ferveur qu'on a d'ordi-

(1) L'Hôpital-général.

naire pour les nouveaux établissemens, et sur-tout la grâce de Jésus-Christ qui ranime de temps en temps les ames tièdes ; tout contribua d'abord à fonder cette sainte maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la soutenir, tombèrent eux-mêmes par des accidens imprévus. On vit tarir tout d'un coup les principales sources de la charité. M. le premier Président, par le droit de sa charge, et plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre prédécesseur (1) avoit commencé avec tant de succès.

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds, en un temps où la misère étant augmentée, et la charité refroidie, les pauvres avoient plus besoin de secours, et les riches avoient moins de volonté et moins de moyens de les secourir! Quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendians renfermés, qui regardent souvent leur asile comme une prison, et qui croient n'avoir rien à ménager, parce qu'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre! Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail et à la piété, afin qu'ils devinssent plus agréables à Dieu, et moins à charge à la charité des fidèles!

Ce fut en ce temps qu'on le vit paroître à la Cour, et y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit que, sous prétexte de rendre compte de son emploi, il cherchoit l'heureux moment de faire valoir ses services, et de hâter les grâces qu'il pouvoit espérer du Prince? Qui n'eût pensé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, et qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchoit les biens qui manquoient encore à sa famille? Vous vous trompiez, prudens

(1) M. de Bellièvre.

du siècle ; il demandoit pour les pauvres, en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, et où l'on ignore aisément les misères d'autrui, parce qu'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif, que dans ces sollicitations charitables ; et il ne fut pas si sensiblement touché des grâces qu'on fit à sa maison, que des secours qu'il obtint pour les hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, Messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, et il joignoit à son crédit ses propres aumônes. Car, sans compter ces rosées fréquentes qu'il répandit sur les terres de sa dépendance, ni ces secours abondans qu'il contribua dans les calamités publiques, il consacra ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du palais, à la subsistance des pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir distribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les restes de sa vanité ou de sa fortune, mais les fruits de ses propres mains. Il leur distribuoit, par la miséricorde, ce qu'il avoit acquis par la justice. Cette portion de son bien lui étoit sacrée ; il y mettoit son cœur, comme à son trésor. Vous le savez, pieuse confidente (1) de ses aumônes secrètes, qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié ; vous le savez, avec quelle joie il dispensoit les revenus de sa charité, pour racheter ses péchés, et pour honorer Dieu de sa substance.

Que diront ici ceux qui, parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuser du leur ; comme si l'aumône n'étoit pas une obligation indispensable pour tous les Chrétiens, comme si l'on pouvoit abandonner les pauvres de Jésus-Christ, parce que d'autres les ont opprimés ;

(1) Madame de Miramion.

et comme si l'on ne devoit rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes? Que diront ceux qui veulent donner, par dévotion, ce qu'ils ont ravi par violence; qui se promettent les récompenses des justes, parce qu'ils font quelques largesses de ces biens, qui sont le prix de leurs injustices, et qui se font un honneur, auprès des pauvres, des larcins même qu'ils leur ont faits! Qu'ils suivent l'exemple d'un homme juste, qui a ouvert son cœur et ses entrailles à ses frères; qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, et qui, après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que l'esprit de Dieu qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux juges de la terre, de chercher le Seigneur; parce qu'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, et de l'autre étant regardés comme les arbitres du sort des hommes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe; ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes, pour aller à Dieu par une piété simple et sincère (1).

Je dis par une piété simple et sincère: car, Messieurs, il s'est élevé dans l'Eglise une espèce de chrétiens qui, se faisant, aux dépens même de la dévotion, une réputation d'être dévots, couvrent leurs passions sous une apparence de piété, et sous un air extérieur de réforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, et pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déjà celle de Dieu. Ce sont ces hommes, qui deviennent humbles pour pouvoir

(1) *In simplicitate cordis et sinceritate Dei.* II. Cor. 2. 22.

dominer, utiles, afin de se rendre nécessaires, et qui jugeant de tout, se mêlant de tout, et remuant mille ressorts, dont la religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font estimer par leur vertu, du moins se font craindre par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable chrétien, qui n'eut pour guide que la foi; qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'Evangile; qui ne fut ni d'Apollon, ni de Céphas, ni de Paul, mais de Jésus-Christ; qui réprima les impies, et n'eut point de part avec les hypocrites; et qui suivant, non pas son intérêt, mais son devoir, et ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure, et trouva Dieu, parce qu'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, Messieurs, dans les exercices secrets de sa piété? Dirai-je qu'il déroboit le temps de son sommeil pour le donner à la prière? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même? que lisant tous les jours à genoux quelques articles de la loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité, les règles de la véritable sagesse? qu'il ne laissa passer aucune semaine, sans rallumer sa ferveur par l'usage des Sacremens? qu'il se rendoit compte à lui-même de tous les jugemens qu'il avoit rendus, et repassoit de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, pour s'exciter à la pénitence? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même, et ne montra de ses bonnes œuvres, qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples? qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires; et que la coutume et la longue habitude qu'il en avoit, ne diminua rien de sa ferveur, ni de sa tendresse?

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, et

j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jésus-Christ ! Quel zèle n'eut-il pas pour la Religion ! D'où venoit ce soin qu'il prit de ramener les anciens ordres dans la première pureté de leur institut, et de renouveler dans les enfans l'esprit de leurs pères, en réparant les brèches que le temps avoit faites à leur discipline ? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces ouvriers évangéliques, qui vont planter la croix sur les rivages étrangers, et semer la foi de Jésus-Christ dans les îles du Nouveau-Monde ? D'où venoit cette joie intérieure qu'il ressentoit, lorsqu'il voyoit dans le Clergé, des hommes dignes de leur ministère, s'unir et conspirer ensemble, pour dissiper par leurs instructions et par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent ? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zèle qu'il eut pour l'Eglise ?

Permettez, Messieurs, que je reprenne ici mes esprits, et que je recueille ce qui me reste de force, pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sait que l'Eglise étoit dans une espèce de servitude ? La juridiction séculière ne laissoit presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop austère domination, ou de maintenir des priviléges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversoit l'ordre, et souvent on autorisoit la rébellion. Ceux qui secouoient le joug de l'obéissance, et qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laissoient pas d'être écoutés et de trouver des protecteurs. Les Evêques n'avoient plus de droits qui fussent incontestables. Vouloient-ils punir un pécheur obstiné ? une justice étrangère leur ôtoit des mains ces armes que Jésus-Christ même leur a données.

Entreprenoient-ils de réprimer la licence? leur zèle passoit pour une entreprise contre les lois. Ils gémissoient en secret, et ils portoient en vain de temps en temps leurs plaintes jusqu'au pied du trône.

Mais sous un chef si religieux, on a changé de jurisprudence. Le droit naturel n'est plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare, est renvoyée à son Pasteur. On confirme dans le palais, ce qu'on ordonne dans le sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence; et les lois du Prince n'étant plus armées que pour faire observer celles de Dieu, chaque Prélat peut faire le bien, et corriger le mal sans opposition. Sacrés ministres de Jésus-Christ, dont ce grand homme a si souvent soutenu les droits, vous le louâtes dans vos assemblées; vous lui rendîtes par vos députés, des témoignages publics de reconnoissance. La capacité, la sagesse et la piété de son illustre successeur vous promettent les mêmes secours; et vos vœux seront accomplis, quand cet auguste Parlement, qui doit être la règle et le modèle de tous les autres, leur aura communiqué son esprit et ses maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquise en faisant observer la discipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même observée: je louerois son autorité, et je me défierois de son désintéressement. Mais comme ses jugemens ont été justes, sa conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parce qu'il n'étoit pas encore capable de se déterminer par son propre choix; et que la jouissance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la suite un engagement à demeurer sans vocation dans l'état ecclésiastique? Où sont les

pères scrupuleux, qui négligent des moyens si sûrs et si faciles d'établir la fortune de leurs enfans, qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jésus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur; et qui ne rachètent par des dispenses la foiblesse de leur volonté, et l'incapacité de leur âge! Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa, quand elles allèrent à lui!

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation de ses deux vertueuses filles, qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints ordres (1) de l'Eglise. De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le désir qu'elles avoient de se consacrer à Dieu, étoit une résolution constante, ou une ferveur passagère! Combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée! Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, et qu'il les conduisît par sa sagesse! Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avoient résolu de quitter, il leur fit voir les croix où elles devoient être attachées, et n'oublia rien de ce qui pouvoit l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui étoit important de connoître, et qu'il ne lui étoit pas permis de traverser.

Des vertus si pures et si chrétiennes furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps, non-seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens, il en fut frappé, mais il n'en fut pas surpris. Son esprit heureusement rempli de funestes pressentimens de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses

(1) La Visitation.

réflexions qu'il y fit. Il regarda, sans s'étonner, l'appareil de son sacrifice (1). Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui, mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, et il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carrière. Il vit les jugemens de Dieu, il les craignit, mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif et si tendre qu'il avoit eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut: et ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur, il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe, et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

N'attendez pas, Messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié et à la douleur. J'offenserois cette ame sainte, qui, après avoir lavé dans le sang de Jésus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un bonheur éternel dans les tabernacles du Dieu vivant. Vous le savez, mon Dieu, et je ne fais que le présumer; mais tant de grâces que vous lui fites, et tant de vœux qu'on vous a faits, Jésus-Christ tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'autel, sans entrer trop avant dans vos jugemens, me donnent cette confiance.

Puisse-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de justice que vous donnez à ceux qui vous aiment! Puissent ces flambeaux que la piété chrétienne a rallumés, être les marques de sa gloire, plutôt que les ornemens de ses funérailles! Puisse ce sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui, être aujourd'hui un sacrifice d'action de grâces! Et vous, Messieurs, puissiez-vous faire revivre après sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise!

(1) *Spiritu magno vidit ultima.* Eccl. 47.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à Paris, le 24 novembre 1683, en l'église des Religieuses du Val-de-Grâce, où son cœur repose, et en présence de monseigneur le Dauphin.

Fundamenta æterna suprà petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ. *Eccl.* 26.

Les fondemens éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandemens de Dieu sont dans le cœur de la femme sainte. Au livre de l'Ecclésiastique, ch. 26.

MONSEIGNEUR,

Au milieu de ce funèbre appareil, dans ce temple sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal, qui n'est plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'esprit de Dieu nous apprend, dans ses écritures, qu'il faut déplorer le sort des pécheurs. Leur vie passe comme l'ombre; il vient un jour fatal où périssent toutes leurs pensées; leur mémoire fait un peu de bruit, et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis, échappent de leurs mains avares; leur gloire sèche comme l'herbe; leurs couronnes se flétrissent, et tombent presque d'elles-mêmes. Il est vrai, ce qui sert à la vanité, n'est que vanité (1): et tout ce qui n'a que le monde pour fondement, se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide, quand elle sert à la piété (2). Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres, un royaume qui appartient à Jésus-Christ, et qui n'est pas de ce monde; une gloire qu'on tire de la croix même du Sauveur, et une élévation des justes qui demeure éternellement, parce qu'elle est fondée sur la pierre; et cette pierre, selon l'Apôtre (3), c'est notre Seigneur Jésus-Christ.

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples; et je vous exhorte aujourd'hui non pas à pleurer une Reine, mais à imiter une Sainte. C'est ainsi que saint Paul (4) appeloit autrefois les chrétiens; et c'est ainsi que j'appelle très-haute, très-puissante, très-excellente et très-religieuse princesse, Marie-Thérèse, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, qu'une piété sans interruption, une

(1) I. Corinth. (3) I. Cor. 10.
(2) Apoc. 4. (4) Ephes. 4. Philip. 5, etc.

fidélité constante à observer la loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels, par les ministres de son Evangile.

Quand on a pour matière de ces sortes d'éloges, une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, et où le christianisme est réduit à quelques actes de religion faits dans le cours d'une maladie, qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, et qu'on ne jette, sans y penser, quelques grains de l'encens que l'on doit à Dieu, sur le monde qui n'est qu'une idole! Malheur à nous, si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé; si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte, sur le point de recevoir le coup mortel; et si nous excusons des années de vanité, en faveur de quelques jours de pénitence.

Grâces à Jésus-Christ, je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une Reine que le ciel avoit prévenue de ses bénédictions, et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie, ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir, et sa mort est pour vous une exhortation à bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de Cour, affaires du monde, raisons d'Etat, vous n'avez point ici de part; et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne. La conduite de Dieu sur la Reine, la conduite de la Reine à l'égard de Dieu; ou, pour diviser mon discours par les paroles de mon texte, les desseins de Dieu, fondemens éternels de la piété de cette Princesse, accomplis en elle, les commandemens de Dieu gravés dans son cœur, et mis en pratique, sont toute la matière de son éloge: *Fundamenta æterna suprà petram solidam,*

et mandata Dei in corde mulieris sanctæ. Je ne dis rien que son cœur, que nous voyons ici, n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou de condition, et que sa providence veille indifféremment sur tous les hommes, l'Ecriture sainte nous enseigne pourtant, qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône, et qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles, revêtues de sa puissance et de sa grandeur, et faites proprement à sa ressemblance et à son image. Il les conduit par son esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes (1). Il tient leurs cœurs entre ses mains, et les tourne comme il lui plaît (2), afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés, et à l'avancement de sa gloire. Reconnoissons, Messieurs, cette protection et cette conduite de Dieu sur la Reine.

Elle étoit d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois, qui donne depuis longtemps des empereurs, des rois et des reines à toute l'Europe, et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle étoit fille de ces Rois, qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions, ont réuni plusieurs couronnes en une seule, qui portent leur domination au-delà des mers et des monts, qui se font obéir dans l'ancien et le nouveau monde, et dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de provinces et de royaumes, et que

(1) Ps. 12. (2) Prov. 21.

leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevoit sa naissance, c'est qu'elle la devoit à une fille de Henri-le-Grand, et que le sang de nos Rois, ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale, étoit heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le ciel n'avoit mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette Princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au dehors, Reine magnifique; au dedans, humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de Rois, dont elle tiroit sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du fils de Dieu, d'où dépendoit toute sa vertu, elle voyoit dans la suite de ses ancêtres, non pas ce qui l'ennoblissoit devant les hommes, mais ce qui pouvoit la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle alloit chercher et sa fin et son origine.

Aussi on ne l'ouit jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne. On la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité, pour se jeter aux pieds des pauvres : et si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la grâce, et les sentimens de nos consciences, on auroit vu établir au-dedans d'elle, le règne de Dieu selon les règles évangéliques (1); planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême; et dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, et qui lui montroit ses foiblesses.

(1) Luc. 17.

Quoique Dieu par sa grâce eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions et des exemples d'une mère, qu'une sincère piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressans besoins de l'Etat, et une sage patience dans les peines et les tribulations domestiques, avoient rendue vénérable à l'Espagne où elle régnoit, et à la France d'où elle étoit sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infante apprit ces premières règles de la sagesse chrétienne: qu'il faut rendre à Dieu par reconnoissance, ce que nous tenons de sa bonté; que le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire; et que parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumoit dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; et l'on peut dire d'elle ce que l'Ecriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation: *Et non mutavit Esther educationem suam* (1).

Providence éternelle, c'étoit pour nous que vous formiez ce cœur chrétien. Vous conduisiez ces deux Princesses à vos fins par des voies secrètes; et pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mère avoit portés à l'Espagne.

Le ciel fit naître en même temps, et faisoit croître sous une pareille éducation, le Roi, dont la naissance miraculeuse promettoit à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec

(1) Esth. c. 2.

joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance : les nœuds en étoient serrés dans l'éternité; et par des droits secrets que le ciel avoit décidés, la Princesse du monde la plus parfaite appartenoit déjà au plus grand des Rois. Ils travailloient sans y penser, à se plaire et à se mériter l'un l'autre. Louis recueilloit dans son esprit ces grands principes qui composent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérèse s'avançoit dans la connoissance des vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence et le courage se fortifioient insensiblement par l'expérience : en l'autre, la modestie et la piété s'entretenoient par la prière. Dieu donnoit au Roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple ; à la Reine sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençoit à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre ; l'autre, élevée au pied des autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le Ciel prit, dans deux climats différens, de ces deux grandes ames qu'il devoit rassembler un jour ; et tels étoient dans les desseins éternels de Dieu, les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration ou la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier étoit liée à celle de cette Princesse. Chacun croyoit voir en elle la fin des misères publiques et particulières : et les peuples la regardoient comme cet ange de l'Apocalypse (1), envoyé de Dieu sur la terre; l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvroient

(1) Apoc. 10.

toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune Roi victorieux, des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avoit été réservée, Messieurs, et c'étoit uniquement à ses vœux que devoit s'accorder une paix ferme et générale (1).

La France l'avoit désirée, même dans sa prospérité. Une Reine alors régente l'offroit aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels, vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes employées pour l'obtenir, redoublèrent leurs oraisons, et les prêtres de Jésus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes alloient l'accepter; les uns ennuyés de leurs pertes; les autres lassés de leurs victoires; et que rien ne pouvoit retarder un traité où la justice et la religion avoit tant de part, et où chacun devoit trouver sa consolation ou son avantage!

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons: le jour de sa paix et de sa miséricorde n'étoit pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposées au bien commun, les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de parties, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns ou par l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu qui l'accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît, se réservoit de la donner par l'entremise de notre Princesse.

Ce fut en effet, Messieurs, la première bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette île fameuse, où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations, faisoient valoir leur habileté à disputer les droits des couronnes; et

(1) La paix de Munster.

tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires; après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance; alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement, pour annoncer aux provinces leur fidélité, et porter par-tout où elle passoit, la paix et la joie dans les cœurs des peuples! Quel fut ce triomphe, lorsqu'environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut, par sa modestie, comme un ange de Dieu, parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale.

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, Messieurs, par le souvenir de nos joies passées; et nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu, par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légère idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avoit bientôt passé cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendoit à son rang ou à sa vertu, étoient autant d'offrandes qu'elle faisoit intérieurement à Jésus-Christ crucifié: et l'impatience où elle étoit de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la prière, marquoit assez combien les applaudissemens et les vaines louanges des hommes lui étoient à charge.

Ses premières occupations furent d'aller d'église en église reconnoître Dieu par-tout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une Reine qui lui servoit de mère par sa tendresse, et qui déchargée du poids du gouvernement, et libre des soins et des distractions des affaires, n'avoit plus de pensées que pour le ciel et pour son salut: sous ces

auspices, dis-je, on la vit dans tous les li
saints consacrer les prémices de son règne,
mettre au pied de chaque autel la plus belle c
ronne du monde. C'est dans cette sainte mai
qu'elles venoient s'unir par la foi et par la c
rité, plus étroitement qu'elles n'étoient unies
le sang et par la nature; raffermir par leurs vo
la paix quand elle étoit chancelante, attirer
lumières de Dieu sur le Roi, et ses bénédicti
sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ qui m'entendez, rap
lez ces jours heureux en votre mémoire. Le
que vous avez pour votre époux, vous faisoit v
avec plaisir ces majestés humiliées en sa prés
ce; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit s
vent de motif pour renouveler la ferveur des vôt
Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre pa
vous, comme vous, qui l'avez quitté, chanter
cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exerci
de pénitence, faire dans ce désert un sacri
des plaisirs et des joies du siècle, et répan
leurs cœurs devant Dieu; ces cœurs qui l'aimèr
pendant leur vie, et que vous voyez ici dessèc
et consumés, moins par la mort que par le d
et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l
mer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation,
raison humaine dans la religion de cette Princes
Elle se proposa, non pas de servir de spect
au peuple, ou de se faire d'abord une réputat
de piété par ces dévotions extérieures qui
ordinaires à sa nation, et qui ne s'établissent
trop dans la nôtre, mais d'aimer Dieu dans
simplicité de son cœur, d'accomplir ses devo
et de donner de bons exemples. Un air de
gesse et de vérité, répandu dans toutes les act
de sa vie, marquoit la pureté de ses intenti
La modestie de son visage répondoit de la sinc

et de la bonté de son cœur; et sa persévérance dans la piété, faisoit voir qu'elle étoit fondée sur la charité et sur la grâce de Jésus-Christ, et non pas sur les jugemens et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a commandé dans son Evangile de faire des fruits de pénitence et de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, et de s'exciter à glorifier le Père céleste qui leur donne la force et la volonté de les faire (1). Mais ce commandement regarde sur-tout les rois de la terre : ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité, et leurs exemples sont plus efficaces : ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

Telle fut la Reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avoit élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion; unie au plus grand Roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée; établie dans un royaume où la communication plus libre des Rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation; et jamais vie ne fut plus pure, plus réguliére, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscrétion à sa jeunesse? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne? A quelle espèce de ses devoirs publics ou particuliers de religion ou domestiques a-t-elle manqué? Quelle liberté s'est-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter

(1) *Ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem, etc.* Matth. 5.

une censure, mais souffrir une mauvaise interprétation?

La crainte de Dieu régloit toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais ni le sujet, ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de ea verbum malum* (1). Louange que l'Ecriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la Cour où la malice ne pardonne rien à la foiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'ames timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle! Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les règles qu'elle prescrivit à la sienne! Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections, que par la persuasion de son exemple!

Il est vrai que tout le poids de l'autorité, et toute la grandeur de l'Etat est en la personne des Rois; mais on peut dire que la discipline des mœurs, et le succès de la piété dans la Cour est en la personne des Reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle; le désir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vue. C'est là que se forgent ces traits de feu, selon les termes de l'Apôtre (2), dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole. C'est là que s'apprennent tous les usages

(1) Judith. 8. (2) *Tela nequissimi ignea.* Eph. 6.

du luxe, de la vanité, de l'ambition et de la délicatesse ; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des royaumes; on se fait des modèles de ces dérèglemens de mœurs; et par une suite funeste, mais naturelle, les péchés mêmes des grands deviennent les modes des peuples; et la corruption de la Cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès, quand une Princesse mondaine les entretient, ou les autorise? Qui ne sait que l'esprit du siècle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le règne des mauvais désirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolâtrie?

La Reine, Messieurs, sanctifia sa Cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelée auprès d'elle, il ne suffisoit pas de la suivre, il falloit aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnoient par-tout; la pudeur y étoit plus estimée que la beauté; et la vertu y trouvoit plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mystères, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prières de l'Eglise; c'étoient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un Saint; une retraite dans un monastère pour y faire une revue de sa conscience; c'étoient les affaires que sa religion et sa charité lui faisoient regarder comme importantes. Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs avoient l'honneur de l'approcher, étoient

touchés de ses bons exemples; et le peuple qui la voyoit dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas? l'admiroit, la bénissoit et l'imitoit.

Ne vous figurez pas pourtant, Messieurs, que cette Reine, quoique toute occupée de son salut, n'ait point eu de part aux évènemens et aux affaires du siècle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avoit destinée. Je ne parle point de ces soins et de ces craintes cruelles, qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises. Je ne parle pas de cette régence, qui, dans son peu de durée, ne laissa pas de faire voir les lumières qu'elle recevoit de Dieu, et la confiance que le Roi son époux avoit en elle. Je parle de cette piété qui fut la source des prospérités constantes, et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du Roi; ce Prince veut bien partager sa gloire avec la Reine, et joindre ce que le Ciel a fait pour lui, à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditoit en secret ses grands et impénétrables desseins, la Reine invoquoit cette sagesse éternelle, qui préside au conseil des Rois. Si la victoire voloit devant lui, les vœux de la Reine avoient volé devant la victoire. S'il marchoit au milieu des hivers, l'oraison de cette Princesse pénétroit les nues pour lui préparer les saisons. S'il combattoit les ennemis, elle levoit ses mains innocentes vers le ciel; et nos armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa prière, que de la chaleur du combat. S'il s'exposoit lui-même aux périls, Anges de Dieu, députés à la garde du Roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'adoucir, de veiller et de lui conserver une tête si chère et si précieuse!

C'est ainsi que s'accomplissoient les desseins de Dieu sur le Roi et sur la Reine, et que se

vérifioient ces oracles de l'Ecriture: *Que la femme vertueuse est la récompense de l'homme de bien; qu'elle attire grâce sur grâce sur sa famille, et qu'elle est la couronne de son époux* (1). Les ordres du Seigneur dont cette Reine étoit chargée, furent les fondemens de sa grandeur; et les commandemens du Seigneur qu'elle avoit gravés dans son cœur, furent les règles de sa piété. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses règles et ses principes, et que selon l'Apôtre (2), le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raisonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les désirs et les affections du siècle, donnent les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres, vivant selon leur esprit, dans une excessive sévérité, ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel; et se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il le leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses; et mettent à la place des commandemens de Dieu, les méthodes et les traditions des hommes.

La Reine s'est sauvée de ces défauts, Messieurs, et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide et selon les règles, cherchant les connoissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité; donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devoit à l'exemple; donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devoit à sa

(1) Eccl. c. 26. Prov. c. 12.
(2) *Rationabile obsequium vestrum.* Rom. 12.

conscience; se mettant au-dessus de la coutume quand elle étoit contraire à la loi; ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour son salut; attachée à tous ses devoirs, comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir; humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain; que c'est à ces deux points que se rapportent toute la loi et toute la discipline des Prophètes; et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de saint Augustin (1), sont l'ouvrage de la seule charité, parce que c'est d'elle que naissent les pensées pures, et les bons désirs, et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont ou les fruits ou les offices de celles-là: voyons, Messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la Reine.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un désir sincère de sa perfection et de son salut, une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu; c'étoit-là le fond de son ame. On exhorte les autres à faire le bien: il suffisoit de le proposer à cette Princesse. Vous nous attirez par vos promesses; vous nous faites craindre vos jugemens, mon Dieu. C'étoit assez de lui faire connoître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisoit par son inclination et pour votre amour.

Nous l'avons vu sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et des abstinences, et se priver de certains adoucissemens, que les priviléges et les coutumes de son pays lui avoient fait regarder comme permis,

(1) Aug. in Ps. 29.

et que la flatterie lui avoit même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut comme autant de lois qu'on lui imposoit, persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ ce qui est plus agréable à son Père. *Quæ placita sunt illi, facio semper* (1).

De là venoit cette délicatesse de conscience, qui lui faisoit peser toutes ses actions au poids du sanctuaire; de là ces fréquentes et soigneuses recherches jusques dans les replis les plus secrets de son ame, pour y découvrir les moindres désirs que l'esprit du siècle et l'amour-propre y pouvoient cacher; de là ces saintes joies, ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyoit avoir fait dans les voies de Dieu: de là ces confessions réitérées qui marquoient que dans son cœur contrit et humilié, elle sentoit le poids des fautes mêmes les plus pardonnables et les plus légères: de là venoit enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état et d'étendre sa charité au-delà même de ses devoirs.

Ames tièdes, qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut; ames lâches, à qui le péché pèse moins que la pénitence, venez ici vous confondre: ou plutôt, ames pures, qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandemens et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une Reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtoit tout le goût des plaisirs du siècle. La figure du monde, dont parle l'Apôtre (2), passoit devant ses yeux, sans s'y arrêter, et dans ses divertissemens mêmes

(1) Joan. 8. (2) I. Cor. 7.

il y avoit non-seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'ame se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueilloit en elle-même; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes, étoient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distraction pour ses prières.

Avec quel empressement alloit-elle en effacer jusqu'aux moindres idées, dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ, un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir! C'est là qu'elle portoit sa reconnoissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est là qu'elle répandoit ses larmes et sa tendresse, soit dans la perte de ses enfans que le ciel lui donna pour accomplir ses désirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation; soit dans l'absence du Roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'état l'engageoient à ces expéditions militaires, où il achetoit par ses propres périls sa réputation et sa gloire, soit dans ces inquiétudes et dans ces peines secrètes, que la providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne sondons pas ce qui se passoit entre Dieu et elle. Les gémissemens de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence, à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ, et il suffit de dire à la gloire de cette Princesse que tout servit à son salut, et que le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation qu'elle aima toujours également, la soutint et dans les douceurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de la religion. Quelle mission y a-t-il

eu, qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits! Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les Anges en ont dans le ciel, selon la parole de l'Evangile (1)! Dès qu'on ouit gronder l'orage qui vient de fondre sur l'empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses dévotions ordinaires, une heure d'oraison par jour! Ne dit-elle pas plusieurs fois : *Qu'étant chrétienne sur toutes choses, elle craignoit encore plus pour sa religion que pour sa maison!* Et peut-être que ce coup du ciel qui vient de dissiper ce gros nuage, et d'arracher la couronne des Empereurs des mains presque des infidèles, est un effet des intercessions de cette Princesse.

Ce zèle qu'elle avoit pour la foi de Jésus-Christ, lui faisoit admirer tout ce que le Roi faisoit pour elle. C'étoit là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissoit pour lui dans son cœur. Qu'il étoit grand, et qu'il lui paroissoit aimable, quand, par la sévérité de ses lois, il arrêtoit la licence et l'impiété; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'Ecriture, il abattoit les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avoit élevés sur les débris de nos autels; quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que marchant sur les remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avoit cueillis! Quel étoit le cœur de la Reine en ces occasions où l'intérêt de l'Eglise étoit joint à celui de l'Etat, et où l'amour de Dieu et l'amour du Roi n'étoient presque qu'une même chose?

Que ne puis-je vous la représenter dans les

(1) Luc. 15.

pratiques du christianisme ! Quel spectacle plus édifiant, que de la voir dans les Eglises et très-souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement et son application à la prière !

Suspendez pour un temps votre douleur, fidèles et désolés domestiques de cette Princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entroit dans la maison de Dieu, n'oublioit-elle pas qu'elle étoit Reine ? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux, ou par une parole indiscrète ? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlans, vous êtes-vous jamais aperçu de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons ? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même ? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnoit de la sienne, inspirer les sentimens de religion aux ames les plus déréglées, et les retenir dans le silence et dans le devoir, moins par le respect de sa dignité, que par l'exemple de sa modestie ?

Les évènemens d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperoient peut-être davantage vos esprits ; mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires, je viens vous édifier par des vertus, qui, toutes communes qu'elles paroissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutoit-elle la parole de Dieu ! On lisoit dans son cœur l'impression qu'elle y faisoit, et le fruit qu'elle y devoit faire : pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son

ame fût nourrie, elle demeuroit satisfaite. Dans nos sermons, mes frères, elle cherchoit ses défauts, elle nous pardonnoit les nôtres; et pour toucher nos auditeurs, avouons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avoit-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses Saints, pour ses autels, pour le chef visible de son Eglise, pour ses prêtres! prêtres que les gens du monde n'estiment ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices, et que les grands regardent quelquefois comme les moins importans et les moins utiles de leurs domestiques; avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour le ministre, au peu de respect pour le ministère.

C'étoit de leurs mains qu'elle recevoit le corps et le sang du fils de Dieu: voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'ame chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la Reine se disposoit à profiter de ses avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'étoit religion et non pas coutume. Elle communioit avec autant de pureté, que si elle eût communié tous les jours; avec autant de préparation, que si elle n'eût communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainsi dire, des sacrés mystères, ne faisoit que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte; et l'usage fréquent qu'elle en faisoit, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuoit pas sa ferveur, et redoubloit sa reconnoissance. Elle s'éprouvoit, elle se corrigeoit, elle veilloit sur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuse femme dont parle l'Ecriture (1): *Elle visitoit*

(1) *Consideravit semitas domûs suæ et panem otiosa non comedit.* Prov. 31.

tous les endroits de sa maison, et ne mangeoit pas son pain dans l'oisiveté, trávaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissemens volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, et souvent à réprimer par sa patience les vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, Messieurs, que s'ouvre une matière nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, élève mon esprit et ma voix, pour louer les miséricordes qu'il a faites, et celles qu'il a inspirées à cette Princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches et des puissans du siècle à l'égard des pauvres : l'orgueil de la condition, et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministères qui sont honnêtes, mais qui ne paroissent pas honorables ; et comme ils sont à couvert de la plupart des misères humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Ecriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'étoit là, Messieurs, le caractère de la Reine. Ces dédains, ces dégoûts que le respect assidu des grands, et l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'ame des Princes, ne rebutèrent jamais le malheureux ni l'indigent, lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jésus-Christ souffrant, fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avoit données à son pouvoir, ou à ses désirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos

besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère! Monastère qui n'avez que la croix de Jésus-Christ pour possession et pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, et que rien ne manque à ceux qui le craignent! Combien de troupes de malades assista-t-elle! Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes! Combien de communautés même fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits! Qui pourroit raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, découvrir tout ce que son humilité nous a caché?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ces actions? Voyons là dans ces hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques: dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidens de la vie humaine; où les gémissemens et les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, portent dans le cœur de ceux qui les servent, le dégoût et la défaillance; où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens: c'est là que s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là; procurer aux uns des remèdes et des adoucissemens à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit, et des secours pour la conscience.

Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne: plus grande dans

ce dépouillement de sa grandeur, et plus glorieuse, lorsque entre deux rangs de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participoit à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenoit part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le Prophète (1), vous qui par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres, de quoi fournir à vos vanités et à votre luxe; vous qui frémissez à la vue d'un hôpital; qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté; qui bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer.

Mais ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toujours égale: mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prières, même usage des sacremens, mêmes principes, mêmes règles. La grâce l'excitant, la grâce la soutenant, elle demeuroit en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeuroit en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse; et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devoit, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissemens, devoirs publics, nécessités et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savoit racheter le temps, selon le conseil de l'Apôtre (2), et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avoit dérobées à sa retraite. Où trouvoit-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, aux pieds des autels? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ces exercices de piété,

(1) *Obstupescite, opulentæ, et conturbamini.* Isaïe 32.
(2) Ephes. 5. Coloss. 4.

et ménager si bien son temps, que sans retarder les desseins du Roi, et sans rien omettre de ses dévotions, elle avoit toute la complaisance qu'une femme doit à son époux, et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu!

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi persévérante de la Reine. Vous l'avez dit, mon Dieu : *Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* (1), et vous l'avez fait, en donnant votre couronne et votre salut à cette Princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie; et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu; nous adorons vos jugemens, et nous reconnoissons vos miséricordes. La confiance qu'elle avoit en vous, ne devoit être affoiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valoit bien la pénitence des mourans.

La Reine avoit passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa dernière heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avoit dressé de ses propres mains le bûcher où elle devoit consommer son sacrifice; et il étoit juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sentir que nous mourons long-temps avant de mourir. Qu'un Prophète (2) nous vienne dire de votre part : *Mettez ordre à votre maison, car votre heure dernière approche.* Menez-nous pas à pas à la mort; et pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie; et que l'image de la mort et la crainte de

(1) Matt. 10. (2) Isaïe 38.

vos jugemens venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restoit-il, Messieurs, à demander au ciel, ou à désirer sur la terre? Elle voyoit le Roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tous par sa gloire, et par sa modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyoit en vous, Monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractère de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion; ce respect que le Roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le Roi; ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre; cette union si pure et si tendre avec cette auguste Princesse que le Ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la Reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété; ces bénédictions que Dieu a répandues, et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les règles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du Roi, et à les donner à ses armées, capable de faire exécuter ses grands desseins, et de suivre ses grands exemples, fait pour obéir à lui seul, et pour commander au reste du monde! Dieu voulut que ce fût là sa dernière joie; heureuse d'avoir vu jusqu'où peut aller votre gloire, sans être exposée à des craintes que pouvoit lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvoit-elle espérer après sa mort? La surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples; les monumens dressés à sa gloire, les prières et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voie publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fidèles; tout relève, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand Roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée: vous l'avez dit: *Je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui de l'avoir perdue;* et si parmi les joies du ciel il reste encore aux saintes ames quelques sentimens pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci, et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, et ceux qu'on rend à sa mémoire sont d'inutiles et foibles secours: ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette Princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, Messieurs, et nous faire prévoir les dangers. Après un reste de malheureux jours, *une nuit vient*, dit le fils de Dieu, *où personne ne peut travailler. Venit nox quando nemo potest operari.* Un aveuglement volontaire qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténèbres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop, ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'importance du passé, ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacremens sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de

vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait aperçu qu'on pouvoit mourir.

Quand il luiroit quelque rayon de connoissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repaît des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et dans ces malheureux momens, où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu, avec le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le ciel, Messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la Reine, les mérites d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir par le mérite du sang de Jésus-Christ la gloire qu'elle possède, et que je vous souhaite.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE;

Prononcée dans l'église de l'hôtel royal des Invalides, le 22 mars 1686.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israël, quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à la vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre: sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfans d'Israël connoissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint. Au livre de l'Ecclés. c. 46.

A quel dessein, Messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et

des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par des vaines représentations des prospérités de la vie? Oserois-je à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-haut et puissant seigneur, messire Michel le Tellier, ministre d'état, chevalier, chancelier de France, j'envisage, non pas sa fortune, mais sa vertu; les services qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçus du ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus sur la terre; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, et non pas les grandeurs que votre orgueil pourroit vous faire désirer.

Ce n'est pas, Messieurs, que je veuille blâmer ici ces ministères honorables où la providence de Dieu l'avoit élevé, qui sont les fruits de la réputation et du mérite. Je sais que son crédit n'a fait qu'autoriser sa probité, que ses grands emplois ont servi de moyen et de matière à ses bonnes œuvres; et que nous devons à ses dignités ce caractère singulier d'une vie simple dans sa sagesse, modeste dans son élévation, tranquille dans l'embarras et le tumulte des affaires, uniforme dans ses conditions différentes, toujours louable, toujours utile, et toujours, quelque bonheur qui l'accompagnât, plus heureux pour le public que pour lui-même.

Il est vrai que le ciel a rempli ses désirs, et

qu'il a eu pour ainsi dire, la destinée des Patriarches: cette plénitude de jours qui consomme la prudence de l'homme juste: cette suite de bons succès, que le temps et la fortune, qui changent tout, n'ont osé troubler: ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence: cet esprit, qui malgré le poids des années et des affaires, a conservé sa force et sa vigueur dans les ruines même du corps: cette gloire qu'il a maintenue et qu'il a vu renaître en ses enfans, de génération en génération: cette mort dans la paix et dans l'espérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de son travail et le terme de son pélerinage.

Ce sont-là les récompenses visibles de la vertu, mais ce n'est pas la vertu même. Ce sont les bénédictions de l'ancienne loi, non pas les grâces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu persévérante et continuée, suivant les paroles de mon texte, et viens vous montrer par quels emplois le ciel avoit préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels secours il l'a soutenu dans les dignités éminentes; et recueillir en sa personne la fidélité d'un sujet, la sagesse d'un ministre d'état, la justice d'un chancelier. Fasse l'esprit divin que la religion règne dans mon discours, et que les enfans de ce siècle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfans de lumière.

Dans ce royaume spirituel de Jésus-Christ, il y a des vocations différentes: les uns dans la retraite et dans le silence, opèrent en secret leur propre salut; les autres dans l'action et dans des offices publics de religion, travaillent au salut de leurs frères, conduisent la maison de Dieu, et sont les ministres de Jésus-Christ pour l'utilité de son Eglise. Ainsi dans les royaumes temporels, la providence divine, qui par d'invisibles ressorts

conduit les hommes à ses fins, resserre le cœur des uns, et les retient dans les bornes étroites d'une administration domestique; élève l'esprit des autres pour en faire les juges ou les conducteurs de son peuple, et pour aider de leurs conseils les souverains qui le gouvernent. Le Seigneur en fait de serviteurs fidèles, les guide lui-même dans les sentiers de la justice, et leur révèle peu à peu les secrets de la sagesse.

C'est ainsi qu'il forma cet habile et fidèle ministre, dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévint en lui les soins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions fortifièrent bientôt sa raison. On vit dans une grande jeunesse ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité et de la retenue. Son esprit parut, et par ce que sa vivacité en produisoit, et par ce qu'en cachoit son jugement et sa modestie. Un air doux et insinuant lui attiroit l'estime et la confiance: et je ne sais quoi d'honnête et d'heureux répandu dans ses actions et sur son visage, laissoit voir dans le caractère de sa vertu le présage de sa fortune.

La première passion qu'il eut, fut celle de se rendre utile; et comme il étoit né dans le sein même de la magistrature, et qu'il avoit devant les yeux l'image de l'équité et de la réputation de ses pères, il eut dessein d'entrer dans une de ces compagnies célèbres où règnent l'honneur et l'intégrité, et où s'exercent, non pas les jugemens des hommes, mais ceux de Dieu, selon le langage des Ecritures (1). Il s'instruisit de ses devoirs; il consulta les oracles de la jurisprudence; et dans ces tribulations domestiques qu'attirent d'ordinaire sur les enfans, un père mort, une mère veuve, contraint de défendre les droits

(1) II. Par. 19. 67.

de sa succession contre des prétentions illégitimes, il se fit de l'ennuyeuse poursuite de son affaire, une étude louable de sa vocation. Il apprit par ses propres peines à compatir à celles des autres. Il discerna les raisons de la bonne cause d'avec les préventions et les artifices de la mauvaise. Il vit ce que prescrivent les lois, ce que la chair et le sang inspirent; et tirant de la conduite de ses juges des enseignemens pour la sienne, il apprit en soutenant son propre droit, à conserver celui des autres; et la justice qu'il demandoit, lui fit connoître la justice qu'il devoit rendre.

Avec cette disposition, il entra dans le grand conseil. La connoissance des affaires, l'application à ses devoirs, l'éloignement de tout intérêt le firent connoître au public, et produisirent cette première fleur de réputation qui répand son odeur plus agréable que les parfums (1), sur tout le reste d'une belle vie. Les plaisirs ne troublèrent pas la discipline de ses mœurs, ni l'ordre de ses exercices. Il joignit à la beauté de l'esprit et au zèle de la justice, l'assiduité du travail, et méprisa ces ames oisives qui n'apportent d'autre préparation à leurs charges, que celle de les avoir désirées; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer; qui s'y jettent sans discernement et s'y maintiennent sans mérite; et qui n'achètent ces titres vains d'occupation et de dignité, que pour satisfaire leur orgueil, et pour honorer leur paresse.

Les sollicitations de ses amis, et les conjonctures du temps le poussèrent bientôt dans un autre emploi, qui le faisant l'homme du Roi dans une grande juridiction, donna plus d'étendue à sa vertu, et plus de matière à sa gloire. C'est là que chargé de la protection des lois et des polices

(1) Eccl. 7. 2.

humaines ; au milieu d'un conflit tumultueux de grands et de petits intérêts qui divisent les citoyens, il réprimoit la licence des uns, relevoit la foiblesse des autres ; et de son équitable tribunal, à l'épreuve des importunités, au-dessus des passions qui l'environnent, il poursuivoit le crime, armé du glaive de la justice, et couvroit l'innocence du bouclier des lois et de l'autorité royale.

La douceur naturelle de son esprit ne faisoit qu'augmenter le respect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'espéroit pas, en l'abordant, du secours ou de la pitié? La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance et la liberté qui lui est due ? A qui refusa-t-il jamais le temps et la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre, et mépriser sa propre chair, comme parle le Prophète (1) ? Qu'il étoit éloigné de ceux qui, joignant à la sévérité de leur profession la rudesse de leur humeur, affligent les pauvres de Jésus-Christ, et désespèrent, par leur dureté, des misérables qui ne gémissent déjà que trop sous le poids de leur mauvaise fortune, qui craignent plus leurs juges que leurs parties, et qui regardent le mépris qu'on a pour eux, comme un avant-coureur de l'injustice qu'on va leur faire !

Mais Dieu le destinoit à de plus nobles fonctions, et vouloit approcher des Rois une tête aussi capable de les servir. Il s'élève et se fait admirer dans le conseil. Que croiriez-vous, Messieurs, de ces changemens et de ces accroissemens de gloire, si sa modération ne vous étoit aussi connue que sa fortune? Ne vous figurez pas de ces élévations soudaines, que produit quelquefois dans les Etats l'heureuse ambition des sujets, ou l'aveugle faveur des Princes. Ne pensez pas

(1) *Carnem tuam ne despexeris.* Isaïe 58.

à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes gens, moins occupés des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas, qui se dispensent de l'ordre du temps et de la raison, pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du royaume, comme si l'honneur pouvoit s'acquérir sans travail, et la sagesse sans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la sainte simplicité de nos pères. Chacun mesuroit ses emplois à ses propres forces. L'ambition n'étoit ni présomptueuse, ni inquiète. On se faisoit une espèce de religion d'apprendre ses premiers devoirs, avant de penser à d'autres. Il y avoit une proportion, et comme un point de maturité, que chacun cherchoit en lui-même, avant d'entrer aux administrations publiques. Les progrès qu'on faisoit dans les dignités, étoient des marques et des récompenses du mérite; et les services qu'on avoit rendus dans les unes, étoient des gages assurés des services qu'on devoit rendre dans les autres.

Ainsi s'avançoit monsieur le Tellier, rempli de ses obligations présentes, fidèle à chacune de ses conditions, comme s'il n'en eût jamais dû sortir, et se préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorsque le feu de la rébellion s'alluma dans la capitale d'une province voisine (1), et qu'un illustre chancelier (2) avec la justice armée alloit ou l'arrêter par l'autorité des lois, ou la punir par la puissance des armes, il fut choisi pour l'assister de ses conseils, et pour chercher avec lui ces difficiles tempéramens de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui appaise, de sévérité qui châtie. Quel soin ne prit-il pas de désarmer cette multitude irritée, de dissiper leurs fausses craintes, et

(1) Rouen. (2) M. Séguier.

d'imprimer dans ces esprits que sa parole avoit calmés, le respect et l'obéissance? Il apprenoit alors à prononcer des arrêts, à sceller des grâces, à ramener dans de plus importantes occasions, les peuples à l'autorité royale.

Que dirai-je de cette intendance, qui fut comme un coup d'essai de son ministère, sinon qu'il fit craindre et qu'il fit aimer la France dans l'Italie; qu'il aida par son industrie, à réunir les Princes de l'auguste maison de Savoie, qu'il parut bon négociateur et bon courtisan; et qu'il remporta autant d'estime et d'affection publique de ces pays étrangers, qu'il y avoit laissé d'exemples d'une sage et vertueuse conduite?

Mais je passe à des actions plus éclatantes, et je commence à sentir le poids de mon sujet. Ce fut en ce temps que pour le malheur du royaume, mourut ce cardinal fameux par la force de son génie, par le succès de ses entreprises, par la beauté de son esprit, à qui la France devoit sa grandeur, son repos et sa politesse. Quelle chûte, Messieurs, et combien de fortunes chancelantes ou renversées en une seule! Que sont les hommes, lorsqu'au milieu de leurs espérances et de leurs établissemens, Dieu, dont les jugemens sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyoit?

Les uns se perdent sans ressource: les autres étonnés et incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrâce, ni se maintenir à la Cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les foibles restes d'un crédit, qui se soutient encore un peu par lui-même, et qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services même sont comptés pour des récompenses. Quand on seroit utile, on cesse

d'être agréable: de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets. Telles sont les vicissitudes du monde. Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, et vos années ne finissent point: bienheureux ceux qui se confient en vous, leurs espérances ne seront point confondues (1)!

Ce fut dans ces révolutions que M. le Tellier, contre les apparences, et contre ses propres projets, fut rappelé de ses emplois, pour entrer dans la charge de secrétaire d'Etat, et dans le ministère de la guerre, en un temps où la discorde régnoit dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentissoit de tous côtés, et où nos ennemis et nos envieux s'animoient par nos pertes, et s'irritoient de nos victoires. Il falloit un homme laborieux pour se charger d'un long et pénible détail; exact, pour entretenir l'ordre et la discipline de tant d'armées; fidèle, pour distribuer les finances avec des mains pures et innocentes; juste, pour représenter les services des soldats et des officiers, et faire élever les plus dignes aux places qu'une louable, mais malheureuse valeur, rendoit vacantes; sage, pour ménager dans des conjonctures difficiles ces esprits vains et remuans, qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever; éclairé, pour décider dans les conseils, et trouver des expédiens et des ouvertures dans les affaires.

Tel étoit ce nouveau ministre: l'usage des lois et des judicatures qu'il avoit exercées, la connoissance qu'il avoit acquise du dehors et du dedans du royaume, les principes qu'il s'étoit faits pour la vie publique et particulière, les habitudes qu'il avoit eues avec les plus renommés politiques, avoient formé en lui cette étendue de

(1) *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* Ps. 101. 28.

lumières, et cette prudence universelle d'un ministre d'Etat dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de cet éloge.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes et sans mesure ; que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole, et que sa volonté soit la règle de ses actions, il ne dédaigne pas de se servir quelquefois, dans la conduite de l'univers, de ces esprits bienheureux qui sont dans le ciel immortels adorateurs de sa gloire, invisibles administrateurs de ses ordres et de ses desseins sur la terre. Faut-il s'étonner si les rois dans leur condition mortelle, chargés du poids et de la multiplicité de leurs devoirs, choisissent parmi leurs sujets des esprits fidèles et sages, à qui, se réservant la supériorité de la décision et l'autorité du commandement, ils laissent la liberté du conseil, et la prudence de l'exécution ?

Un Roi (1), dont la vie fut le régne de la religion et de la justice, pouvoit-il, en mourant faire un plus digne choix que celui de M. le Tellier ? Le Dieu des armées bénit aussitôt nos guerres en ses mains ; la réputation de nos armes ne fit que croître, la perte d'un Roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille, et par une suite de victoires ; la France affligée et triomphante tout ensemble, mêla aux chants de douleur et de funérailles, des cantiques de louanges et d'actions de grâces : et l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires ; que la nouveauté des acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeoit pas la face de la scène ; et que si nos Rois étoient mortels, la fortune de l'Etat, la valeur de la nation, et la protection du Dieu vivant sur ce royaume, ne mouroient pas.

(1) Louis XIII.

Déjà pour le soutien d'une minorité et d'une régence tumultueuse, s'étoit élevé à la Cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois, et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les évènemens par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou à calmer les passions par des intérêts ou des vues politiques ; à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire : la pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie ; et tout concourant à sa gloire, le ciel même faisant servir à son élévation et sa faveur et ses disgrâces, il prit les rênes de l'état : heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté, au premier monarque du monde.

Le discernement de ce Cardinal fit reconnoître la prudence de M. le Tellier, et la prudence de M. le Tellier servit à rétablir l'autorité de ce Cardinal, dans un temps de confusion et de désordre. Ne craignez pas, Messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions domestiques, et que je parle ici de rétablissemens et d'éloignemens, de prisons et de libertés, de réconciliations et de ruptures. A Dieu ne plaise que, pour la gloire de mon sujet, je relève la honte de ma patrie, que je r'ouvre des plaies que le temps a déjà fermées, et que je trouble le plaisir de nos constantes et glorieuses prospérités par le funeste souvenir de nos misères passées !

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions et de révoltes, gagna le cœur de l'Etat, et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la justice et de la raison; et les plus sages même entraînés par le malheur des engagemens et des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain, l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'Etat, la confiance qu'inspirent la naissance, la capacité, les services, les mouvemens de l'ambition; et plus encore la main du Seigneur, qui s'appesantit quand il veut, et se sert pour la punition des hommes, de leurs propres dérèglemens, furent les causes des partis formés, et de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier ministre.

Quelle fut la constance de M. le Tellier dans ces jours d'aveuglement et de foiblesse, et combien de formes donna-t-il à sa fidélité et à sa prudence? Quelle application à découvrir la source des maux, et la convenance des remèdes? Quelle retenue pour cacher les secrets de la régence qu'on avoit confiés à sa sagesse? Quelle pénétration, quand il fallut percer les nuages de la dissimulation et de l'artifice, et découvrir non-seulement les desseins, mais encore les motifs et les intentions? Quelle présence d'esprit lorsqu'il fallut s'accommoder aux conjonctures, et prendre pour le bien public des résolutions subites? Quelle adresse à s'attirer la confiance des partis, et à réunir la diversité des avis et des connoissances au seul point de la tranquillité publique?

Mais quelle fut sa fermeté, lorsque, par l'effort des factions et des cabales, la Reine obligée de

céder aux temps, consentit à le voir éloigné des affaires? Il ne perdit rien par sa disgrâce, parce qu'il se soutenoit moins par sa faveur que par sa vertu. Ceux qui demandoient son éloignement, faisoient eux-mêmes son éloge. On ne lui reprochoit que les services qu'il rendoit à l'Etat, et l'attachement qu'il avoit pour son bienfaiteur. Ses crimes étoient sa droiture, sa fidélité, sa reconnoissance. Tout le changement qui se fit en lui, fut qu'il jouit de son repos et de lui-même. Il se retira dans la solitude, portant avec lui sa réputation et son innocence, et faisant du triomphe de ses envieux, un sacrifice volontaire à son Prince et à sa patrie. C'étoit assez pour lui de faire cesser les moindres prétextes des troubles dont la France étoit agitée; et ne pouvant servir le Roi par ses actions et par ses discours, il le servit par son repos et par son silence.

Que dis-je, Messieurs, par son repos et par son silence? Sa retraite ne fut ni lâche ni oisive. Là se formoient d'heureux projets pour la réunion des esprits, quand ils seroient capables de raison ou de repentir. De là couloit une source secrète de sages conseils sur tous les serviteurs fidèles. Sa solitude lui servoit comme de voile pour mettre en sureté l'importance de ses services. De ce port où la tempête l'avoit jeté, il marquoit les routes qui pouvoit sauver du naufrage. On eût dit qu'il n'étoit sorti de la Cour que pour y être et plus accrédité et plus utile; et son absence ne fit que montrer le désir qu'on avoit eu de le retenir, et l'impatience qu'on eut de le rappeler.

Aucun nuage ne troubla depuis la sérénité de sa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune, et l'envie qui poursuit sans cesse les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la sienne.

Que ne puis-je vous le représenter après son

retour, avec cet ascendant qu'il eut toujours sur les esprits, ménageant les craintes et les défiances des uns, animant les désirs et les espérances des autres; liant les grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, jusqu'à ce que Dieu eût béni ses travaux, et rétabli par sa miséricorde l'autorité du Prince, l'honneur du ministère, et la concorde d'un Etat qu'il vouloit mettre au-dessus des autres par une heureuse paix ou par de continuelles victoires!

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a eue aux glorieux évènemens d'un règne rempli de merveilles! Les affaires d'Etat, selon l'Ecriture, sont des mystères du conseil des Rois (1): il n'y a que ceux qui entrent dans le sanctuaire, qui puissent en savoir les secrets. On ne les voit pas en eux-mêmes: mille voiles les dérobent à nos yeux. On ne les voit que dans les mouvemens qu'ils font, et dans les effets qu'ils produisent.

Rappelez donc en votre mémoire ces guerres si renommées dont il fut le directeur et le ministre; cette paix fortunée dont il fut le solliciteur, et pendant le traité, le dépositaire; ces conquêtes surprenantes, dont il avoit été comme le prophète; ces négociations avantageuses, dont il fut et l'auteur et le conducteur par ses projets et par ses vues. Ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un Roi, dont les paroles sont des oracles: *Que jamais homme sur toutes sortes d'affaires n'avoit été de meilleur conseil.*

Cependant, Messieurs, a-t-on vu dans sa conduite quelque apparence de vanité! S'est-il écarté de l'honnête simplicité de ses pères! A-t-il répandu en superfluités de festins ou de bâtimens, ce qu'il tenoit des libéralités du Roi, ou de sa

(1) *Mysterium consilii sui.* Judit. 2. 2.

prudente et modeste économie ! A-t-il prodigué des trésors pour embellir ses maisons, et forcé la nature et les élémens pour orner ses solitudes ! Qu'a-t-il cherché dans sa retraite de Chaville, que les pures délices de la campagne ! Et quelle peine n'eut-on pas à lui persuader d'étendre un peu, en faveur de sa dignité, les limites de son patrimoine, et d'ajouter quelques politesses de l'art aux agrémens rustiques de la nature !

De ce fonds de modération naissoit cette douceur, et cette affabilité si nécessaire et si rare dans les grands emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, et je ne sais quel esprit de domination rendent l'humeur austère et chagrine. Il écoutoit avec patience, il accordoit avec bonté, et refusoit même avec grâce. Accessible, accueillant, honnête, sachant employer son temps, et quelquefois même le perdre pour compatir à des misérables, à qui il ne reste d'autre consolation que celle de redire ennuyeusement leur misère ; il se communiquoit selon les besoins, et ne pouvoit souffrir ces hommes chargés des affaires du public et des particuliers, qui se renferment et se rendent comme invisibles, et se font de leurs cabinets comme un rempart à leur oisiveté ou à leurs plaisirs, contre les peines et les devoirs de leur ministère.

Mais quelle étoit cette douceur, quand elle se renfermoit dans l'enceinte de sa famille, et dans les bornes d'une vie privée ! Quel sage et noble repos ! Quelle tendresse pour ses enfans ! Quelle union avec cette épouse fidèle, qui, selon le langage du Saint-Esprit, est la récompense de l'homme de bien ! Quelle sensibilité et quelle constance pour ses amis ! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ses travaux dans une heureuse vieillesse ! Il laissoit à l'Etat un fils dont il avoit formé l'esprit et le cœur : ils remplissoient les

mêmes emplois avec les mêmes vertus; et ils auroient été l'un et l'autre inimitables, si le père n'eût eu le fils pour successeur, et si le fils n'eût eu le père pour exemple. Mais sa vertu devoit continuer jusqu'à la fin, et l'élever au premier trône de la justice, je veux dire, à la charge de chancelier de France. *Ut ascenderet in excelsum terræ locum* (1).

La première fonction des Rois, et la partie la plus essentielle de la royauté, c'est la justice. L'Ecriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats, et sa reconnoissance dans ses victoires, ajoute incontinent comme la perfection de son règne, qu'il rendoit justice et jugement à son peuple: *Regnavit David super omnem Israël, et faciebat judicium et justitiam omni populo* (2). Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, et c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner: et comme il leur convient de choisir des hommes puissans, pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugemens dans une charge où résident l'ordre et la paix intérieure de l'État; et qui est comme un canal spirituel, par où la protection des lois et de la justice descend du Prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remontent vers le Souverain.

Qui est-ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême magistrature, que M. le Tellier? En entrant dans le ministère, il ne s'étoit pas éloigné de la justice, il en avoit conservé les lumières et les maximes au milieu de la politique, et s'étoit uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un Roi qui en fait la règle de ses désirs

(1) I. Reg. 9. 24. (2) Reg. c. 8.

et de ses actions; qui veut qu'elle règne sur ses sujets et sur lui-même, et qui lui soumet tout, jusqu'à ses intérêts et sa gloire.

Mais lorsqu'il se vit établi arbitre souverain des lois, il se fit des principes inviolables d'une exacte et sévère équité. Il s'appliqua à discerner la cause du juste d'avec celle du pécheur, à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture dont les cupidités humaines la couvrent; à séparer les formalités nécessaires d'avec les procédures obliques, et ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires; et pour rompre l'iniquité dans sa source, il arma son zèle contre les juges qui la commettoient, ou qui la souffroient.

Au milieu du palais auguste, et presque sous le trône de nos Rois, s'élève, sous le nom de conseil, un tribunal souverain, où l'on réforme les jugemens, où l'on juge les justices. C'est là que la foible innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des magistrats qui la poursuivent. C'est de là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité, jusqu'aux tribunaux les plus éloignés: c'est là qu'on règle le sort des juridictions douteuses, et que du haut de sa dignité le premier et universel magistrat, au milieu des juges d'une probité et d'une expérience consommée, veille sur tout l'empire de la justice, et sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretint l'ordre que ses prédécesseurs avoient établi dans le conseil, et il l'augmenta. Il n'y souffrit aucun de ces relâchemens que le temps n'introduit que trop dans les compagnies les plus régulières. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans sa discipline? Vit-on donner arrêt contre arrêt, et confondre les droits et les espérances des parties par les contradictions scandaleuses?

Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les négligea-t-on ? Vit-on jamais affoiblir la justice en faveur des juges, et livrer la bonne cause à leurs passions, sous prétexte de la renvoyer à leur conscience ?

La veuve et l'orphelin ne se plaignirent pas de la lenteur ou de la foiblesse de son âge. On n'ouit pas ces tristes prières : *Jugez-nous*, *Seigneur*, *parce qu'il n'y a point de jugement sur la terre.* Il savoit qu'un juge doit rendre compte non-seulement de son travail, mais encore de son loisir : qu'il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misère des autres : qu'il doit racheter le temps, et abréger les mauvais jours que le procès donne à des misérables, qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures, que par l'erreur du jugement.

M. le Tellier, comme un autre Moïse (1), partagea son esprit avec ceux qui se trouvoient associés à sa judicature, esprit de régularité et d'ordre. Une téméraire jeunesse se jetoit sans étude et sans connoissance dans les charges de la robe : on entroit dans le sanctuaire des lois en violant la première loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les priviléges des jurisconsultes, il suffisoit d'avoir de quoi les acheter ; l'équité s'éteignoit avec la science, et les fortunes particulières tomboient entre les mains de ces ignorans volontaires, à qui le pouvoir de les défendre étoit un titre pour les ruiner. Il rétablit les études, et fit revivre dans les écoles du droit, ces exercices publics et solennels, et ces rigoureuses épreuves qui feront refleurir les lois et l'éloquence de nos pères.

Quel soin n'eut-il pas d'arrêter en plusieurs rencontres l'intempérance d'esprit et la licence d'écrire

(1) Exod. 18.

de ceux qui, par un vain désir de gloire, se font une malheureuse occupation de recueillir leurs vaines pensées; et pour se soulager du poids de leur oisiveté, et faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digérées!

Quelle précaution n'avoit-il pas accoutumé de prendre dans les rémissions et les grâces qu'il accordoit, craignant également de prodiguer ou de resserrer les bienfaits du Prince, se souvenant, comme parle Tertullien, du pouvoir de la jurisprudence, et n'oubliant que les foiblesses de l'humanité (1)!

Quel zèle ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Eglise, et par sa propre piété, et par les soins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat, et qui en soutient les droits avec fermeté? Perdit-il une occasion ou de maintenir ses priviléges, ou de pacifier ses différends, ou d'appuyer sa discipline, et même d'étendre sa foi sur les débris heureux et inespérés de l'hérésie?

Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux, et où me conduit mon sujet! Je vois la droite du Très-Haut changer ou du moins frapper les cœurs, rassembler les dispersions d'Israël, et couper cette haie fatale qui séparoit depuis long-temps l'héritage de nos frères d'avec le nôtre. Je vois des enfans égarés revenir en foule au sein de leur mère, la justice et la vérité détruire les œuvres de ténèbres et de mensonge; une nouvelle église se former dans l'enceinte de ce royaume; et l'hérésie, née dans le concours de tant d'intérêts et d'intrigues, accrue par tant de factions et de cabales, fortifiée par tant de guerres et de révoltes,

(1) *Potes et officio tuæ jurisdictionis fungi, et humanitatis meminisse.* Tert. ad Scap.

tomber tout d'un coup, comme un autre Jéricho, au bruit des trompettes évangéliques, et de la puissance souveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la sagesse et la piété du Prince, excitant les uns par ses pieuses libéralités, attirant les autres par les marques de sa bienveillance; relevant sa douceur par sa majesté, modérant la sévérité des édits par sa clémence; aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs; ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte: toujours Roi par autorité, et toujours père par tendresse.

Il ne restoit qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante: et quelle main étoit plus propre à ce ministère que celle de ce sage Chancelier, qui, dans la vue de sa mort prochaine, ne tenant presque plus au monde, et portant déjà l'éternité dans son cœur, entre l'espérance de la miséricorde du Seigneur, et l'attente terrible de son jugement, méritoit d'achever l'œuvre du Prince, ou pour mieux dire l'œuvre de Dieu, en scellant la révocation de ce fameux édit, qui avoit coûté tant de sang et tant de larmes à nos pères? Soutenu par le zèle de la Religion, plus que par les forces de la nature, il consacra par cette sainte fonction tout le mérite et tous les travaux de sa charge.

On vit couler de ses yeux, que sa foi seule sembloit tenir encore ouverts, ces larmes heureuses que tiroient de son cœur attendri la piété du Roi et la réunion de son peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devoit plus servir désormais à aucun office humain et terrestre. Il recueillit son ame et voyant avec joie le salut du Seigneur et la révélation de la vérité répandue dans toute la France, il acheva le sacrifice de cette vie mortelle, dont il avoit eu, sans émotion et sans crainte, l'affreux appareil présent depuis plusieurs jours.

Il l'avoit bien connu, Messieurs, que cette dignité et cette gloire dont on l'honoroit, n'étoit qu'un titre pour la sépulture. Au milieu des grandeurs humaines, il en découvrit le néant: il se vit mortel, et se sentit tel que nous le voyons aujourd'hui. Illustres têtes qui m'écoutez, voyez cette pompe funèbre, lisez ces tristes caractères qui font l'éloge de ce ministre, et apprenez où doivent aboutir vos desseins, vos prétentions et vos fortunes, si vous ne les soutenez par vos bonnes œuvres, et si vous ne préparez, comme lui par vos prières, par vos larmes, par l'usage des Sacremens, une mort qui ne laissera pas un long espace à la correction et au repentir, ou à la sanctification de vos ames.

Comme il avoit vécu sans passions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans son esprit de foiblesse à ménager. La chair et le sang n'amollirent pas son courage. La mort ne lui fut pas amère, parce qu'il n'avoit pas mis sa paix dans ses prospérités ni dans ses richesses. On n'eut pas besoin de chercher pour lui ces tours ingénieux, qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils sont, qu'au travers de feintes promesses, ou de vaines espérances de guérison. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un prophète inconnu, pour lui dire, comme à Ezéchias (1): *Vous mourrez.* Un fils osa rendre ce triste et charitable office à son père; et la fidélité de l'un fit voir la résignation de l'autre.

Il reçut sans trembler la réponse de mort, comme parle l'Apôtre (2). On vit en lui cette tristesse de pénitence, qui opère le salut, et non pas cette douleur d'inquiétude et d'abattement qui porte au péché; une confiance sans présomption, et une crainte sans foiblesse; une sublimité

(1) Reg. 4. 20. (2) II. Cor. 2.

chrétienne, sans aucun mélange de vanité philosophique, d'autant plus dangereuse à l'extrémité de la vie, que l'homme près d'être jugé, doit s'humilier davantage devant son juge.

Que si le commerce des hommes et la dissipation de l'esprit, inévitable dans les grands emplois, ont laissé quelque impureté dans une vie aussi sage et aussi chrétienne, achevez, mon Dieu, de purifier, par le sang de votre Fils, cette ame que vous avez conduite dans les voies de la vérité et de la justice, et que vous avez élue pour jouir sans fin de votre amour et de votre gloire.

Sacré Ministre (1) de Jésus-Christ, qui, dans la chaire évangélique, avec une éloquence vive et chrétienne, avez avant moi consacré la mémoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette hostie innocente et pure qui lave les péchés et les fragilités du monde. Peuple, qui ressentez encore les effets de son exacte équité, reprenez le Cantique qu'il avoit commencé des miséricordes éternelles (2). Et vous, vaillans et malheureux guerriers, qui, dans cet Hôtel royal, traînant les restes de vos corps au pied de ces autels, attendant avec patience une mort que vous avez si souvent bravée, sacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées, et faites des malheurs de votre ambition et de votre gloire, les fruits de votre pénitence : redoublez pour son repos éternel, ces vœux ardens que vous avez si souvent faits pour une vie si utile et si précieuse.

(1) M. Bossuet, évêque de Meaux, officiant.

(2) *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Ps. 88. 2.

ORAISON FUNÈBRE
DE
MARIE-ANNE-CHRISTINE
DE BAVIÈRE,
DAUPHINE DE FRANCE;

Prononcée dans l'église de Notre-Dame, le 15 juin 1690, en présence de monseigneur le Duc de Bourgogne, de Monsieur, et des Princes et Princesses du Sang.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui : tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe : mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement. Ps. 101.

Monseigneur,

C'est ainsi que parloit autrefois un Roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillans et ses infirmités mortelles l'approchoient du tombeau, et lui laissoient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève, qui s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs (1); tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe; sombre, vide et disparoissante figure! tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avoit fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé, et combien trouve-t-il par-tout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs, et de nos grandeurs passagères!

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer (2), comme un de ces Rois qui doivent servir à sa gloire (3), il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, et il dit: Vous la changerez, Seigneur, et ils seront changés (4). Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie: Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même (5), et vos années ne finissent point. Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de ce Dieu (6) qui coupe le fil de ses jours, et qui le brise après l'avoir élevé (7); mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères (8).

(1) *Defecerunt sicut fumus dies mei.*
(2) *Populus qui creabitur, laudabit Dominum.*
(3) *Reges ut serviant Domino.*
(4) *Mutabis eos, et mutabuntur.*
(5) *Tu autem idem ipse es.*
(6) *A facie iræ et indignationis tuæ.*
(7) *Quia elevans allisisti me.*
(8) *Quia tempus miserendi ejus.*

Ne connoissez-vous pas, Messieurs, dans les sentimens de ce Prince, ceux de la Princesse que nous pleurons? Ne semble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante : la lumière de mes yeux s'éteint, un nuage sans fin se lève entre le monde et moi : je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même ! Tristes momens ! terme fatal de ma languissante jeunesse ! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra : et comme, par la loi du corps, je tiens à ce monde qui passe; par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venois déplorer ici la mort imprévue de quelque Princesse mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux, s'évanouissent : cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent : cette suite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'instabilité de nos désirs; enfin, ce dérangement universel et continuel des choses humaines, qui, tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâces au Seigneur, je viens louer une Princesse plus grande par sa religion que par sa naissance; et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constans de la grâce : des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité, des Sacremens reçus avec des sentimens d'une dévotion exemplaire, des prières attentives et persévérantes : une volonté soumise et confor-

me à la conduite de Dieu sur elle : des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié : des consolations venues du sein du Père des miséricordes, des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Ecriture : *Je suis Dieu, je ne change point* (1). Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse : une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de Très-Haute, Très-Puissante, Très-Excellente Princesse Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, Dauphine de France.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est donc mon dessein, Messieurs, et de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir ? Ce n'est pas de celle du siècle, qui s'empresse et qui s'inquiète, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des différends. Vous ne verrez dans ce discours, ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet, avec art, et qu'on ramène à la religion avec peine ; ni ces portraits ingénieux, où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'histoire de cette Princesse n'est pas liée à celle du siècle; elle n'a nulle part à la guerre ni à la paix des Nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne : la providence de Dieu ne s'est pas tant servi d'elle pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite; et nous pouvons dire d'elle à la lettre,

(1) Malach.

ce que disoit le Roi prophète, que toute la gloire de la fille du Roi est renfermée au dedans d'elle: *Omnis gloria filiæ Regis ab intùs* (1).

Je parle donc de cette sagesse qui montre à chacun les règles et les bienséances de son état; qui donne le discernement pour connoître, et la prudence pour agir; qui sépare les vérités des illusions; qui se fait des préceptes de bien vivre, et qui les observe; enfin de cette sagesse dont parle l'apôtre saint Jacques (2): *Qui vient d'en haut, qui est chaste, paisible, modeste, équitable, susceptible de tout bien, docile, pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres, qui ne juge point et qui n'est point dissimulée.* Est-ce la sagesse qu'il loue? Est-ce la Princesse? L'une et l'autre, ce n'est presque qu'une même chose.

Avec quelle modération a-t-elle usé des avantages que lui donnoient son rang et sa naissance! Qui ne sait que la maison de Bavière est une de ces maisons augustes, où la puissance, la valeur et la piété se perpétuent, et dont la gloire ne vieillit point avec le temps? Il en est sorti des Rois et des Empereurs: il y est entré des Impératrices et des Reines. Combien de siècles faut-il percer pour découvrir son origine? Combien de couronnes faut-il unir pour compter ses alliances? Et combien faudroit-il rapporter de noms et d'actions héroïques, pour la faire voir dans tout son éclat?

Madame la Dauphine, je l'avoue, ne fut pas insensible à cette espèce de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie. Elle fondoit sa grandeur sur les exemples, plutôt que sur les titres de ses ancêtres; l'idée qu'elle avoit de sa naissance, excitoit dans son cœur, non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertu; et la pureté du sang ne

(1) Ps. 44. (2) Epist. c. 3.

fit que servir de motif à la pureté de ses mœurs. Elle savoit que Maximilien, son aïeul, soutint par son zèle et par son courage les autels que l'hérésie avoit ébranlés, et sauva la religion attaquée et chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignoroit pas que Guillaume, son bisaïeul, après avoir sagement gouverné ses états, s'en démit par une abdication volontaire, pour jouir d'une sainte tranquillité dans une retraite religieuse. C'est de là qu'elle tiroit ses principes de religion et de retraite, et ce désir qu'elle avoit eu, dans ses jeunes ans, de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réservoit dans les trésors de sa providence, pour donner à la France, par son heureuse fécondité, la seule bénédiction qui lui manquoit. La prudente Adélaïde méditoit ce noble dessein. Occupée de la puissance et de la majesté de nos Rois dont elle sortoit, quel soin ne prit-elle pas de son enfance! Combien de fois demanda-t-elle au ciel dans ses prières, d'approcher la fille du trône où la mère avoit autrefois espéré de monter! Avec quelle application lui forma-t-elle une humeur sage, un esprit juste, un cœur français! Heureuse, si elle eût pu faire passer ces inclinations dans le reste de sa famille! Ses vœux furent enfin accomplis; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur; elle mourut comme Moïse (1), sur la montagne; et Dieu pour sa consolation, se contenta de lui montrer de loin la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune Princesse croissoit avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenoit lieu d'éducation. Elle se fit dans son palais une Cour et une retraite; et par la force de sa raison, elle apprit l'art de parler et de se taire. On vit paroître en elle ce que nous avons depuis

(1) Deut. 4.

admiré; la retenue qu'inspire la solitude, la politesse que donne l'usage du monde, une fierté noble qui marquoit la grandeur de sa naissance; une scrupuleuse pudeur qui marquoit le fond de sa vertu; une vivacité qui lui faisoit souvent prévenir les pensées des autres; une sagesse qui lui donnoit toujours le temps de peser les siennes; une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, et soulager les peines des autres; une sincérité qui la rendoit incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par foiblesse; une fidélité inviolable dans ses amitiés et dans ses paroles: enfin, une piété qui n'étoit ni austère ni relâchée, qui se faisoit honorer de tous, et ne se faisoit craindre à personne.

Toutes ces grandes qualités brillèrent à son arrivée. Souvenez-vous, Messieurs, de ces jours heureux, où parmi les vœux et les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une Cour pompeuse avec un air qui n'avoit rien ni d'étranger ni de contraint, avec une grâce plus estimable et plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand Roi du monde, avec les sentimens d'une joie modeste et d'une humble reconnoissance; allumer au pied des autels, à la vue d'un aimable et royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, et recevoir les hommages qu'on lui rendoit, avec un visage aussi doux et aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais à son tour, affable et civile à tous, elle prévenoit ceux-ci, répondoit honnêtement à ceux-là, donnant au rang et au mérite des préférences d'inclination et de justice, sans faire des mécontens ni des envieux; conservant de sa dignité, ce qui lui en faisoit garder la bienséance, et ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisoit perdre.

Mais quoi! oublié-je mon triste sujet? et com-

ment accordé-je ici le souvenir de ces joyeuses solennités à cet appareil de cérémonies funèbres? Il est juste, Messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite; que vous sachiez les joies aussi bien que les douleurs que Madame la Dauphine a ressenties, et que vous connoissiez le bon usage qu'elle a fait des biens et des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit! Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevoit les ambassadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, et parlant à chacun sa langue; accompagnant les honneurs qu'elle leur faisoit, d'un air de grandeur et d'intelligence; et joignant toujours à l'élégance du discours, les grâces de la modestie? Vous dirai-je avec quel discernement elle jugeoit des ouvrages d'esprit? Quelle justesse, mais aussi quelle circonspection étoit la sienne! Exacte sans critique, indulgente sans flatterie, louant par connoissance, excusant par inclination, et ne blâmant que par nécessité. Elle se défioit de ses lumières: une sage timidité lui fit presque toujours supprimer une partie de son avis, bien loin de décider comme la plupart des personnes de son élévation et de son sexe, qui pour faire valoir leurs sentimens, se servent de l'autorité qu'elles ont, et de la complaisance qu'on a pour elles.

Combien étoit-elle plus retenue en matière de religion! Eloignée de curiosité et de présomption, elle ne savoit que deux choses; obéir, croire. Elle ne refusoit pas d'être instruite, mais elle n'avoit pas besoin d'être convaincue; allant à Dieu par la docilité de son cœur, non pas par l'agitation de son esprit. Le moindre bruit de division dans l'église la faisoit trembler. Les différends et les disputes des Théologiens alarmoient sa piété d'autant plus craintive, qu'elle étoit constante et solide; et comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diversité des opinions et des doctrines:

Laissez-moi, disoit-elle, *mon heureuse ignorance, et ne m'ôtez pas le mérite et la tranquillité de ma foi.* Attachée au saint-siége et à l'église de Jésus-Christ par les liens de paix, de charité et d'obéissance (1), elle savoit que tout fidèle doit captiver son entendement; que, comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les règles de l'Evangile (2), il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la croyance de l'Eglise; et qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison, ni une science fastueuse; mais une dévotion tendre, et une foi simple, accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit et la régla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre et quelle attention dans ses prières! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y perfectionne par les désirs, les résolutions et la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne, et son cœur par une sainte habitude, se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées pour implorer ses miséricordes, ou pour y réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés mystères? Prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'agneau sans tache immolé sur l'autel, des vœux sincères, des pensées pures, des affections spirituelles, l'obligation d'un cœur contrit et reconnoissant, et le sacrifice de ses passions détruites, ou du moins humiliées.

Quels égards n'avoit-elle pas pour les prêtres de Jésus-Christ, qu'elle considéroit comme les ministres de la loi, et les dispensateurs de son sang et de sa parole! Ecoutez, esprits moqueurs et libertins, qui prenez plaisir d'abaisser ceux

(1) 2. Cor. 10. (2) Leon. Serm. 24. c. 1.

que Dieu élève, et qui cherchez aux dépens de leur caractère, le ridicule de leur personne. Elle ne souffroit pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils sembloient se rendre méprisables, couvrant leurs foiblesses par sa charité, et voyant au travers des défauts de l'humeur et de l'esprit de ceux que Dieu souffroit dans ses ministères, l'honneur de leur vocation, et la dignité de leur sacerdoce. Quelle étoit sa régularité dans les observances de l'Eglise, qu'elle regardoit, non pas comme des coutumes de bienséance, ou des institutions d'une discipline arbitraire, mais comme des règles et des pratiques de salut, dont elle ne se dispensa jamais, qu'après avoir examiné ses besoins, et rendu à ses pasteurs les déférences nécessaires.

De ce même principe de religion et de sagesse, naquit cette bonté si connue et si éprouvée. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuses de cette Princesse bienfaisante, libérale et charitable! A qui refusa-t-elle jamais ses assistances! A qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle! A qui ne souhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire! Je réveille ici sans y penser, maison désolée de cette Princesse, votre tendresse et votre douleur, par le souvenir des bienfaits ou de l'espérance qui vous restoit de la protection d'une si bonne et si puissante maîtresse. Elle alloit à la source des grâces avec une humble confiance. Elle employoit auprès du Roi ses sollicitations et ses prières; prudente sans timidité, pressante sans indiscrétion, montrant plus d'impatience dans ses désirs que dans ses demandes, attendant de la bonté du Prince plus que de son propre crédit, les grâces qu'il voudroit lui faire. Elle en revenoit toujours satisfaite, soit qu'elle rapporta des biens présens, ou des promesses pour l'avenir; également

reconnoissante de ce qu'on lui accordoit avec plaisir, ou de ce qu'on lui refusoit avec peine.

Combien de lampes précieuses qui brûlent dans le sanctuaire, combien de vases sacrés qui servent à la gloire du saint sacrifice; combien de dons brillans suspendus devant les autels, sont des monumens éternels de sa foi et de sa piété libérale! Combien de familles et de communautés chancelantes ont été soutenues par les secours qu'elle leur donnoit! Que vous dirai-je, Messieurs, de sa charité! Que la compassion sembloit être née avec elle; qu'elle a étendu sa main sur le pauvre (1); qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve et l'orphelin; que l'abondance de ses aumônes a répondu à la tendresse de son cœur; qu'elle a soulagé autant de misérables qu'elle a connu de véritables misères; et qu'enfin, à l'exemple de Dieu qu'elle servoit, elle a été riche en miséricorde (2).

Attentive à tout ce qui peut servir le prochain, elle ne l'est pas moins sur tout ce qui peut le blesser. Qui de vous, sur des bruits incertains, l'ouït jamais parler désavantageusement de personne? Ne se fit-elle pas une religion de donner un frein à sa langue, en un siècle où l'on blâme indifféremment les vices et les vertus, où l'on se fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns se joue de la foiblesse des autres; où, par un juste jugement de Dieu, la vanité insulte à la vanité, et où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugemens et de la contradiction des langues?

Echappa-t-il jamais à son esprit vif et présent, quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes, qu'elles sont plus ingénieuses, qui cachent beaucoup de venin sous peu de paroles,

(1) Job. 31. Prov. 31. (2) Ephes. 2.

et donnent la mort en riant, selon le langage de l'Ecriture (1)?

C'étoit sa maxime, que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres; que les traits qui partent d'en haut font des blessures plus profondes; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre; et que de tels discours sont empoisonnés, et par la dignité de celui qui parle, et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique, (car peut-on être toujours si juste et si fidèle dans ses devoirs?) ou si la force de ses maux, (car peut-on posséder toujours son ame dans la patience?) avoient comme erraché d'une bouche si sage et si circonspecte, une parole plutôt sévère que fâcheuse; quel soin ne prenoit-elle pas d'adoucir et de guérir la plaie qu'elle avoit faite? Elle excusoit l'action, elle louoit l'intention, elle offroit ou rendoit ses bons offices, accordant le pardon comme si elle l'eût demandé, et justifiant la promptitude de son esprit par la constance et par la bonté de son cœur.

Mais si elle mit une garde de prudence sur ses lèvres, pour les fermer à la médisance, elle mit aussi, selon le conseil du sage, une haie d'épines autour de ses oreilles (2), pour arrêter et pour piquer les médisans. Reconnoissez ici votre ignorance ou votre injustice, vous qui prêtez l'oreille au mensonge, et qui, par honneur ou par conscience, renonçant à débiter les médisances, vous êtes réservé le droit de les croire, et le plaisir de les écouter. Que faites-vous par vos crédulités et vos complaisances? Vous animez le médisant, vous réchauffez le serpent qui pique, afin qu'il pique plus sûrement: vous ne voulez pas être

(1) Prov. 10. (2) *Sepi aures tuas spinis.* Eccl. 28.

l'assassin, mais vous devenez le complice; et c'est à tort que vous croyez être innocent du sang de vos frères, quand, par vos applaudissemens vous aiguisez les flèches dont on les perce, et qu'au lieu de les protéger, vous appuyez le bras qui les tue. *Garde-toi d'écouter la méchante langue*, dit le Sage (1), *ne t'avise pas d'être complaisant à ceux qui parlent mal du prochain, si tu ne veux porter leur péché*, dit-il encore. Et quelle marque donne le Saint-Esprit de la justice et de l'innocence d'un homme de bien? C'est de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre et la médisance contre ses frères: *Qui opprobrium non accepit adversùs proximos suos* (2).

Ce fut là le caractère de madame la Dauphine: bien loin d'avoir de la crédulité, elle n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité, et fit la guerre au détracteur. Combien de réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'alloit semer la haine d'un ennemi, ou la jalousie d'un concurrent! Combien de fois, par un triste silence ou par un sévère regard, étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui auroit causé des divisions éternelles! Combien de fois arrêta-t-elle par autorité le coup mortel qu'une langue cruelle alloit porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille!

Qu'attendez-vous d'une vie si sage et si chrétienne? Ce qui en est la suite et la récompense: une mort soutenue par une sainte résignation et par une heureuse patience.

SECONDE PARTIE.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur, dit l'Apôtre. C'est lui qui m'a fait et qui m'a créé, et qui me réduit au

(1) Eccl. 28. (2) Ps. 14.

néant sans que je le sache : je reconnois en l'un et en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, et que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main, et il déploie sur nous sa puissance ; il entre en possession, pour l'éternité, et de nos corps et de nos ames ; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices, nous arrache du monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes ; et dans cet état de séparation et d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes et plus soumises.

Telle étoit la disposition de notre Princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses vertus, et qu'amasser, pour ainsi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, et qui font l'appareil et la consommation du sacrifice. N'attendez pas, Messieurs, que je ménage vos esprits, ou que, par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de Madame la Dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie, qui font naître les soupirs et qui les étouffent, et qui, après avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété, et consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités et les corruptions du monde, et je ne sais quels pressentimens d'une fin prochaine lui en donnèrent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs, et se faire une solitude où elle pût se dérober à sa propre grandeur, et jouir d'une paix profonde au milieu d'une Cour tumultueuse.

Je sais ce que vous pensez, Messieurs ; que les Princesses comme elle, ne sont pas faites ordinairement pour la solitude ; qu'elles se doivent au public ; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter

quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les Souverains et les sujets qui les approchent; pour remplir les jours vides des courtisans, et leur ôter l'ennui d'une triste et pénible oisiveté; pour calmer et suspendre par d'honnêtes et nécessaires divertissemens, les passions secrètes qui les dévorent, et pour entretenir entr'eux la paix et la société, en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils révèrent.

Mais qui ne sait que, selon l'Apôtre (1), *nous ne sommes pas débiteurs à la chair, pour vivre selon la chair;* que le détachement du monde est la première vocation et le premier vœu de l'ame chrétienne, et que la religion de Jésus-Christ est une religion de réparation et de solitude? Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit et de mœurs, et une retraite en soi-même, qui dans le commerce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs, et mettent les uns à couvert des dissipations et des convoitises des autres.

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affoiblisse! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connoître et à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques-uns qui se glissent jusqu'au cœur: et les Saints Pères nous enseignent qu'il y a dans le siècle des séductions imperceptibles, et qu'il faut moins de force à y renoncer, qu'à s'y maintenir avec la sagesse et la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre Princesse étoit pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces ames, dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui, pour plaire à Dieu, et pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs; regardent quel-

(1) Rom. 2.

quefois le ciel sans perdre la terre de vue; et se font honneur d'une dévotion qui n'exclut pas les empressemens ni les affections du siècle; comme si l'on pouvoit mêler aux grâces de Jésus-Christ les consolations et les joies humaines, et jouir de la paix de la sainte Sion, parmi les troubles et la confusion de Babylone!

Madame la Dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une Reine que la France admirera et pleurera éternellement, lui paroissoit au-dessus de la portée de sa vertu. *Que suis-je*, disoit-elle, *auprès d'une Sainte, en qui la grâce avoit purifié tous les sentimens de la nature: également pieuse dans ses austérités et dans ses condescendances; qui savoit trouver Dieu, là même où souvent les autres le perdent!* Ainsi retenue par une triste et secrète langueur, tantôt elle cultivoit son esprit par la lecture des histoires édifiantes, et nourrissoit sa pitié du suc et de la substance des saintes Ecritures. Tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or et la soie, elle employoit l'adresse, et pour parler avec le Sage (1), le conseil et la prudence de ses mains royales à la décoration des autels, et à la gloire du tabernacle. Tantôt, après ses prières accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevant jusqu'à Dieu par la foi et la méditation de ses mystères, elle lui demandoit sa grâce, et lui offroit un cœur contrit et humilié.

C'est alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la solitude où vous-même l'aviez conduite: vous vouliez qu'elle mourût peu à peu et comme par degrés au monde; qu'elle perdît insensiblement le goût des plaisirs et des vanités; et qu'ayant

(1) Prov. 31.

à mourir dans votre paix et dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jésus-Christ.

Quelle vie, Messieurs! Une vie souffrante et crucifiée. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée! une langueur qui semble d'abord plus incommode que dangereuse; des maux d'autant plus à plaindre, que n'étant pas assez connus, ils n'étoient pas peut-être assez plaints; des remèdes aussi cruels que les maux mêmes; des douleurs vives et longues tout ensemble; les humiliations de l'esprit jointes à celles du corps; les forces de la nature usées par le soin même qu'on prend de la soutenir; l'art des guérisons impuissant, et toutes les ressources réduites à la patience et à la mort de cette Princesse.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirai-je pas sans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert sans foiblesse! Elle fit de tous ses maux, comme l'épouse des Cantiques (1), un faisceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son sein comme une marque précieuse de son amour et de ses volontés pour elle. Elle attendit ces mauvais jours que le ciel lui préparoit, pour en composer avec soumission les exercices de sa piété, et le cours de sa pénitence. Elle vit toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire du supplice de ses péchés, un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenus des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappoit, pour éprouver sa fidélité et sa confiance.

(1) Cant. 2.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois (1): *Le jour du Seigneur approche.* Près de paroître devant le tribunal de sa justice, elle se présenta souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions et de ses pensées. Péchés, affections au péché, ombres et apparences du péché, elle vous poursuivoit dans les plus secrets replis de son ame. Rien n'échappoit aux soins ni aux lumières de sa pénitence: elle craignoit tout: elle pesoit tout au poids du sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, et considérant, non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une foiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand désir de la pureté, et une humilité profonde. Trois jours lui suffisoient à peine pour régler ses confessions ordinaires; et combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire à la douleur de ses maux, tout le temps qu'elle pouvoit donner au repentir de ses péchés!

Vous qui dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre ame; qui ne pouvez haïr vos péchés, que vous ne vous donnez pas le temps de connoître; qui sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable; qui ne vous présentez au sacrement de réconciliation, que pour arracher à l'Eglise une absolution qui vous lie encore davantage, et qui semblez, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour apaiser les remords de vos consciences: condamnez-vous aujourd'hui sur les soins et sur l'exactitude de cette Princesse.

(1) Isaïe 13.

Lavée ainsi dans le sang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour soutenir les maux pressans, et pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps, cette mort toujours amère et toujours cruelle, on n'a pas le loisir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les sens ont toute leur vigueur; on a, pour ainsi dire, son ame encore toute entière; on oppose à ses maux une constance ramassée: la patience se soutient par le désir de vivre, ou par l'espérance même de mourir. Mais lorsqu'il faut souffrir une longue et pénible langueur; qu'un cœur est rempli d'amertume et devient à charge à lui-même; qu'affoibli du passé, accablé du présent, on est encore effrayé de l'avenir; qu'il est à craindre que l'inquiétude et l'impatience ne diminuent un peu la soumission et la foi! Une pénitence continuée n'est pas toujours également volontaire, et on est las de porter sa croix, quand il faut la porter si loin.

Madame la Dauphine, dans toute sa tribulation, n'est point sortie des mains de Dieu, ni de l'ordre de sa providence: elle a vu, sans murmurer, les débris de son corps mortel; et joignant à la fermeté qu'elle tenoit de la nature, celle que la piété lui avoit acquise, elle a senti jusqu'où va la misère humaine, jusqu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devinrent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ses prières? Sa grâce, rien de plus. On faisoit mille vœux pour sa guérison: on la prioit d'y joindre son intention. *Quelle intention puis-je avoir*, disoit-elle, *sinon que la volonté du Seigneur s'accomplisse!* Quel temps pensez-vous qu'elle vouloit donner à ses peines? Autant qu'il en falloit pour expier ses péchés. Combien de fois s'unissant en esprit à Jésus-Christ crucifié, lui offroit-elle son cœur et son mal, afin qu'il fortifiât l'un, et qu'il augmentât ou adoucît l'autre! Combien de fois humiliée, mais

non pas abbattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de l'Evangile (1): *Si vous voulez me guérir, Seigneur, vous le pouvez.* Mais aussi, combien de fois, l'adorant comme sa fin et son principe, disoit-elle ces paroles d'un Roi soumis et pénitent: Ma vie est dans sa volonté; *vita in voluntate ejus* (2)! C'est ainsi qu'elle s'élevoit au-dessus d'elle-même, et de la mort qu'elle craignoit.

La mort qu'elle craignoit! Ne fais-je point de tort à sa religion et à son courage? Ne me contredis-je point? Non, Messieurs, cette crainte d'amour et de pénitence n'a rien de lâche. Elle se regardoit comme une pécheresse frappée de la main de Dieu. Elle savoit que les Anges, tout spirituels et célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence. Elle avouoit qu'il y a dans la grandeur, quoiqu'innocente, je ne sais quel esprit d'orgueil et de mollesse contraire à l'humilité et aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi eut-elle recours aux remèdes de l'ame, dans le temps qu'elle méprisoit ceux du corps. Sa conscience acheva de se purifier, et tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler son zèle et sa componction.

Avec quels sentimens de reconnoissance et d'amour reçut-elle le saint viatique! Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent et pieux prélat (3), qui portiez ce pain vivant, avec la parole de vie! Vous l'avez vue, et vous diriez en des termes plus énergiques, que la foi ranimant la nature, elle sentit vivement la charité de Jésus-Christ: qu'elle le vit au travers des voiles mystérieux qui le couvrent: qu'elle sortit comme hors d'elle-même, pour aller au devant de lui; qu'après d'inutiles efforts pour se relever, retombant comme

(1) Matth. 8.
(2) Ps. 29
(3) M. Bossuet, évêque de Meaux.

sous le poids de la divinité présente, par respect moins que par foiblesse, elle reçût ce dernier gage de son amour, comme le sceau de sa prédestination éternelle.

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle présence d'esprit elle ménagea ce qui lui restoit de momens précieux, pour délier les nœuds qui l'attachoient encore au monde ! Avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au Roi, humiliée devant lui, et touchée non pas de sa grandeur, de sa gloire ou de sa puissance, Dieu seul, devant qui elle alloit comparoître, lui paroissoit grand, mais de sa religion, de sa justice, de sa bonté et du mérite de sa personne ! Avec quelle douceur elle leva vers Monseigneur, ses yeux mourans et ses mains tremblantes : ses yeux qu'elle avoit toujours arrêtés sur lui, comme sur l'unique objet de sa tendresse : ses mains qu'elle avoit si souvent levées au ciel, lors qu'il s'exposoit à tous les périls de la guerre, et qu'elle occupoit, dans les transports de sa joie, à lui préparer des couronnes après ses victoires ? S'il restoit encore en son cœur quelque endroit sensible, c'étoit à l'amour, à la gloire, et plus encore, au salut de ce Prince.

Tout s'attendrissoit, tout fondoit en larmes : la sainte onction qu'on lui donnoit, les tristes prières qu'on faisoit pour elle, la croix de Jésus-Christ qu'elle embrassoit, le pardon qu'elle demandoit tantôt à Dieu, tantôt aux hommes ; la compassion qu'elle avoit pour elle, et celle qu'elle avoit pour ceux qui l'avoient servie, causoit une douleur qui portoit la consolation, mais aussi le trouble dans l'ame : elle seule, Messieurs, elle seule demeuroit tranquille.

Maîtresse de son esprit, et toute occupée de ses devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes Princes ses enfans, celui-là même qu'elle croyoit être l'enfant de sa

douleur; et recueillant sa force avec sa sagesse : *Voyez*, dit-elle, *mes enfans, l'état où Dieu m'a mise, et que cela vous porte à le servir et à le craindre: rendez au Roi et à Monseigneur l'obéissance que vous leur devez : souvenez-vous du sang dont vous êtes sortis, et ne faites rien qui en soit indigne.* Prince, qui faites aujourd'hui les espérances et les délices de la France (1), que pourrois-je vous dire de plus touchant? Puissent ces efficaces et saintes paroles être éternellement gravées dans votre esprit; et dans le temps que sous les ordres du Roi, dont le ciel a toujours béni les armes, un père victorieux va par mille actions éclatantes, vous tracer le chemin de la gloire; puisse le pieux souvenir d'une mère infirme et mourante, maintenir dans votre cœur une vive impression de la crainte de Dieu, et de l'humilité chrétienne!

Vos souhaits seront accomplis, pieuse Princesse: fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité, que vous avez connue et que vous avez méprisée. Pour nous, mes frères, ouvrons-les pour la connoître et pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il! Quelle raison? Quels exemples? Nous voyons mourir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix et une réponse de mort, comme parle l'Apôtre (2); une sentence qui se prononce et qui s'exécute incessamment par l'affoiblissement et la diminution continuelle de notre vie; et nous sommes aveugles et insensibles. A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur et baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand Roi, et vous dites: *C'est ainsi que nous finissons : voilà qui nous égale tous.* Job, au milieu de ses infortunes, parloit ainsi: *Celui-ci meurt dans les prospérités et dans les*

(1) M. le Duc de Bourgogne. (2) II. Cor. 1.

richesses, celui-là dans la misère et l'amertume de son ame ; et les uns et les autres dormiront ensemble dans la même poussière. Et vous, lorsque votre grandeur et votre puissance semblent éclater davantage, vous donnez à votre cœur, et prenez pour vous-même cette leçon si salutaire.

Pour nous, Messieurs, nous voyons ce lugubre appareil et ces tristes cérémonies, peut-être sans fruit et sans réflexions sur nous-mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un temps le visage et la constance, mais l'esprit et le cœur n'en sont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables, nous nous livrons à nos plaisirs, le siècle présent nous entraîne, les bons ou les mauvais succès nous enflent ou nous inquiètent : nous ne pensons ni à la mort dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions chrétiens que pour cette vie, et si nous n'espérions qu'aux biens de ce monde, nous serions peut-être excusables ; mais par la grâce de Jésus-Christ, nous sommes chrétiens pour l'autre vie, et c'est en Dieu seul que se fondent nos espérances.

Oublions donc ce qui n'est que périssable et passager, pour nous attacher à ce qui est notre partage éternel. Et pour finir par où j'ai commencé, disons-nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin : *Toutes choses passent comme l'ombre*, pour nous exciter à la pénitence, ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement : *Toutes choses ont passé comme l'ombre*, pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le ciel que nous profitions du temps, des grâces et des exemples que Dieu nous offre : et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité au siècle des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE

CHARLES DE S.TE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE;

Prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitiâ, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il marcha devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice et dans la droiture du cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. Au liv. 3 des Rois, ch. 3.

Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice, où coula le sang de mille victimes (1), dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël (2), que Salomon, déjà rempli de

(1) *Mille hostias obtulit Salomon.* Liv. 3 des Rois, ch. 3.
(2) *Apparuit autem Dominus Salomoni.* Ibid.

son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du Roi son père. Et c'est dans la solennité des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, Sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivans et pour les morts, que j'applique ce même éloge à Très-Haut, Très-Puissant Seigneur, Messire Charles de Sainte-Maure, Duc de Montaùsier, Pair de France, Gouverneur de Normandie, Chevalier des ordres du Roi, ci-devant Gouverneur de Monseigneur le Dauphin.

David avoit mérité ces louanges, ce Roi qui se plaisoit dans la vérité, qui marchoit dans les sentiers de la justice, qui cherchoit le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantoit dans la paix les cantiques de Sion, qui brisoit dans la guerre la force des Philistins : ce Roi selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zélateur de la sainte loi, ami des ames simples et fidelles, ennemi des esprits doubles et des mauvais cœurs; pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste et saint par la grâce et par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus et les mêmes miséricordes, et vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs; qui, pour maintenir la raison, se roidit contre la coutume : qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité et de la justice; et qui, ayant eu part à toutes les prospérités du siècle, n'en a point eu à ses corruptions: un homme d'une vertu antique et nouvelle, qui a su joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos pères; en qui la fortune n'a fait que donner du crédit au mérite; qui a sanctifié l'honneur et la probité, par les règles et les principes du christianisme; qui s'est élevé par une austère sagesse, au-dessus des

faintes et des complaisances humaines, et qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement et la censure; vaillant dans la guerre, savant dans la paix; respecté parce qu'il étoit juste, aimé parce qu'il étoit bienfaisant, et quelquefois craint parce qu'il étoit sincère et irréprochable.

C'est vous, divine providence, qui m'avez conduit en ces lieux, pour recevoir les derniers gages de son amitié, et pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, et qu'après avoir vu sa modération dans les temps heureux de sa vie, je fusse aussi dans ses jours de douleur et d'infirmité, le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, et vous m'avez destiné à honorer sa mémoire: faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés, et comme vous formiez en lui, pour sa perfection, de saints désirs et de bonnes œuvres, inspirez-moi, pour l'édification de mes auditeurs, d'efficaces et justes louanges.

Ne craignez pas, Messieurs, que l'amitié ou la reconnoissance me préviennent. Nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, dit l'Apôtre (1); et je puis dire comme lui: vous savez, mes frères, que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous ai faits; *Neque enim aliquandò fuimus in sermone adulationis, sicut scitis* (2). Oserois-je dans celui-ci, où la franchise et la candeur font le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge! Ce tombeau s'ouvriroit, ces ossemens se rejoindroient et se ranimeroient pour me dire: pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis pour personne! Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à

(1) II. Cor. 2. (2) I. Thess. 2.

moi qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que je hais. Ne dissimule pas mes défauts, et ne m'attribue pas mes vertus: loue seulement la miséricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns, et me sanctifier par les autres.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, et me destine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zèle de la justice, l'esprit de droiture, qui sont le caractère de ce grand homme que vous regrettez, et que vous louez avec moi. Si je n'observe pas dans ce discours tout l'ordre et toutes les règles de l'art, pensez qu'il y a je ne sais quoi de désordonné dans la tristesse; que les grands sujets sont à charge à ceux qui les traitent, et que c'est ici une effusion de mon cœur, plutôt qu'un ouvrage et une méditation de mon esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, et qu'il cherche moins à connoître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devroit être; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ses complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçoit de répandre sur ses Prophètes (1), soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisemens s'étudie à

(1) III. Reg. 22.

défigurer selon ses besoins et ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus: et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte-Maure se sauva par la miséricorde de Dieu, de cette corruption commune. Il naquit avec des inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'ame de toute autre loi que de celle de ses devoirs. Le ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité, qui font qu'on produit, sans rougir, ses sentimens et ses pensées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature. Son illustre maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissoit depuis sept cents ans de grands exemples. Il y trouvoit une noblesse toujours pure par ses vertus, toujours utilé par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyoit dans l'histoire, ses ancêtres, tantôt soutenant avec éclat les premières dignités du royaume, tantôt dans l'assemblée des seigneurs de plusieurs provinces, s'intéressant pour les droits et pour les libertés des peuples, tantôt allant avec des troupes nombreuses, levées à leurs dépens, reprendre les terres que des seigneurs voisins leur avoient usurpées; plus touchés de l'honneur que de l'intérêt, aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontoit avec plaisir les services que son aïeul avoit rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, et plus encore les conseils sages et libres qu'il lui donnoit, ajoutant à son récit: *Que ses pères avoient toujours été fidèles serviteurs des Rois leurs maîtres, mais qu'ils n'avoient pas été leurs flatteurs: que cette honnête liberté*

il faisoit profession, étoit un droit acquis et une possession de famille, et que la vérité étoit venue en lui de père en fils, comme une portion de son héritage.

La mort lui enleva dès les premières années de son enfance, un père dont la perte auroit été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mère de l'ancienne maison de Châteaubriant, qui renonçant d'abord à toute sorte de vanités et de plaisirs, pour vaquer dans une triste et laborieuse viduité, aux affaires de sa famille, et contenant sous les lois d'une austère vertu et d'une exacte modestie, une grande beauté et une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs et tout le repos de sa vie, à la fortune et à l'éducation de ses enfans. Charles étoit encore en cet âge où l'on ne suit que les premiers instincts de la liberté. Un feu que la raison n'avoit pas encore modéré, le révoltoit contre la discipline et la crainte. Elle réprima par une sage sévérité les premières vivacités de son esprit, et les saillies naturelles d'une fierté encore naissante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple et patiente; et comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances foibles qui amollissent la raison et le courage des enfans, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses qui affoiblissent le tempérament et la vigueur du corps et de l'ame.

Mais hélas! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion (1). Egaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu; nourri depuis par les maîtres mêmes de l'erreur, et dans le sein, pour ainsi dire, de l'hérésie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Eglise. Sensible à tous les

(1) A Sédan, sous le ministre du Moulin.

malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattoit ses préventions, se mêlant, tout enfant qu'il étoit, dans les conversations et les disputes, il suppléoit par son ardeur à ce qui manquoit à sa connoissance; et dans un âge, où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendoit déjà la sienne.

O Dieu de vérité! vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge: laissez couler sur lui du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrans de votre grâce lumineuse, qui portent le vrai dans le fond des cœurs, et ne permettez pas que l'erreur et la vanité le possèdent. Ou si vous laisez croître ses ténèbres, pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miséricorde d'autant plus grande, que son zèle ardent et ses intentions sincères le justifient à lui-même, et qu'il croit faire honneur à la vérité, dans l'hommage même qu'il rend au mensonge.

Vous dirai-je le progrès qu'il fit dans la connoissance des lettres humaines, le goût qu'il eut pour la poésie et pour l'éloquence, dont il apprit non-seulement toutes les beautés, mais encore toutes les règles; l'étude qu'il fit de cette noble et savante antiquité, qu'il regardoit comme la source de la raison, et de la politesse de nos siècles? Un amour curieux des livres, une avidité de savoir, une assiduité, et, si j'ose le dire, une intempérance de lecture ont été les passions de sa jeunesse. Vous parlerai-je de ces campagnes, où la gloire allumant les premiers feux de son courage, il fit voir dans les siéges de Rosignan et de Casal, par les services qu'il rendit, ceux que le Prince et la patrie en pouvoient attendre? Animé par les exploits éclatans d'un frère, dont la réputation ne pouvoit égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnèrent justement et ses ennemis et ses maîtres.

La bienséance et la coutume, et plus encore,

les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans, pour révérer la grandeur et la majesté d'un Roi (1) plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre (2), qui connoissoit la vertu, et qui distribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'étoit pas une vertu de la Cour; que la vérité n'y faisoit que des ennemis; qu'il falloit pour y réussir, savoir selon les temps, ou déguiser ses passions, ou flatter celle des autres; qu'il y avoit un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvoit souffrir ces complaisances mutuelles, qui étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il alloit porter son encens avec peine sur les autels de la fortune, et revenoit chargé du poids des pensées qu'un silence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de mensonge ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre: cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts, ou à produire de fausses vertus: ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition, ou pour relever son crédit: tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convient pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connoître à ses amis qu'il alloit à l'armée faire sa cour par de services effectifs, non par des offices inutiles, qu'il lui coûtoit moins d'exposer sa vie, que de dissimuler ses sentimens, et qu'il n'achèteroit jamais ni de faveur, ni de fortune, aux dépens de sa probité.

(1) Louis XIII. (2) Le cardinal de Richelieu.

Il ne voulut apprendre d'autre langage que celui de l'Evangile (1), oui, oui, non, non : effectif dans ses résolutions, fidèle dans ses promesses, plus prêt à tenir sa parole qu'à la donner, tout vrai dans ses actions et dans sa conduite. Aussi n'eut-il besoin, pour s'élever dans sa profession, ni de sollicitations, ni d'artifices. Sa prudence, son application, sa valeur, lui attirèrent l'estime et la confiance des deux plus renommés capitaines de son temps (2), qui dans les guerres d'Allemagne, s'étoient servi utilement de son secours et de ses conseils dans la suite de leurs victoires.

L'Alsace qui avoit été le théâtre de ses travaux, en fut aussi la récompense. Quelle nouvelle matière de gloire pour lui ! l'ennemi redoutable et voisin; un peuple qui n'étoit qu'à demi soumis, le peu de secours qu'il pouvoit attendre, une province qu'on lui donnoit plutôt à conquérir qu'à gouverner : tant de difficultés ne firent qu'animer sa constance; et par des combats presque journaliers, ayant affermi son gouvernement, il le rendit par sa modération, un des plus heureux et des plus tranquilles du royaume.

Il revint à la Cour, et ne se prévalut ni des louanges, ni des espérances qu'on lui donna; il joignit la retenue du jugement à la hardiesse du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchoit dans ses actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à sa réputation, d'autre chose que de son mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étoient avantageuses, et rien n'a jamais pu affoiblir sa sincérité, que sa modestie. Nous savons pourtant, Messieurs, que jamais ame ne fut plus fière, ni

(1) *Sit autem sermo vester, est, est, non, non.* Mat. 5. 3.
(2) Le duc de Weimar et le maréchal de Guébriant.

plus intrépide : on le vit à la bataille de Cerné, charger trois fois les ennemis, couvert de sang et de poussière, et dresser aux pieds de son général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cents hommes, durant le siége de Brisac, renversant sur les bords du Rhin, deux mille Allemands à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats, et mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant et de plus doux ? Déjà se formoient dans le ciel ces nœuds sacrés qui devoient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie (1). Déjà s'allumoient dans son ame ces feux ardens et purs, que la sagesse, la beauté, l'esprit et un mérite universel ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime entretenoient cette sage et vertueuse passion, et plus encore une conformité de mœurs et d'inclinations, qui fait les liaisons parfaites : même candeur dans leurs procédés, même élévation de génie et de courage, même penchant à la vertu, au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation et pour toute sorte de belles lettres, même plaisir à faire du bien, mais parmi tant de ressemblances, une religion différente.

Tombez, tombez, voiles importuns, qui lui couvrez la vérité de nos mystères : et vous, prêtres de Jésus-Christ, qui depuis si long-temps offrez à Dieu pour son salut, et vos vœux et vos sacrifices, prenez le glaive de la parole, et coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur, que la naissance et l'éducation avoient fait croître dans son ame. Mais par combien de liens étoit-il retenus ? La chair et le sang qui l'attachoient

(1) Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier.

auprès d'une mère qu'il aimoit autant par reconnoissance et par raison, que par tendresse de naturel : certaines vues d'honneur, qui lui faisoient craindre jusqu'aux moindres soupçons de changement et d'inconstance : le pouvoir que prenoit sur lui une première impression de vérité et de justice : les réponses que les oracles du parti lui avoient rendues, et les soins qu'il avoit pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuses, étoient autant d'engagemens qui le lioient à sa communion.

Mais aussi, dans les recherches de sa foi, il lui avoit échappé quelque doute : la lecture des histoires de l'Église lui avoit fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps; des contestations, des disputes qu'il avoit eues, il étoit sorti je ne sais quelles clartés passagères, qui avoient laissé quelque trace de lumière dans son esprit. Il n'étoit pas de ces hommes tièdes, à qui Dieu et le salut sont indifférens, qui demeurent sans mouvemens où ils sont tombés, soit au midi, soit au septentrion, selon le langage de l'Ecriture (1); qui ignorent ce qu'ils croient, et n'ont une religion que par hasard, et non par lumière. Il savoit rendre raison de sa foi, comme l'Apôtre le commande; et la connoissance que Dieu lui donna, fut peut-être la récompense de son zèle.

Des lumières imperceptibles et successives dissipèrent une partie de ces nuages dont il étoit environné. Il demanda, et il reçut; il frappa, et on lui ouvrit; il reconnut dans l'Eglise de Jésus-Christ une puissance de décision, qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, tolérer même avec soumission ce qu'elle tolère : et se faisant de cette croyance une nécessité

(1) Eccl. 21.

pour toutes les autres; docile, humble, pénitent; surmontant le monde par sa foi, et la nature par la grâce, il alla sous la conduite d'un grand prélat (1), aux pieds des autels assujettir sa raison à l'autorité de l'Eglise, et faire un sacrifice de ses erreurs devant les ministres du Dieu de la vérité.

Quels ont été depuis les accroissemens de sa foi! Avec quelle reconnoissance et quelle joie chantoit-il au Seigneur le Cantique de sa délivrance! Avec quel zèle exhortoit-il quelques-uns de ses domestiques à rentrer, comme lui, dans le bercail de Jésus-Christ, leur fournissant et les livres et les raisons les plus propres à les convaincre! Avec quelle douceur et quelle charité consoloit-il en ces derniers temps quelques-uns de ses amis, dont il voyoit la conscience irrésolue et inquiète! Il les touchoit par ses conseils et par sa propre expérience; il leur racontoit ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire: et pour guérir leur opiniâtreté, il déploroit en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, Messieurs, les commandemens et les emplois de confiance qu'on lui destina; les solennités de son mariage, où toute la France s'intéressa; les gouvernemens et les charges dont il fut pourvu, dans des conjonctures où il étoit difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente se dérobant aux premières tendresses d'un chaste mariage, pour aller chercher la gloire sous les ordres d'un Prince (2) toujours prêt à combattre, toujours assuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduisant le légat de sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux Prélats de la nouvelle, et faisant admirer à cette nation une judi-

(1) M. Faure, évêque d'Amiens.
(2) M. le Prince de Condé.

cleuse sincérité, qui valoit mieux que ses subtilités et ses adresses.

Il est temps de venir au point de sa réputation et de sa gloire. Dieu dont la providence veille au bonheur de ce royaume, l'appela à l'instruction et à la conduite de Monseigneur le Dauphin, et cette même sagesse, qui, selon l'Ecriture, fait régner les Rois (1), lui apprit l'art de former une âme royale.

Que lui manquoit-il pour un si glorieux, mais si difficile ministère? Du savoir? Il avoit acquis par les lectures continuelles, des habitudes dans tous les pays et dans tous les siècles: il étoit devenu, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite de tous les Princes: il avoit assisté à leurs conseils et à leurs combats: il connoissoit toutes les routes de la vertu et de la gloire ancienne et nouvelle. De la probité? rien n'étoit plus connu que son équité; son désintéressement et la religion de sa parole: il pouvoit instruire, sans se rétracter et sans se condamner soi-même: ses exemples n'affoibliseoient pas ses préceptes, et il n'avoit point à justifier au Prince ni aux courtisans la contrariété de ses mœurs et de ses règles. La piété? il avoit connu Dieu, et l'avoit toujours glorifié; il avoit regardé le libertinage comme un monstre, et dans la Cour et dans les armées. Il avoit appris dans la loi de Dieu, ce qu'elle défend et ce qu'elle ordonne: censeur zélé des vices, sans rigueur, et sans indiscrétion: chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

Le Roi, qui, dans ses choix, en faisant justice au mérite, a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place, dans l'un de

(1) Prov. 15.

ses plus importans et plus indispensables devoirs! Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures et si fidelles! Ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son fils: il lui recommanda le soin de l'instruction, et se chargea des grands exemples: il voulut que le siècle présent jouit de la félicité de son règne; et laissa à la conscience et à l'habileté de ce prudent gouverneur, les espérances du siècle à venir.

Aussi, quelle reconnoissance fut la sienne! Il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts et sa liberté; il ne pensa plus qu'à ce jeune prince, il n'eut plus d'esprit, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'amollir par la tendresse, il emprunta l'autorité du Roi: de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du père; et par ce juste tempérament, il avançoit en lui les fruits de la raison, et corrigeoit les défauts de l'âge.

Sa principale occupation fut de l'accoutumer à connoître et à souffrir la vérité. Il savoit que les grands naissent avec certaines délicatesses, qui retiennent dans un timide respect les courtisans qui les approchent; qu'on ne leur présente jamais des miroirs fidèles; qu'avant qu'ils sachent qu'ils sont hommes, et qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des sujets, et qu'ils sont les maîtres du monde.

Plus le Prince qu'il gouvernoit, avoit de bonté et de docilité naturelle, plus il éloignoit tout ce qui pouvoit le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie, qui, comme un serpent tortueux, alloit se glisser dans son ame! Combien de fois éteignoit-il l'encens, dont la douce et maligne odeur auroit empoisonné une imagination encore tendre! Combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un flatteur! Combien

de fois leva-t-il d'une main sévère les premiers voiles qu'une Cour artificieuse alloit mettre devant ses yeux, pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir!

Permettez que je me le représente ici comme un cavalier que vit saint Jean dans l'Apocalypse; il s'appeloit fidèle et véritable: *fidelis et verax* (1); montrant à cet auguste enfant les sources du vrai et du faux, et lui formant dans le monde, que saint Augustin appelle la région des faussetés et des mensonges, une ame innocente et sincère. Il portoit plusieurs couronnes, lui expliquant pour son instruction, la différence des bons et des mauvais règnes. Il teneit en ses mains un glaive luisant, pour couper les filets de ses passions naissantes, et les discours et les exemples qui pourroient les entretenir. Voilà quel étoit son amour pour la vérité: voyons quel étoit son zéle pour la justice.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'ait aussi du zèle pour la justice, tant par cette union qui lie toutes les vertus, que par certaines règles d'ordre et de proportion, que l'esprit cherche dans les actions, aussi bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en M. de Montausier.

Il y avoit dans son cœur une loi d'équité sévère, qui le portoit à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun, ou le service ou l'honneur, ou la protection qu'il pouvoit espérer de lui. On le vit dans la jeunesse, se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fond de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude

(1) Apoc. 19.

et la violence, et pour réduire tout à la discipline ; supportant lui-même avec constance, toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposoient dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'étoit assez d'être malheureux. Quelqu'inconnu qu'on fût, on n'avoit besoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagemens, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui, pour ne s'en pas faire à soi-même. Partout où se pouvoit étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étoient pas libres : celui-là ne pouvoit s'assurer de son repos, qui troubloit le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissans, quand il a pu secourir les foibles ? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste ? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien ?

N'a-t-il pas eu dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples ; et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre ? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes ; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie ;

généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers, ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, et disant quelquefois : *Faisons leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité.* Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages; et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans, les torts qu'il avoit faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfans ce qu'il avoit autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez-vous que fût son occupation dans ses gouvernemens? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité, dont il savoit toutes les lois, il retenoit la noblesse dans l'ordre; il étouffoit les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par la persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun, ce que l'avarice, ou la colère en avoit ôté; mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès; portoit par-tout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance dans les calamités publiques! Il jouissoit à la Cour de la douceur du repos, et de la gloire où le ciel venoit d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les villes principales de Normandie : soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression : soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles

richesses, des semences de maladie et de mort: soit que l'Ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse Princesse, il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parce qu'on est abandonné, où chacun occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres; la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang, ni la nature. Il répondoit à ceux qui lui représentoient ses dangers: *Qu'il devoit l'ordre et la protection à ce peuple: qu'étant établi pour le gouverner, il l'étoit aussi pour le secourir, et que sa vie ne lui étoit pas plus précieuse que son devoir.* Il ranima les concitoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels; et par une exacte police, qui coupoit les communications mortelles, pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avoit perdu toute espérance de santé, et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêté-je, Messieurs, n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu! Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples? Que ne puis-je vous exprimer les sentimens d'admiration, de vénération, et, si j'ose le dire, de tendresse, qu'il a eu pour le Roi! Par combien de liens tenoit-il à lui? Tantôt il recueilloit tous ses bienfaits dans son esprit pour multiplier sa reconnoissance. Tantôt il pensoit à ses expéditions militaires, pour faire le récit de ses travaux, et pour compter le nombre de ses victoires. Tantôt il le voyoit au milieu de sa magnificence et de sa splendeur, pour s'éblouir de sa majesté, et se réjouir de sa gloire; et quelquefois il se dépouilloit de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le

plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'état, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres! Quelle étoit son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui ne se comptant, et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde!

Dans le cours de ces fatales années, où la discorde alluma dans le sein de la France, le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux et tant de coupables: ne craignez pas, Messieurs, je parle d'un homme sage, qui ne sortoit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grâce, ni d'apologie, et de qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre, ni de faute à justifier: sa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la province de Saintonge, où se formoient déjà des factions, il les arrêta par sa vigilance, et par son courage. Les sollicitations d'un Prince qui l'honoroit de sa bienveillance, les mécontentemens qu'il avoit reçus du ministre, ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates; et lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout d'un coup, pour le service de son maître, à la force de l'amitié, et au plaisir de la vengeance. Il gagna la noblesse déjà presque demi-séduite: il fit des siéges, donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie, pour assurer au Roi cette province, que sa situation et les conjonctures du temps avoient rendues très-importante.

Quelle justice lui rendit-on? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble, où les grâces tomboient sur ceux qui savoient à propos se faire soupçonner, ou se faire craindre; on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvoit perdre, et l'on ne

songea pas à sa fortune, parce qu'on n'avoit rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservoit au Roi l'honneur de récompenser cette ame fidèle.

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particulière. Quels furent ses sentimens pour ses amis! Ici se réveille ma reconnoissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissois me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévient pour cette fois son jugement: d'ailleurs son amitié ne se donnoit point au hasard, c'étoit le prix de son estime. Elle ne s'affoiblissoit jamais ni par le temps, ni par l'absence, et rien ne dérangeoit dans son cœur, ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités, ni les défiances; il ne savoit se démentir, et sa bonne foi sembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas sur leurs défauts: également sincère et charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidèle dans leurs disgrâces, il osa les louer et les servir en des temps où les autres n'osoient presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération, et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissoit dans l'agréable commerce qu'il avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même, de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnoisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés et de ses lumières. Il pesoit les esprits, et donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageoit, et tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les grâces du Roi, et leur donna toujours ce qui étoit en ses mains; et ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien étoit-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient, les pères laissoient comme un héritage à leurs enfans, la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une fortune qui lui fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur, que lorsqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savoit bien qu'il n'avoit pas besoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit besoin de lui, et il le regardoit moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissoit son amour pour les pauvres. Aux termes de l'Ecriture, l'aumône est une justice (1). Ce que nous appelons un don, le Sage le nomme une dette (2), et la mesure de la miséricorde que nous attendons, est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment sur toute sorte de misérables les secours de la charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses : il savoit qu'une

(1) Ps. 110. (2) Eccl. 4.

charité tardive, selon les Pères de l'Eglise, avoit plus d'avarice que de piété : qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et faire un sacrifice de religion et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité ? Vous verriez ici l'éducation d'une fille, à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conseils : là les études d'un pupille, que Dieu par le moyen de sa charité conduit aux fonctions de son sacerdoce : ici une noblesse indigente poussée par ses charitables secours, au service du Prince et de la patrie : là un mérite naissant, qu'auroit accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites, où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelle adresse il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asiles sacrés des disgrâces de la nature ou de la fortune, monumens éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits, dans les villes de ses gouvernemens, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez. Voilà sa justice, Messieurs, il ne me reste plus qu'à vous montrer son esprit de droiture.

TROISIÈME PARTIE.

La droiture est une pureté de motif et d'intention qui donne la forme et la perfection à la vertu, et qui attache l'ame au bien pour le bien même. C'est à cette génération simple et droite, que l'esprit de Dieu promet dans ses écritures (1), tantôt les bénédictions qu'il verse sur ceux qui le craignent, tantôt les lumières (2) qu'il tire quand

(1) Ps. 111. (2) *Ibid.*

il veut du sein des ténèbres; tantôt le plaisir des approbations et des louanges (1); tantôt la joie d'une tranquille conscience (2).

C'est ici la gloire de mon sujet. Quel homme est jamais moins entré dans les voies obliques des passions et des intérêts, que celui que nous regrettons? La connoissance de ses devoirs lui servoit de raison pour les accomplir: et les intentions étoient toujours aussi bonnes que ses actions. Quelles furent donc ses règles? L'ambition, selon lui, n'avoit rien de noble; elle conduisoit la vertu par des moyens, et à des fins qui sont souvent indignes d'elle: il disoit quelquefois, *que les ambitieux qu'on loue tant, étoient de glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui veulent être payés.* Aussi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux; et ce qui le conduisit aux charges et aux dignités, il le fit pour les mériter, et non pas pour les obtenir.

L'intérêt et l'amour du bien ne purent jamais le tenter; et dans tout le cours de sa vie, il n'eut ni le soin ni le désir d'en acquérir. La succession d'une tante (3), dame d'honneur d'une grande Reine, sembloit devoir grossir le patrimoine de ses pères: mais rebuté des affaires et des procès, dont son esprit étoit incapable, il relâcha ce qu'on voulut, et crut que c'étoit un gain que de savoir perdre. Contraint de racheter sa liberté, après une longue prison, durant les guerres d'Allemagne, il employa et son argent et son crédit, pour ramener les officiers qu'abandonnoit à leur triste captivité, l'indigence ou l'avarice de leurs familles.

Deux principes le firent agir, la probité, la religion: l'une lui donnoit le désir d'être utile,

(1) Ps. 63.
(2) Ps. 96.
(3) Madame de Brissac.

l'autre le portoit à travailler à son salut. Quels sincères enseignemens a-t-il donnés à Monseigneur, pour le bien public, et pour sa gloire! Il n'y a rien de si difficile que d'élever un jeune Prince qui est né pour la royauté. Il faut lui inspirer de la hardiesse sans présomption, lui faire sentir ce qu'il doit être, et lui faire connoître ce qu'il est. Il suffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être assis, et de lui essayer, pour ainsi dire, la couronne, afin qu'il sache la porter quand la providence de Dieu la fera tomber sur sa tête. Il est nécessaire de lui donner tout ensemble les vertus d'un Roi et celles d'un particulier; lui montrer la gloire du commandement, et le mérite de l'obéissance, et lui apprendre à dire comme ce centenier de l'Evangile: *Homo sum sub potestate constitutus habens sub me milites, et dico huic: vade, et vadit* (1). Je vois des peuples sous ma puissance, mais j'ai une puissance au-dessus de moi, je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne: j'ai des sujets, mais j'ai un maître.

C'étoient les enseignemens que lui donnoit M. le duc de Montausier. Il lui inspiroit la modération, en lui élevant le courage. Il lui formoit ce cœur docile que Salomon demandoit à Dieu pour la conduite de son peuple. Il lui marquoit les justes mesures de sa grandeur, en l'instruisant de ce qu'un Roi doit à ses sujets, et de ce qu'un fils doit à son père.

Combien de fois lui a-t-il dit, que la fin principale et la première loi du gouvernement, étoit le bonheur des peuples; que la vérité et la fidélité sont les vertus essentielles des Princes, qui sont les images du vrai Dieu, et les arbitres de la foi publique; et que les plus grands royaumes

(1) Matth. 8.

et les plus longs règnes n'étant devant Dieu qu'un point de grandeur et un moment de durée, les Souverains devoient apprendre à être doux et modérés dans leur puissance, et soupirer après une gloire toute immortelle et toute divine! Que ne m'est-il permis d'exposer ici ces sages et saintes maximes que la fidélité lui fit écrire, que la modestie lui a fait cacher, et qui paroissent, selon ses désirs, avec plus d'éclat dans la vie du Prince qui les pratique, soit qu'il aille lancer la foudre que le Roi lui a mise en main, soit qu'il vienne jouir ici de la gloire qu'il s'est acquise! Rappelez en votre mémoire avec quelle tendre et simple joie il recueillit ce qu'il avoit semé dans l'ame de ce jeune vainqueur, louant sa bonté et sa douceur, sa libéralité, sa religion et sa justice, et le félicitant de ses vertus, tandis que les autres le félicitoient de ses victoires.

N'étoit-ce pas ce même esprit de probité qui le poussoit à donner tant de bons avis et de salutaires conseils? Il eût voulu corriger tous les abus, et réformer tous les défauts qu'il connoissoit sur les idées de perfection que sa sagesse lui avoit faites. Son âge, son crédit, ses dignités, et je ne sais quoi d'austère et de vénérable dans ses mœurs et dans sa personne, lui avoient acquis une espèce d'autorité universelle, contre laquelle le monde n'osoit réclamer.

Ceux mêmes qui ne pouvoient pas aimer son zèle étoient obligés de le louer, et trouvoient de la vertu dans ses défauts mêmes. On pouvoit jeter dans son ame quelques fausses impressions, mais il suivoit toujours du moins l'ombre de la vérité et de la justice; et quelque ascendant qu'on eût sur lui, on pouvoit le prévenir, mais on ne pouvoit le corrompre. S'il disputoit avec ardeur, ce n'est pas qu'il voulût assujettir le monde à ses opinions, mais le réduire à la vérité qu'il

connoissoit, ou que du moins il croyoit connoître. Attaché à ses sentimens par persuasion et non par caprice, souvent contraire aux avis des autres, parce que souvent ils étoient injustes ou déraisonnables, conservant toujours, dans les chaleurs et dans les vivacités de son esprit, la bonté et la tendresse même de son cœur.

Si sa droiture fut le motif de tant de vertus, sa religion fut le motif et la cause de sa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de spiritualités imaginaires, qui se nourrit de réflexions, et qui laisse les saintes pratiques. Sa foi étoit comme son cœur, simple et solide. Ne pensez pas à cette vaine et fastueuse religion, qui se répand toute au dehors, et qui n'a que le corps et la superficie des bonnes œuvres: tout étoit intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation et de complaisance, qui porte dans le sanctuaire des vœux intéressés et profanes, qui, sous un feint amour de Dieu, couvrant les désirs et les espérances du siècle, fait servir les mystères et les sacremens de Jésus-Christ à l'ambition et à la fortune des pécheurs par une affectation sacrilége. Qui de vous oseroit le soupçonner de respect humain, ou d'hypocrisie!

Il cherchoit Dieu, selon le conseil de l'Apôtre (1), dans la simplicité et la sincérité de son cœur. Y eut-il jamais une foi plus vive que la sienne? On eût dit qu'il voyoit à découvert les vérités du christianisme, tant il en étoit persuadé. Il les croyoit et les aimoit. L'insensé ferma devant lui ses lèvres impies, et retenant sous un silence forcé ses vaines et sacriléges pensées, se contenta de dire en son cœur: il n'y a point de Dieu. Il assistoit tous les jours au saint sacrifice, et son attention et sa modestie imprimoient

(1) II. Cor. 1.

le respect aux ames les moins touchées de la révérence du lieu et de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns, qui interrompent les oraisons des fidèles, et troublent dans la maison de Dieu, le vénérable silence des saints mystères, se lever avec indignation, et faisant l'office des anciens diacres de l'Eglise, ordonner qu'on fléchit le genou, et qu'on se tût devant la Majesté présente, qui, pour être cachée, n'en étoit pas moins redoutable.

Y eut-il jamais d'adoration plus spirituelle et plus véritable que celle qu'il rendoit à Dieu? Il le reconnoissoit comme sa fin et son origine; et quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence qui lui donnoit un empire absolu sur ses volontés, il se reprochoit de n'avoir pas pour lui toute la tendresse et toute la sensibilité qu'il ressentoit pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimoit-il ses nécessités spirituelles et celles de sa famille, dans ses prières pures et tendres qu'il avoit composées lui-même pour implorer ses miséricordes, ou pour lui offrir ses vœux et ses reconnoissances!

D'où puisoit-il toutes ses lumières? De la loi qui en est la source éternelle. Il avoit lu cent treize fois le nouveau Testament de Jésus-Christ avec application et respect. Ministres de sa parole, destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous méditée si souvent? Les premiers chrétiens faisoient autrefois enterrer avec eux le livre des Evangiles, portant jusque dans le tombeau le trésor de leur foi, et le gage de leur résurrection éternelle; et celui que nous louons aujourd'hui, les tint jusqu'à sa mort entre ses mains, et voulut expirer, pour ainsi dire, dans le sein de la vérité et de la miséricorde de Jésus-Christ.

C'est ici, Messieurs, l'endroit sensible de mon discours. Ne craignez pas pourtant que je me livre

à ma douleur. J'ai vu cette grande miséricorde que Dieu lui avoit réservée, et j'ai pour moi toutes les consolations de la foi, et de l'espérance des Ecritures. Dans la gloire d'une réputation, qu'une vertu consommée lui avoit acquise, et que l'envie n'osoit plus lui disputer; dans une vigueur d'esprit et de corps, que l'âge et les maladies sembloient avoir jusque-là respectée, il tombe tout-à-coup dans ces ennuyeuses douleurs où l'on souffre sans secours et sans intervalle. La respiration qui nous fait vivre, le fait mourir à tous momens. Les nuits, plus tristes que les jours, lui ôtent la douleur de la compagnie, et ne lui donnent pas celle du repos. Il ne peut ni s'étendre sur sa croix, ni trouver de situation ni de remède qui le soulage. Quels furent ses sentimens de piété dans ces temps de langueur et de patience!

Quel mépris du monde et de ses vanités! Il comptoit ses prospérités temporelles, dont il avoit toujours senti et le néant et le danger, et s'écrioit en soupirant: *Seroit-il possible, mon Dieu, que ce fût là ma récompense!* Quelle horreur! mais quel repentir du péché! Il repassoit les années de sa vie dans l'amertume de son ame: et se réveillant dans ses réflexions de pénitence: *Quatre-vingts-ans*, disoit-il, *quatre-vingts ans, Seigneur, passés à vous offenser!* Quelquefois se défiant de son propre cœur, et craignant qu'il ne fût pas assez profondément touché, il disoit: *Vous m'avez appris dans vos Ecritures, que le cœur de l'homme est impénétrable; le mien n'auroit-il de pli et de repli que pour vous! Vous tromperois-je, me tromperois-je, ô mon Dieu!* Une sainte frayeur des jugemens divins le saisissoit. On voyoit sa foi dans ses yeux et dans ses paroles. La confiance chrétienne venant au secours: *J'approche*, ajoutoit-il, *du trône de votre grâce; je vous amène un pécheur qui ne*

mérite point de pardon : mais vous m'ordonnez de le demander ; la miséricorde en vous est au-dessus du jugement ; le sang de votre fils n'est-il pas répandu pour moi, et n'est-ce pas sa fonction d'effacer les péchés du monde ?

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine providence, étois-je attendu, étois-je destiné à être le témoin et comme le ministre de son sacrifice ! Je vis ce visage que la crainte de la mort ne fit point pâlir ; ces yeux qui cherchèrent la croix de Jésus-Christ, et ces lèvres qui la baisèrent. Je vis un cœur brisé de douleur dans le tribunal de la pénitence, pénétré de reconnoissance et d'amour à la vue du saint viatique, touché des saintes onctions et des prières de l'Eglise. Je vis un Isaac, levant avec peine ses mains paternelles, pour bénir une fille que la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs, aussi estimable par la tendresse qu'elle eut pour lui, que par l'attachement qu'il eut pour elle, et des enfans qui firent sa joie, et qui feront un jour sa gloire. Je vis enfin comment meurt un chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, Messieurs, dans une cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci ! Je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, et que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs passent avec lui. Si la réputation et la vertu pouvoient dispenser d'une loi commune, l'illustre et la vertueuse Julie vivroit encore avec son époux : ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle, couvre ces grands noms et ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles ! La mort a rejoint ce qu'elle avoit séparé. L'époux et l'épouse ne sont plus qu'une même cendre ; et tandis que leurs ames teintes du sang de Jésus-Christ reposent dans le sein de la paix, j'ose

le présumer ainsi de son infinie miséricorde, leurs ossemens humiliés dans la poussière du sépulcre, selon le langage de l'Ecriture, se réjouissent (1) dans l'espérance de leur entière réunion et de leur résurrection éternelle.

Offrez pourtant pour eux, prêtres du Dieu vivant, vos vœux et vos sacrifices; et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, gardez religieusement ce dépôt sacré, arrosez-le des larmes de votre pénitence; attirez sur lui quelques regards de l'agneau sans tache que vous suivez, quand il va s'immoler sur tous ces autels, afin qu'étant purifiés par cette divine oblation des restes des fragilités humaines, ils chantent dans le ciel avec vous les miséricordes éternelles.

(1) *Exultabunt ossa humiliata.* Prov. 50.

Fin des Oraisons funèbres de M. Fléchier.

RECUEIL

DES

ORAISONS FUNÈBRES.

RECUEIL
DES
ORAISONS FUNÈBRES,

PRONONCÉES

Par feu Messire JACQUES-BENIGNE BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

Nouvelle Edition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la vie de l'Auteur.

LYON,
DE L'IMPRIMERIE DE FR. MISTRAL.

1816.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

ÉLOGE HISTORIQUE

DE FEU MESSIRE

BENIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

JACQUES-BENIGNE BOSSUET, naquit à Dijon, le 27 septembre 16[illegible], d'une famille distinguée par ses charges. Il reçut les premières leçons des sciences au collége des Jésuites de la même ville, et s'y distingua toujours par cette vivacité de conception, qui d'ordinaire annonce et produit de grands talens. Il fut destiné de bonne heure à l'Eglise, et sentit bientôt l'importance d'un engagement qui n'est rempli qu'à moitié, et qui même ne l'est point, si les mœurs ne concourent avec le savoir. Les siennes étoient naturellement pures; il les conserva par une vigilance dont la jeunesse ne connoît guère ni l'usage ni le besoin.

A l'âge de seize ans (1), il vint à Paris puiser les hautes sciences dans cette ancienne et célèbre université, d'où sont sortis autant ou plus de grands hommes que de la fameuse école d'Alexandrie, si féconde dans les premiers temps du christianisme; là se développèrent toutes les grandes dispositions du jeune élève. Son bonheur lui donna pour maître un de ces hommes *dont les lèvres sont les dépositaires de la science*. C'étoit Nicolas Cornet, grand-maître du collége de Navarre; et pour guide dans les routes du salut, le vénérable

(1) En 1642.

Vincent de Paul, instituteur des prêtres de la mission. Il puisa dans l'un, la connoissance et l'amour de l'ancienne doctrine; et il apprit de l'autre la pratique des plus hautes vertus, et l'art difficile de la conduite des ames.

A peine eût-il reçu le bonnet de docteur (1), qu'on lui offrit les deux plus importantes cures de Paris, que sa réputation seule sollicita pour lui. Mais attaché dès sa plus tendre jeunesse au chapitre de Metz, d'abord par un canonicat, ensuite par les dignités d'archidiacre et de doyen, il crut devoir le fruit de ses études à une Eglise qui sembloit se l'être acquise par ses bienfaits, et qui prenoit tant de plaisir à l'élever. Il eût pu s'y borner à ses devoirs, et se faire à l'ombre de l'autel, une vie commode et paisible; mais il fallut à son zèle une carrière plus apostolique et plus vaste. Plein des Ecritures dont il avoit recueilli l'esprit et la divine onction, enrichi par la lecture des pères dont les ouvrages l'avoient mis en possession des plus hautes vérités, il se dévoua tout entier à la fatigue des missions.

Peu de gens connoissent de quelle importance est cette partie du ministère; moins encore savent-ils quels talens elle demande pour y réussir. C'est un peuple grossier qui vit dans les campagnes, et qui presque jamais n'a reçu de sa religion que des idées imparfaites, qu'il est question d'éclairer de la plus pure lumière. Ce sont des cœurs tout penchés vers la terre, qu'il s'agit d'élever et d'émouvoir. Or quelle adresse ne faut-il pas pour toucher et pour montrer le jour à cette sorte d'insensibles et d'aveugles. Le grand triomphe d'éloquence n'est pas toujours d'entraîner ceux qu'une certaine culture a déjà disposés; elle a peut-être plus de gloire lorsqu'elle s'insinue dans des ames

(1) En 1653.

encore brutes, si on le peut dire ainsi, et qu'elle y va débrouiller des semences naturelles, qu'une éducation rendit comme étouffées.

Cet art, l'abbé Bossuet le porta au plus haut point, et ses conversions furent innombrables. Mais ce qui n'appartient qu'aux esprits du premier ordre, il sut de cette aimable et généreuse simplicité passer aux grands et pathétiques mouvemens du sublime. La capitale envia bientôt à la province un tel génie, et le lui enleva. Les chaires principales de Paris retentirent toutes de sa voix et de l'acclamation de ses auditeurs. Les têtes couronnées y accoururent elles-mêmes. Anne et Thérèse d'Autriche ne se rassasioient point de l'entendre, et venoient se nourrir du pain préparé pour leurs sujets. Enfin le nouveau Chrysostôme fut appelé à la Cour. Et dans quel temps? Lorsque la paix venoit d'y rappeler des héros aussi connus par leurs lumières que par leurs conquêtes, lorsque la circonstance d'un mariage glorieux y rassembloit la plus illustre portion de la noblesse Française; lorsque les sciences commençoient à approcher librement du trône, et que la délicatesse, le bon goût y régnoient avec le jeune monarque.

Ce fut donc à cette assemblée, la plus respectable de l'Europe, que M. Bossuet, âgé seulement de trente-quatre ans, porta la parole du salut. Nous ne dirons pas combien il y fut applaudi. Qui est-ce qui l'ignore! Mais nous ne tairons point une circonstance qui vaut seule tous les éloges. Louis XIV charmé de voir tant de lumières unies à tant de vertus et de jeunesse, fit écrire à Metz au père de l'orateur, et le félicita sur les succès édifians de son fils. Quand un Prince est sensible au mérite, et qu'il veut bien lui donner des marques si flatteuses de distinction, il a trouvé tout d'un coup l'heureux secret d'exciter l'émulation

dans ses Etats : le talent qu'il distingue en lui en enfante mille autres.

Celui de M. Bossuet avoit trop d'éclat pour ne lui pas mériter des places honorables. Après avoir eu l'honneur de prêcher devant le Roi (1), il fut nommé à l'évêché de Condon. Presque aussitôt pour le rendre aussi utile à l'Etat, qu'il l'étoit à l'Eglise, le Roi lui confia l'éducation de monseigneur le Dauphin (2). Mais cet emploi qui attache incessamment à la Cour, parut au nouveau Prélat un titre incompatible avec les devoirs du pasteur, dont le plus essentiel est de veiller sur son troupeau d'assez près pour le connoître et pour en être connu. Il se déchargea donc du poids d'un rang à ses yeux plus formidable encore que brillant. Et cette démarche que lui inspiroit sa religion seule, lui attira de nouveaux éloges et une gloire nouvelle.

Libre ainsi de tous soins étrangers, il ne s'occupa plus que de ceux de sa place; et tandis que M. le duc de Montausier, gouverneur du jeune Prince, le formoit à des sentimens dignes de son auguste naissance, M. Bossuet versoit dans son esprit l'amour sincère de la religion, et ce qui est inséparable, une tendre affection pour les hommes, vertu si nécessaire à ceux qui naissent pour les conduire. Ses travaux eurent le succès qu'il en attendoit. Toute la France lui en marqua sa reconnoissance, par son amour pour son auguste élève. Les étrangers s'associèrent même à notre joie, et le souverain Pontife sembla leur en donner l'exemple, par le bref honorable qu'il écrivit à M. Bossuet sur le bonheur d'une si belle éducation.

Elle n'étoit pas seulement utile à la nation par

(1) En 1661, 62, 65, 66, 67, 68 et 69.
(2) En 1679.

les fruits qu'il lui étoit si naturel de s'en promettre; elle le fut à l'Europe entière, en lui procurant des écrits propres à former les Rois de tous les peuples. C'est à elle, en effet, que sont dus cette *politique* fondée sur les maximes, appuyée sur les exemples de l'Ecriture; et cette *Histoire universelle*, où le développement des faits antiques devient la matière d'une si sublime instruction, qu'en la lisant il semble, comme l'a dit un célèbre auteur, que ce soit la religion qui s'explique elle-même.

Après dix années de soins assidus auprès de Monseigneur, M. Bossuet redevint libre. Il ne le fut pas assez néanmoins pour s'éloigner de la Cour. Le Roi le connoissoit trop pour ne le pas attacher à sa maison : il lui donna la charge de premier aumônier (1) de madame la Dauphine, et quand il se le fut, pour ainsi dire, assuré par là, il le nomma à l'évêché de Meaux (2) : quelques années après il le fit conseiller d'état (3), et enfin premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne (4). Le public, qui par un intérêt assez raisonnable, aime à voir que les grâces du Souverain se partagent, trouva pour la première fois que toutes celles-ci n'étoient pas trop pour un homme qui contenoit seul tant de mérites divers, et qui après tant de services rendus à l'Eglise et à l'Etat pouvoit continuer de leur être utile.

Il le fut en effet par de nouveaux ouvrages dont la mémoire ne mourra jamais. Déjà il s'étoit distingué parmi nos plus célèbres controversistes par sa docte réfutation (5) *du Catéchisme* de Paul Ferri, ministre protestant. Il le fut bien davantage par son (6) *Exposition de la Doctrine catholique*, où sont détruites les fausses opinions

(1) 1680. (3) 1697. (5) 1655.
(2) 1681. (4) 1698. (6) 1671.

que l'hérésie nous imputoit. Ecrit admirable, singulièrement adopté par le clergé de France, honoré des éloges de tous les théologiens et de tous les Prélats étrangers, comblé de louanges par Innocent XI, traduit dans toutes les langues, et répandu par toute la terre. C'est cet ouvrage qui mit aux pieds de l'Eglise le grand Turenne, et qui acheva de triompher d'un homme qui jamais n'avoit su que vaincre.

A ce traité succéda celui *de la Communion sous les deux espèces* (1), pour répondre à ceux qui se plaignoient injustement qu'on les privoit de la coupe sacrée. Mais ce qui importoit le plus à l'Eglise, étoit de trancher par un seul coup tous nos différends avec la prétendue réforme, en lui montrant son opposition formelle avec elle-même, ses contradictions palpables : l'ambiguité de ses dogmes, l'incertitude et l'inconstance de sa foi. M. de Meaux ouvrit le premier cette carrière, et donna (2) *l'Histoire des variations de l'Eglise protestante*. On ne sauroit dire à quel point les deux communions séparées de la véritable, furent frappées de ce coup qui détruisoit jusque dans ses fondemens l'autel dressé contre le trône. Vainement la secte nouvelle tenta d'en relever les ruines; ses efforts ne furent qu'à sa honte, et elle fut contrainte enfin d'avouer qu'elle restoit sans justification et sans réponse. Le seul Jurieu, cet écrivain téméraire, qui osoit tout contre la vérité, même contre l'évidence, voulut paroître après la défaite des siens, et livrer de nouveaux combats ; il ne fit que procurer de nouvelles victoires au docte Prélat, qui le convainquit d'autoriser le socinianisme, de tendre les bras à toutes les religions, et de-là de renverser tout le christianisme.

(1) 1672. (2) 1688.

Pendant que M. Bossuet sembloit n'avoir plus qu'à jouir de sa gloire, une occasion malheureuse vint le replonger dans les disputes de religion (1). *Le Livre de l'explication des maximes des Saints sur la vie intérieure*, parut dans le monde, et partagea les esprits. L'auteur de l'ouvrage étoit un grand archevêque universellement respecté par ses vertus, admiré par la beauté de son esprit, et séduisant malgré lui-même par les grâces infiniment touchantes de son style. Il étoit ami de M. Bossuet, et ami de tous les temps. Quelques évêques crurent apercevoir que ce livre mettoit l'oraison en péril. Ils en avertirent l'auteur. Il s'expliqua. Ses explications parurent insuffisantes, il fallut que M. de Meaux, en gémissant, prit la plume contre un confrère chéri, et qu'il portoit dans ses entrailles, comme il le dit lui-même. La vérité règne bien souverainement dans un cœur, quand elle le réduit à se déchirer de la sorte, en contristant l'objet qu'il aime. Quoi qu'il en soit, M. de Meaux, au jugement de toute l'Eglise, fut encore vainqueur dans cette importante contestation, si pourtant l'on peut appeler vaincu, le docte Prélat qui sut rendre une soumission si prompte à la vérité, dès qu'elle se déclara.

Si nous avions résolu de faire l'histoire complète de M. Bossuet, ce seroit ici le lieu de dire combien de fois les assemblées du clergé (2) empruntèrent sa plume et sa voix dans les matières importantes du dogme et de la morale. Nous parlerions de même et en détail de ses éloquentes *Oraisons funèbres*, où se déploie tout l'art de la parole, où les actions éclatantes ne sont louées que quand elles ont des motifs vertueux, et où la gravité, la sévérité même de l'Evangile ne

(1) 1699. (2) 1700.

perdent rien de leur privilége. Mais nous ne songeons pas à circonstancier ; nous ne voulons qu'indiquer les faits, et encore les faits principaux de la vie d'un si grand homme.

Infatigable jusqu'au bout, il s'éleva contre un critique habile, mais audacieux, qui, dans sa *Version du nouveau Testament*, avançoit de ces parodoxes savans qui altèrent la simplicité de la foi. Il avertit les fidèles de se précautionner contre ces dangereuses nouveautés, et il le fit avec cette dignité, cette force, ce noble feu qui siéent si bien à un défenseur de la vérité, et qui étoient les caractères propres de ses ouvrages.

Il mourut enfin (1), mais les armes à la main contre le socinianisme, et finit en confondant ces faux sages, qui, pour éviter le vrai sens des Prophéties, leur en substituent d'arbitraires et de vagues. Son explication du Psaume 21, et du fameux oracle d'Isaïe sur l'enfantement d'une vierge, fut le dernier trait dont il frappa l'impiété ; et il termina le cours d'une si belle vie, âgé de soixante-seize ans, six mois et seize jours.

On aura peine à comprendre comment un évêque, d'ailleurs attentif aux besoins de son troupeau, suffisoit à tant d'ouvrages. Mais quand le zèle est ardent, il trouve bien des ressources que le génie seul ne découvriroit pas. M. de Meaux aimoit le travail comme les autres aiment le repos. Pour lui nul délassement d'un travail que par un autre. Son cabinet étoit par-tout. Le tumulte même de la Cour ne le dissipoit point, parce qu'il ignoroit les passions qui le causent. Jamais homme n'a eu tant d'éclat ni plus de cette aimable modestie qui auroit gagné

(1) En 1704.

ses rivaux s'il en avoit eu. Tous les talens avoient droit à ses bienfaits comme à son estime. Ceux qu'il ne pouvoit récompenser lui-même, il les produisoit du moins, et les faisoit connoître. Il avoit cette candeur qui attire la confiance, cette gaieté tranquille et égale que donne la vertu, cette politesse de manières qui naît de celle du cœur ; sur-tout cet amour de la religion qui efface dans l'ame tout autre objet qu'elle, et qui n'est jamais plus pure que dans ceux qui ont le bonheur de la bien connoître.

Fin de l'Eloge de M. Bossuet.

TABLE

DES ORAISONS FUNÈBRES

Contenues dans ce Volume.

Oraison funèbre de Madame Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, prononcée dans l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, le 16 novembre 1669.

Oraison funèbre de Madame Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, prononcée à Saint-Denis, le 22 août 1670.

Oraison funèbre de Madame Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, prononcée à Saint-Denis, le premier septembre 1683.

Oraison funèbre de Madame Anne de Gonzague de Clèves, Princesse Palatine, prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 9 août 1685.

Oraison funèbre de messire Michel le Tellier, Chancelier de France, prononcée dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, le 25 janvier 1686.

Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du sang, prononcée dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 10 mars 1687.

Fin de la Table.

ORAISON FUNÈBRE
DE
HENRIETTE-MARIE
DE FRANCE,
REINE
DE LA GRANDE-BRETAGNE;

Prononcée, le 16 novembre 1669, en présence de MONSIEUR, frère unique du Roi, et de MADAME, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.
Psal. 2.

Maintenant, ô rois! apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

CELUI qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes

et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux Princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main, et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les Princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mère de Rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étale aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez, dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes, aussi-bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie des bons succès; et depuis, des retours soudains, des changemens inouïs; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre

patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une Princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois, en des appareils si divers et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux Rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes sur des événemens si étranges, un Roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse Princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les Princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La Reine dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-

même de vertus. Tellement qu'elle a perdu, pour son propre bien, cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces, plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de Très-Haute, Très-Excellente et Très-Puissante Princesse Henriette-Marie de France, Reine de la Grande-Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette Princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le Pape S. Grégoire (1) a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit du sang de Saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand, et de tant de Rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII ; mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre

(1) Lib. 5. Ep. 6.

d'Ecosse, et qui descendoient de ces Rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le désir immense qui, sans cesse, la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les Princes devoient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre aussi-bien que commander, et faire valoir la raison, non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette Princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison, aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis, que ses Rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des Princes enfans de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de Saint Louis. Le Roi son mari lui a

donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de religion, où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes, pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit, dans la beauté de Judith, un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi son mari, et fit d'un Prince infidèle, un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine son épouse. Comme elle possédoit son affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt dissipés) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel: sans commettre l'autorité du Roi son seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins: et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la Reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui

leur apportoient les consolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le Saint Siége. Le Pape S. Grégoire écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des Rois chrétiens (1) : *Sachez, ô grand Empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel.* C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance, que de secourir la vertu? A quoi la force doit-elle servir qu'à défendre la raison? Et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi. Mais sur-tout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand Pape impose aux Princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile: Combien est étroit le chemin qui mène à la vie : et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit S. Grégoire, puissances du siècle; voyez dans quel sentier la vertu chemine; doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la. tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au-dedans contre tant de tentations qui

(1) *Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitùs data est super omnes homines, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat; ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur.* Greg. Lib. 2. Epist. 62. Mag. Aug.

attaquent la nature humaine, mettez-là du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux, que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant! Tel étoit l'état déplorable des catholiques Anglais. L'erreur et la nouveauté se faisoient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne qui, selon l'oracle de l'Evangile, *doit être prêchée jusques sur les toits* (1), pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se croyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendoit à l'Eglise sa première forme. Henriette, digne fille de Saint Louis, y animoit tout le monde par son exemple, et y soutenoit avec gloire, par ses retraites, par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très-chrétienne maison de France. Les prêtres de

(1) *Quod in aure auditis, prædicate super tecta.* Matth. 10. 27.

l'Oratoire, que le grand Pierre Bérulle avoit conduits avec elle, et après eux les pères Capucins, y donnèrent, par leur piété, aux autels, leur véritable décoration, et au service divin, sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, travestis, *desquels* aussi *le monde n'étoit pas digne* (1), venoient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la Reine; et l'Église désolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, faisoit retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse Reine consoloit la captivité des fidèles, et relevoit leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (2), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand, pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les ames hautaines, et de répandre par-tout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte; il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas; si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent; j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la

(1) *Quibus dignus non erat mundus.* Hel. 11. 38.
(2) Apoc. 8. 1.

lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres Rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise; les Sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, et qu'il donnoit contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les Sages le prévinrent; mais les Sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports même que l'Océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions, et si, ennuyée de ses changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie, par l'immense profusion de ses aumônes? Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes, et s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissoient leur aigreur, et les ramenoient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu. Les conversions étoient inombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris,

que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ces royales mains; la postérité la plus éloignée, n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette Reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France et le Roi son mari, et le Roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette Princesse prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés! Et dans ces dernières années, après que notre grand Roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés, que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? Ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant vos Altesses royales: et l'exemple d'une grande Reine, aussi-bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union

de deux Rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'Etat, sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant, au milieu des plus grands hasards de la guerre, une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un Prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouies d'une si grande Reine, je ne trouve plus de paroles, et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette Princesse a soutenu ces calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, Chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties: il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puissances du*

Seigneur (1), et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils ; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre ; conseils de miséricorde pour le salut de la Reine ; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les évènemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter pour rechercher dans les historiens les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes, négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet historien (2), n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs, ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loi ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles I, roi d'Angleterre étoit juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires, et des moyens de régner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence ? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre (3) a dit de César, qu'il a été clément, jusqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæsari proprium et peculiare sit*

(1) *Introibo in potentias Domini.* Ps. 70.
(2) Q. Curt. Lib. VIII. 9.
(3) Plin. Lib. 9. cap. 28.

clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit. Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles, aussi-bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer, et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves. Mais certes, il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un Roi qui sait se connoître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Witthal, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa Cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce Monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis même accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands Princes, si son histoire trouve des lecteurs, dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont

nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la Nation : et je confesse que la haine des parricides pourroit jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les Rois majeurs, mais encore les pupilles, et les Reines même si absolues et si redoutées ; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve ni la Nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples, d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous leur joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules ; et ne croyons pas que les Mercions, les Danois et les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? Ne doutons pas, Chrétiens : les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans commission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondemens de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je

traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses: il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne, et celui de l'autorité de l'Eglise, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout mal est, que ceux qui n'ont pas craint de tenter, au siècle passé, la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint Siége et de l'Eglise catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance: et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture Sainte, comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, et croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini: que l'opiniâtreté seroit invincible, et que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leurs rêveries pour inspirations, les autres, fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnoître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures: ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets: il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les Rois en ont souffert, mais aussi les Rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvoit changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux passions et aux intérêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la lithurgie anglicane, qui ait ému les communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuoit dans le fond des cœurs: c'étoit un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes, plus hardis que les Luthériens, ont servi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source; et leurs opinions, mêlées au Calvinisme, ont fait naître les indépendans, qui n'ont point eu de bornes; parmi lesquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme Chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre, c'est-à-dire, jusqu'au Pape Saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier Apôtre de la nation Anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise, qui est son tout, aussi-bien que du Saint Siége, qui est son centre, pour s'attacher, contre sa nature, à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble; et la majesté des Rois d'Angleterre seroit demeurée plus inviolable, si contente de ses droits sacrés, elle n'avoit point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs: et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés

à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de-là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes; songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége: tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie (1): *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont si souvent changé de religion; *et je leur ai dit, je ne serai plus votre pasteur*, c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite: *Que ce qui doit*

(1) *Anima eorum variavit in me; et dixi: Non pascam vos. Quod moritur moriatur: et quod succiditur, succidatur, et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui.* Zach. 11. 9.

est naturellement indocile et indépendante, bien elle est fatale à la royauté, et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. *Je suis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie, *c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît* (1). *Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur* (2). Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. *Et j'ordonne*, poursuit-il, *que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux* (3) : tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie. *Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne* (4). Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi il doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais, que dans cette effroyable confusion de toutes choses,

(1) *Ego feci terram et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine mea magna, et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis.* Jérém. XXVII.

(2) *Et nunc itaque dedi omnes terras in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei.* Ibid.

(3) *Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi.* Ibid.

(4) *Et servient ei, et servient filio ejus, etc., donec veniat tempus terræ ejus et ipsius.* Ibid.

Il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'Etat, et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa bonté et leur sureté dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scharborouk remit ce port, et ce château inaccessible. Les deux Hothams père et fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au Roi même les portes de la forteresse et du port de Hulle, choisirent la Reine pour médiatrice, et devoient rendre au Roi cette place avec celle de Beverlei: mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu, qui vouloit punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un maire à Londres, dont le crédit étoit grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, et le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la Reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étoient saisi des arsenaux et des magasins; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il étoit encore plus aisé au Roi de lever

des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la Princesse royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas un mois après, quand il faut retourner auprès du Roi: mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont la flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent allarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entr'eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer en Dieu qui faisoit toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentoit de tous côtés, elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les Reines ne se noyoient pas. Hélas! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire. Et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral, où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande, et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage (1),

(1) *Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt.* Tert. de pœnit.

disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux, et comme disoit un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante! la Reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le Roi et de le secourir, ose encore se commettre à la fureur de l'Océan, et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette Princesse! Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! Mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livra pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une Princesse si bonne et si généreuse: tant elle étoit au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenoient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant, une place considérable qui s'opposoit à sa marche; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée: tout sembloit prospérer par sa présence; les rebelles étoient

consternés : et si la Reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit, et le ciel, qui sembloit suspendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à se déclarer. *Tu sais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sais pas user de la victoire : Rome que tu tenois t'échappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la perdre* (1). Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, et tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Excester, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une Princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ! O Eternel ! veillez sur elle ; Anges saints ! rangez à l'entour

(1) *Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoriâ uti nescis.* Liv. Dec. 3. liv. 2.

Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non duri, modò fortunam. Ibid. liv. 6.

tres escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des Princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle, et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles, et quoiqu'ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse; elle est enfin amenée auprès de la Reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand Prince, et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, et poursuivie par ses ennemis implacables qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vent ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, ou après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi, même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette Princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près

de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquit à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, et aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon (1). *Le voyez-vous, ce grand Roi*, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille; *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qui devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avoit plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissoit, ou de ce que Sémei avoit l'insolence de le maudir!* Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, et d'étaler pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe (2): *Le Seigneur*

(1) *Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel maledicere Semei publicè non timeret.* Sal. l. 2. de guber. Dei.

(2) *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclitos terræ.* Isa. xxiij. 9.

des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste. Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri-le-Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage régente, pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux Princesses. Henriette d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux, Louis qui entend de si loin les gémissemens des Chrétiens affligés, qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des évènemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre, auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ! Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de sa majesté violée ? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au Roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires Anglais : et les gardes fidèles de nos Rois, trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le Roi est mené de captivité en captivité, et la Reine remue

envain la France, la Hollande, la Pologne même et les Puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du Roi son seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison, et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le Roi qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô Reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible et divine; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ces ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre, ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs! Qui pourroit raconter ses plaintes! Non, Messieurs, Jérémie, lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec le Prophète (1): *Voyez*,

(1) *Facti sunt filii perditi, quoniam invaluit inimicus.* Lam. j. 16. *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Ibid. j. 16. *Polluit regnum et principes ejus.* Ibid. j. 2. *Recedite à me, amarè flebo; nolite insumbere*

Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, mes enfans sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'étoit le plus cher. La royauté a été profanée, et les Princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au-dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainsi) vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrétes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces; l'une, de l'avoir faite chrétienne, l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi son fils? Non. C'est de l'avoir faite Reine malheureuse. Ah! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue! Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentimens de la foi. De-là naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement

ut consolemini me. Is. xxij. 4. *Foris interficit gladius, et domi mors similis est.* Lam. j. 20.

à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile : *Malheur à vous qui riez ; malheur à vous qui êtes pleins et contens du monde* (1). Au contraire, comme le christianisme a pris naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés, là on épure ses intentions, là on transporte ses désirs de la terre au ciel, là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter, les plus expérimentés dans les affaires, font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de

(1) *Væ vobis qui ridetis ; væ qui saturati estis.* Luc. 4.

grâces) lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des Rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont venus tout-à-coup d'eux-mêmes : déçus par leurs libertés, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce Prince magnanime eût pu hâter ses affaires en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelqu'état que fussent les Rois, il étoit de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules; il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la Reine fut consolée par ce merveilleux évènement; mais elle avoit appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre par la main le Roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés (1), elle attacha son affection au royaume où

(1) *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes.* S. Aug. 5. de Civit. c. 24.

l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du Roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, et combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des Princes ; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence ! Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidelle imitatrice de l'institut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappeloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'imitation de Jésus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modèle des Chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisoit un rigoureux examen : et soigneuse de les expier par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte cette grande Reine, et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères,

si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines, et avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons.

ORAISON FUNÈBRE
DE
HENRIETTE-ANNE
D'ANGLETERRE,
DUCHESSE D'ORLÉANS;
Prononcée à St.-Denis, le 12 août 1670.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes: vanitas vanitatum, et omnia vanitas. *Eccl.* 2.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste: vanité des vanités, et tout est vanité.

MONSEIGNEUR,

J'ÉTOIS donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à Très-Haute et Très-Puissante Princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle que j'avois vu si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa mère, devoit être sitôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne

objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, et de si belles espérances? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les évènemens de notre vie, par une raison particulière, devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté, qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que

Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit; et l'espérance publique, frustrée tout-à-coup par la mort de cette Princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier; de peur que, croyant avec les impies, que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant: *Crains Dieu, et garde ses commandemens; car c'est là tout l'homme, et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal* (1). Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde: mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste; l'une qui nous montre le néant de l'homme; l'autre, qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous

(1) *Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo: et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud sit.* Eccl. xij. 13, 14.

convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La Princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi, voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son ame, épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du ciel où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

Nous mourons tous, disoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second livre des Rois, *et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour* (1). En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots: ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose

(1) *Omnes morimur; et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertentur.* 2. Reg. xjv. 14.

pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffroit quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y auroit-il dans l'univers de plus distingué que la Princesse dont je parle! Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une Princesse, se trouve rassemblé, et plus anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des Rois, et par-tout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette Princesse née sur le trône, avoit l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse, dès-lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à sa fortune. Nous disons avec joie que le ciel l'avoit arrachée comme par miracle, des mains des ennemis du Roi son père, pour la donner à la France: don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort! éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre

douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la Princesse d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissoit au milieu des bénédictions de tous les peuples, et les années ne cessoient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la Reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faisoit Anne d'Espagne. Anne, vous le savez, Messieurs, ne trouvoit rien au-dessus de cette Princesse. Après nous avoir donné une Reine, seule capable, par sa piété, par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avoit de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette; et quoique le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la Princesse sa sœur, recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguoit, j'ai eu raison de vous dire qu'elle étoit encore plus distinguée par son mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su plaire à Madame. Je pourrois encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire

en un mot ? Le Roi dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette Princesse, et l'a mise par son estime, au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pû donner atteinte à sa modestie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? Mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contr'elle. Madame s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette Princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts, elle aimoit qu'on lui en fit des leçons sincères : marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse, qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des Princes. C'est là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans Cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de

la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires et de la société des hommes, ces ames sans force, aussi-bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète !

(1) *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts*, et qui devient la proie du premier venu. Que Madame étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien; et la sureté qu'on trouvoit en cette Princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets de l'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des Rois, et composent sans instructions

(1) *Sicut urbs patens : et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum.* Prov. xxv. 28.

les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui malgré les divisions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le Roi son frère? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable! Ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce Prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie? Ces deux grands Rois se connoissent, c'est l'effet des soins de Madame: ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entr'eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une Princesse si chérie de tout l'univers, ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort! Non, Messieurs; je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire

voir que tout ce qui est mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître; je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre, que des docteurs assis sur le trône. (1) *O Dieu!* dit le Roi prophète, *vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous.* Il en est ainsi, Chrétiens : tout ce qui se mesure finit; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de plus marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il avoit étendu à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs (2) : *Vous voilà blessé comme nous, vous êtes devenu*

(1) *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.* Ps. xxx. v. j. 6.

(2) *Ecce tu vulneratus es, sicut et nos; nostris similis effectus es.* Is. xiv. 10.

semblable à nous. Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être au défaut de la fortune les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. (1) *Ils mourront*, dit le Roi prophète, *et en ce jour périront toutes les pensées*. C'est-à-dire, les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône:) c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. *Je me suis*, dit-il, *appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'étoit encore une vanité* (2); parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une Princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre Princesse

(1) *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum*. Ps. cxiv. 4.

(2) Eccl. 2. 12. 17.

ne paroîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons ici-bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes chrétiens : ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauva par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette Princesse. Par-tout on entend des cris ; par-tout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré, et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète : *Le Roi pleurera, le Prince sera désolé ;*

et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement (1).

Mais et les Princes et les peuples gémissoient en vain. En vain, Monsieur, en vain le Roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre avec Saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* (2); je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La Princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit; avec quelles grâces, vous le savez: le soir nous la vîmes séchée, et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette Princesse si précises, et si littérales. Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans royaumes par des moyens agréables: toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante; son crédit n'y auroit jamais été odieux: on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le Roi jusqu'à la

(1) *Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur.* Ezech. vij. 27.

(2) Orat. de Ob. Sat. Fr.

mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher aux mérites qu'à la personne du Prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de Monsieur, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins, dans la campagne de Flandre, la joie de cette Princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles : et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisions pour Madame ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible, qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contr'elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté ; contente de l'envisager sans émotion, et de la

recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque malgré ce grand courage nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage, par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée, et si chérie! La voilà telle que la mort nous l'a faite, encore ce reste, tel quel, va-t-il disparoître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterreines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces Rois et ces Princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature: notre corps prend un autre nom, même celui de cadavre, dit Tertullien (1), parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, qui ne lui demeure pas long-temps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue: tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ses termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que pour égaler à jamais les conditions,

(1) *Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, et isto quoque nomine peritura, in nullum indè jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* Tert. de resurr. carnis.

elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines! Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous! Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption, où le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource, ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi; les ombres de la mort se dissipent; *les voies me sont ouvertes à la véritable vie* (1). Madame n'est plus dans le tombeau; la mort qui sembloit tout détruire a tout rétabli: voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, Chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, et une secrète affinité avec Dieu; parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croît avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit rennie à son principe, et que c'est pour

(1) *Notas mihi fecisti vias vitæ.* Ps. 15. 10.

cette raison, dit l'Ecclésiaste (1), *que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré*; il faut par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant! La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité, quand il a dit: *Gloire, richesses, noblesse, puissance pour les hommes du monde, ne sont que des noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses* (2). *Au contraire la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux: pour nous, ce sont seulement des noms* (3), parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit souvent: *Tout est vanité*. Il s'explique; *tout est vanité sous le soleil*, c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté

(1) *Revertatur pulvis ad terram suam, undè erat.* Eccl. xij. 7. *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* Ibid.

(2) Hom. 19. in Matth.

(3) Eccl. c. 2. 14. 2. 11. 7.

par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité: la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste (1) méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. *Hé!* s'écrie ce sage Roi, *y a-t-il rien de si vain* (2)! Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de bien que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux! *Mais cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *est encore une vanité* (3), parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage, et même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête: *Unus interitus est hominis et jumentorum* (4). En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par

(1) Eccl. 1. 17. 2. 12. 24.

(2) *Et est quidquam tam vanum!* Eccl. 2. 19.

(3) *Vidi quod hoc quoque esset vanitas.* Eccl. ij. 1. 12. vij. 10.

(4) Eccl. 3. 19.

l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions ; qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que de folles inquiétudes ! Et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout, et qui se met en pièces : ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste : et bientôt Madame nous le fera paroître dans les dernières actions de sa vie. *Crains Dieu, et observe ses commandemens : car c'est là tout l'homme* (1) : comme s'il disoit : ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever : *Car*, ajoute l'Ecclésiaste, *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal.* Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit, *qu'à la mort périront toutes nos pensées ;* oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles, de sorte que nos pensées qui doivent être incorruptibles du côté de leur principe, devient périssable du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris universel,

(1) Eccl. 12. 19.

si inévitable ? Donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette Princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce, et dans la dernière, que la grâce se montre, c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paroît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi, à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux momens de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre ! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de

ses ancêtres; disons des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'État s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'État pour l'affranchir de ces lois. Il met les ames à ce prix, il remue le ciel et la terre pour enfanter des élus; et comme rien ne lui est cher que ces enfans de la dilection éternelle, que ces membres inséparables de son fils bien-aimé, rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. Notre Princesse est persécutée avant de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de sa maison; et ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise; par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophète: *Mon père et ma mère m'ont abandonnée; mais le Seigneur m'a reçue en sa protection* (1). Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jetée entre les bras de sa providence paternelle, et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu* (2). Ce fut à cette garde fidèle que la Reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenoit du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume, lui-même la posa dans le sein de la Reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là,

(1) Ps. 26. 10. (2) Ps. 21. 11.

elle apprit les maximes de la piété véritable ; moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande et religieuse Reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de Saint Edouard et de Saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit assez exprimer le zèle dont elle brûloit pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens ? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : et le ciel nous l'a ravie. O Dieu ! que prépare ici votre éternelle providence ? Me permettez-vous, ô Seigneur ! d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils ! Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis ! Est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle ? Nous ravissez-vous Henriette par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Eglise ? Ou bien voulez-vous triompher seul ? Et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattoient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'Etat et à la maison d'Angleterre ? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu ! recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi. Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre

zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te, sed etiam omnes fieri, qualis et ego sum* (1). Ce souhait est fait pour les Rois, et Saint Paul étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa, mais saint Paul en exceptoit ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous, de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre Princesse, il me reste, Messieurs, à vous faire considérer le dernier qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les Chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir et à nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent et des ombres qui disparoissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre

(1) Act. xxvi. 29.

âme n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus, la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale a la force de les fixer: et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testamens et la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin testateur; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher Madame, a été puissante? Voyez combien la mort a été terrible. Premièrement, elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! Que de joie elle enlève à cette fortune! Que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle! C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique sans menacer, et sans avertir elle se fasse sentir toute entière dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La grâce plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix

sur lequel elle avoit vu expirer la Reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette ame vraiment chrétienne, y avoit laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette Princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute sa grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance !* Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connoître Dieu, n'appelant pas le connoître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession, qui ne reçoivent les saints Sacremens que par force : dignes, certes, de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. Madame appelle plutôt les prêtres que les médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Eglise, la pénitence avec componction, l'Eucharistie avec crainte, et puis avec constance, la Sainte Onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi; elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer

les braves, ni les conquérans. Madame m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage (1) : *Le patient vaut mieux que le fort ; et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes.* Combien a-t-elle été maîtresse du sien ? Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ? Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincère production d'une ame, qui tenant du ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais sur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professoit hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter elle-même, ne voulant point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'agneau ; c'étoit un nouveau langage que la grâce lui apprenoit. Nous ne voyons en elle, ni ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame allarmée,

(1) *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. xvj. 32.

par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de la grâce? Ce grand Dieu nous exauçoit; mais souvent, dit Saint Augustin, en nous exauçant, il trompe heureusement notre prévoyance. La Princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous attendions. Comme Dieu ne vouloit plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage (1). *Il s'est hâté.* En effet, quelle diligence! En neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand Saint Ambroise, la merveille de la mort dans les Chrétiens (2). Elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princesse, les a ravagés dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessein montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençoit le plus noblement: disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies, qui

(1) *Properavit educere de medio iniquitatum.* Sap. iv. 14.
(2) *Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit.* De bono mortis.

attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire ? La gloire ! Qu'y a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux et de plus mortel ? Quel appât plus dangereux ! Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes. Considérez la Princesse ; représentez-vous cet esprit qui, répandu par-tout son extérieur, en rendoit les grâces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentoit seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis par la lumière, la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame qui marquoit tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence elle relevoit ses présens ; et cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué pendant sa vie, l'a suivi, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grâces et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs,

c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner; et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des Historiens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire* (1)? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées! La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas secrètement: ne veulent-elles pas être adorées! Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre! Et que se peut refuser la foiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu; la modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité: elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage les dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même; et on dit au fond de son cœur: *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre* (2). En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? La mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses! N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame? De l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération! Qu'importe que

(1) *In ipsam gloriam præceps agebatur.*

(2) *Ego sum, præter me non est altera.* Is. xlvij. 10.

sa vie ait été si courte; jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application plus forte à la piété, dans les derniers temps de sa vie, ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour Madame en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le sauveur Jésus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses lèvres ce bienheureux signe de rédemption; n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang, dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais en priant pour

son ame, Chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens! Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connoître, nous confesserons, Chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies, nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper, et des sens, et du présent, et du monde. La providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement la vanité des choses humaines; et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, Chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme des sens est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs

titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, ou plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie! Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et, toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore, toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

ORAISON FUNÈBRE DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à St.-Denis, le 1.er septembre 1683, en présence de Monseigneur le Dauphin.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei. *Apoc.* 14. 5.

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu. Paroles de l'apôtre S. Jean, dans sa révélation. Ch. 14.

MONSEIGNEUR,

QUELLE assemblée l'apôtre S. Jean nous fait paroître ! Ce grand Prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre *sur la sainte montagne de Sion*, dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'agneau qui ôte le péché du monde avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : *Il y a dans l'église de Sardes un petit nombre de fidèles*, pauca nomina, *qui*

n'ont pas souillé leurs vêtemens (1). Ces riches vêtemens dont le baptême les a revêtus; vêtemens qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jésus-Christ* (2). Ce petit nombre chéri de Dieu, par son innocence, et remarquable par la rareté d'un don si exquis, à su conserver ce précieux vêtement, et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité? Ecoutez parler le Juste et le Saint : *Ils marchent*, dit-il, *avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes* (3); dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : ames pures et innocentes, *ames vierges*, comme les appelle S. Jean (4), au même sens que S. Paul disoit à tous les fidèles de Corinthe : *Je vous ai promis, comme une vierge pudique, à un seul homme, qui est Jésus-Christ.* La vraie chasteté de l'ame, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la Reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui pénètre jusqu'aux cieux nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnois cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyons devant les autels, qui inspiroit du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point

(1) Apoc. 8. 5.
(2) Gal. 3. 27.
(3) Apoc. 3. 8.
(4) Gal. 14. 4. II. Cor. 9. 8.

changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son ame, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au-dedans où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. *Elle marche avec l'agneau, car elle en est digne* (1). La sincérité de son cœur sans dissimulation et sans artifice la range au nombre de ceux dont S. Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que *le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche* (2), ni aucun déguisement dans leur conduite: *ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le trône de Dieu. Sine macula sunt enim ante thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes: la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie, depuis son enfance jusqu'à sa mort; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer vos larmes, celles des Princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée! Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple; et ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée, et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, Chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes!

(1) Apoc. 3. 4. (2) *Ibid.* 14. 5.

Mais sur-tout, qu'il est rare de la trouver parmi les grands! *Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche*, *ceux-là*, dit Saint Jean, *viennent d'une grande affliction; de tribulatione magna* (1); afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat trop plein de tentations de grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir, parmi les Rois, de ces ames pures. Tel a été Saint Louis, toujours pur et toujours Saint dès son enfance; et Marie-Thérèse sa fille, a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette Princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyoit nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des Reines, et tel est le digne abrégé de son éloge: il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples, venez contempler, dans la première place du monde, la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette Princesse où

(1) Apoc. 6. 13. 24.

la mort frappe; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort si précipitée et si effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainsi, son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité : Qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, Très-Haute, Très-Excellente, Très-Puissante, et Très-Chrétienne Princesse Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfans, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham : *Les Rois sortiront de vous*, et qui fait dire par son Prophète à David : *Le Seigneur vous fera une maison. Dieu, qui d'un seul homme a voulu former le genre humain*, comme dit S. Paul (1), et de cette source commune *le répandre sur toute la face de la terre*, en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, *marquant les temps*, poursuit-il, *et donnant des bornes à la demeure des peuples*, et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguste naissance, à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes!

(1) Gen. 17. 6. 2. Reg. 6. 8. Act. 18. 24. 26.

Que je méprise ces philosophes, qui mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avoit à notre manière des vues générales et confuses, et comme si sa souveraine intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules, subsistent véritablement. N'en doutons pas, Chrétiens, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui doivent gouverner ces nations, et en particulier dans ces familles tous les hommes par lesquels elles devoient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils, que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la Reine devoit sortir, de celle de France et de celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines: jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps, il le sait, et nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des Rois d'Israël, leur attribuoient par ces paroles: *Nous avons appris que les Rois de la maison d'Israël sont clémens* (1).

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche; et sans dire que l'on redoutoit davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque chose de plus vigoureux dans les armées et dans le courage de celle de France, maintenant

(1) Reg. 20. 31.

que par une grâce particulière, ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisoit la joie de la Reine; c'est que Dieu avoit donné à ces deux maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage; de sorte que *sanctifiée*, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de Saint Paul, elle disoit avec cet Apôtre : *Dieu, que ma famille a toujours servi*, et à qui je suis dédiée *par mes ancêtres : Deus cui servio à progenitoribus* (1).

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où, durant l'espace de quatre cents ans, on ne trouve que des Rois et des Empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'états et tant de royaumes, qu'on a prévu il y a long-temps qu'elle en seroit surchargée ?

Qu'est-il besoin de parler de la très-chrétienne maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangère, qui est toujours dominante dans son chef, qui seule dans tout l'univers et dans tous les siècles se voit après sept cents ans d'une royauté établie, (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fût jamais sous le soleil, et devant Dieu et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang.

(1) I. Cor. 8. 14. 2. Tim. 1. 3.

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France sa mère : digne fille de Henri-le-Grand, et, de l'aveu de l'Espagne, la meilleure Reine, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le trône : triste rapport de cette Princesse avec la Reine sa fille : elle avoit à peine quarante-deux ans, quand l'Espagne la pleura ; et pour notre malheur, la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devoit une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, Chrétiens, de ce que la Reine sa fille, dans un état plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que dans des occasions aussi malheureuses dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père, ne l'avoit-il pas élevée ! On la regardoit en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la Princesse qu'on reconnoît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avoit de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance toute environnée de vertus ; et on voyoit paroître en cette jeune Princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses Etats : Dieu qui nous aime, la destine à Louis.

Cessez, Princes et Potentats, de troubler, par vos prétentions, le projet de ce mariage. Que l'amour qui semble aussi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des

héros du monde, il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvemens qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des ames d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentimens indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre ; et l'Infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'étoit *la femme prudente qui est donnée promptement par le Seigneur*, comme dit le Sage. Pourquoi *donnée promptement par le Seigneur* (1), puisque c'est le Seigneur qui donne tout? Et quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté? Il ne faut pour l'entendre que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne feroit qu'aigrir.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires, à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands Ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration : auguste journée, où deux fières nations, long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancèrent sur leurs confins, leur Roi à leur tête, non point pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux Rois, avec leur Cour, d'une grandeur d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien

(1) Prov. 19. 14.

que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle; Fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions: maintenant nous perdons tous les uns et les autres; Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule: maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourroit les arrêter? Mais si l'Espagne pleuroit son Infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous, ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs: aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédens ne savoient pas: l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées; si les Français peuvent tout, c'est que leur Roi est par-tout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus

inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis.

Les soldats, ménagés et exposés quand il le faut, marchent avec confiance sous ces étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours, et la Reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement ses desseins.

Par les soins d'un si grand Roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre par-tout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien, et nos alliés ont ressenti, dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse française porte par-tout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher

parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves; Louis a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te retournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance: *Qui est semblable à Tyr! et toutefois elle s'est tuée dans le milieu de la mer* (1)! et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages ministres des Cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne je ne sais comment un nouvel éclat à sa majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la Reine. Louis est le rempart de la religion: c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par

(1) Ezech. 27. 32.

mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit par-tout au-dehors, que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroient armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie: ce qu'il renverse au-dedans est un sacrifice bien plus agréable; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feroient de nos cœurs un temple d'idoles. Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire par-tout où s'étend le genre humain? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent: il veut être avec David, *l'homme selon le cœur de Dieu*. C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il a fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand Roi! celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne, dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés! Pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée de Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles, l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouis, devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, et regardez

ce héros, dont nous pouvons dire comme Saint Paulin disoit du grand Théodose, que nous voyons en Louis (1): *Non un Roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un Prince qui s'élève au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa couronne.*

C'étoit, Messieurs, d'un tel héros, que Marie-Thérèse devoit partager la gloire d'une façon particulière, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessoit d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illustre de toutes les Reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfans. Vous les lui avez rendus: elle s'est vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices et les nôtres; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste Princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une Cour dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendoit la piété aussi-bien que la grandeur comme héréditaires, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand Roi, par le mérite et par les respects de ses enfans, et par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur! et

(1) *In Theodosio non Imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide principem prædicamus.* Paulin Epist. 9. Sev.

mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé votre esprit saint* (1), qui jamais n'a perdu *le goût du don céleste* (2); afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes; et que ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, Chrétiens, quand on voit dans l'Evangile (3) la brebis perdue, préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri, qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, et deux mots que lui dit son père, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi : et tout ce qui est à moi est à vous* (4). Cette parabole, Chrétiens, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de Saint Thomas nous la fait entendre, et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle; il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié, mais en deux manières différentes. L'un paroîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu

(1) Eph. 4. 30.
(2) Heb. 6. 4.
(3) Luc. 15. 4. 10.
(4) Luc. 31.

conserve au juste un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite; le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même (1): *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous*: c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don: *Il falloit se réjouir parce que votre frère étoit mort, et il est ressuscité*; c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus benigne: et s'il nous est permis d'expliquer les sentimens du Sauveur par ces sentimens humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis: puisque s'il dit, parlant du prodigue (2): *Qu'on lui rende sa première robe*, il ne lui dit pas toutefois: *Vous êtes toujours avec moi*, ou, comme Saint Jean le répète dans l'Apocalypse (3): *Ils sont toujours avec l'agneau, et paroissent sans tache devant son trône. Sine macula sunt ante thronum Dei.*

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle est de ceux dont le fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse (4): *Celui qui sera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu. Qui vicerit, faciam illum columnam*

(1) Luc. 15. 31.
(2) Luc. 22.
(3) Apoc. 14. 45.
(4) Apoc. 3. 13.

in templo Dei mei. Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la Reine. *Il ne sortira jamais du temple. Foras non egredietur amplius.* Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. *Je le ferai*, dit Jésus-Christ : et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne ! Écoutez, voici le mystère : et *j'écrirai dessus*, poursuivit le Sauveur : j'élèverai la colonne ; mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, et mon nouveau nom* (1). Ces noms, comme la suite le fera paroître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Eglise, et la fréquentation des saints Sacremens : trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte Princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté ; et d'abord : *j'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inspirant une foi vive. C'est, Messieurs, par une telle foi que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante ; parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant : car,

(1) Apoc. 3. 13.

écoutez les qualités que Saint Paul lui donne (1): *Fides sperandarum substantia rerum. La foi*, dit-il, *est une substance*, un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? De ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance, ou, pour parler avec Saint Paul, *une substance*, et un corps à cette ombre fugitive! La foi est donc un soutien, mais des choses *qu'on doit espérer*... Et quoi encore? *Argumentum non apparentium : c'est une pleine conviction de ce qui ne paroît pas.* La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs, une soumission de *l'intelligence entièrement captivée* sous l'autorité d'un Dieu qui parle? Considérez la pieuse Reine devant les autels; voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu : ce n'est pas par la suite qu'on la connoît, c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité, qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche : ah! la foi du centurion admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : *Je ne suis pas digne* (2). Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste, devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir! elle voudroit disparoître toute entière devant la majesté du Roi des Rois.

(1) Heb. 11. 1. (2) Matth. 8. 8. 10.

Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disoit Isaïe : *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur, et devant la gloire d'une si haute majesté* (1).

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, et tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez, dans les paroles de ce grand Roi, la vive peinture de la Reine, et vous en reconnoîtrez tous les sentimens. *Domine, non est exaltatum cor meum* (2) *! O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé !* voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei ; mes regards ne se sont pas élevés ;* voilà l'ostentation et le faste réprimé. Ah, Seigneur! je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampans, et qui fait dire à l'ame arrogante : *il n'y a que moi sur la terre* (3). Combien étoit ennemie la pieuse Reine de ces regards dédaigneux; et dans une si haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princesse ou le moindre sentiment d'orgueil, ou le moindre sentiment de mépris! David poursuivit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me : je ne marche point dans de vastes pensées, ni dans des merveilles qui me passent.* Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. L'orgueil, qui *monte toujours* (4), après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide, ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne téméraîrement dans des projets

(1) Isaïe 2. 20.
(2) Ps. 130.
(3) Isaïe 11. 7.
(4) Ps. 74. 15.

insensés, comme faisoit ce Roi superbe (digne figure de l'ange rebelle), *lorsqu'il disoit en son cœur: je m'élèverai au-dessus des nues, et je poserai mon trône sur les astres, et je serai semblable au Très-Haut* (1). Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès; et voilà l'orgueil méprisé dans ses égaremens. Mais après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il sembloit vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles: *Si*, dit-il, *je n'ai pas eu d'humbles sentimens, et que j'aie exalté mon ame. Si non humiliter sentiebam*, ou, comme traduit Saint Jérôme: *si non silere feci animam meam: si je n'ai pas fait taire mon ame:* si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau psaume: *sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea. Mon ame a été*, dit-il, *comme un enfant sevré.* Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'ame supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes frères, les Philistins défaits, et les ours même déchirés de ses mains, ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandoit sa grandeur. Les Rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne: il est nécessaire au genre humain, et ils doivent pour le repos, autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une

(1) Isaïe 14. 14.

majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la majesté se plait à paroître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme avec une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la majesté, et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi, nous la voyons courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le carmel d'Elie, le desert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissemens de Jésus.

J'ai appris de Saint Augustin, que *l'ame attentive se fait à elle-même une solitude. Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais, mes frères, ne nous flattons pas : il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'ame. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertissemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisoit perdre ces heures particulières qu'elle destinoit à la méditation et à la prière. Auroit-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée que *nul ne connoît que celui qui en ressent les saintes douceurs* (1). C'est-là qu'elle disoit avec David : *O Seigneur ! votre servante a trouvé son cœur pour vous faire cette prière : invenit servus tuus cor suum* (2). Où allez-vous, cœurs égarés ? Quoi ! même pendant la prière, vous laissez errer votre imagination vagabonde ; vos ambitieuses pensées vous reviennent devant

(1) Apoc. 3. 17. 2. (2) Reg. 12. 12.

Dieu ; elles sont même le sujet de votre prière! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le ciel et la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition que la prière devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que *David sentoit allumer dans sa méditation* (1). Ah ! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand Roi, et avec la pieuse Reine que nous honorons : *O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur !* J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint (2), qui présidiez à l'oraison de cette sainte Princesse, et qui portiez cet encens, au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'autel que Saint Jean a vu dans le ciel : racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin : faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine versoit devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence ? Oui, sans doute, puisqu'il est écrit que *rien n'est pur sur la terre* (3), *et que celui qui dit qu'il ne péche pas se trompe soi-même* (4). Mais ce sont des péchés légers, légers par comparaison, je le confesse, légers en eux-mêmes; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute ame innocente. La moindre ombre se remarque sur ses vêtemens, qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les Chrétiens trop savans. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres ! Sais-tu que

(1) Ps. 38. 4.
(2) Apoc. 8. 3.
(3) Job. 15. 15. 1.
(4) Joan. 1. 8.

ces péchés qui semblent légers, deviennent accablans par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints docteurs après Saint Augustin et Saint Grégoire. Sais-tu que les péchés qui seroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement? Les plaisirs innocens le deviennent bien, selon la doctrine des Saints; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche, pour avoir été trop goûtés: mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel? Et n'est-ce pas une des raisons qui fait que Dieu s'écrie: *Delicta quis intelligit* (1) *? qui peut connoître ses péchés?* Que je hais donc ta vaine science, et ta mauvaise subtilité, ame téméraire, qui prononce si hardiment: ce péché que je commets sans crainte est véniel. L'ame vraiment pure n'est pas si savante. La Reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne; mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vont vous faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, Chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels. Elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui étoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disoit donc pas, il est véniel; elle disoit, il est péché, et son cœur innocent se soulevoit. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disoit pas: il est léger; encore une fois, il est péché, disoit-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivoit quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'état, elle s'en accusoit seule. Mais quels malheurs,

(1) P. 18. 65.

direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre? Ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conseil de providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance, et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les ames vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le père céleste se plaît à les regarder dans le secret; et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportoient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, Messieurs, elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuse vie dont la sienne dépendoit, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs, vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfans? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune Prince que les grâces sembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triste messager d'un évènement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le Roi et la Reine, d'un

côté, de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre, des plaintes les plus lamentables: et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'ame humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du ciel irrité, lorsqu'il sembla si long-temps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chère espérance? Pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi, si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne se propose pas un moindre modèle que Marie: Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, Chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. *Un Roi*, dit David, *ne se sauve pas par ses armées, et le puissant ne se sauve pas par sa valeur* (1). Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. *Il s'élève*, dit le Sage, *plusieurs pensées dans le cœur de l'homme* (2): reconnoissez l'agitation

(1) Psal. 32. 16. (2) Prov. 19. 21.

et les pensées incertaines des conseils humains: *Mais*, poursuit-il, *la volonté du Seigneur demeure ferme;* et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. *Le terrible* (1), le Tout-Puissant, *qui ôte*, quand il lui plaît, *l'esprit des Princes* (2), le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, et les *prendre dans leurs propres finesses. Car il n'y a point de conseils contre le Seigneur* (3). Les Machabées étoient vaillans, et néanmoins il est écrit qu'*ils combattoient par leurs prières*, plus que par leurs armes: *Per orationes congressi sunt* (4): assurés par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédoit à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jetoient les yeux sur la Reine, et croyoient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus. Elles sont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'oraison. L'oraison qui nous les obtient nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues *du Père des lumières, d'où descend sur nous tout don parfait* (5): et c'est-là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira par la prière toutes les vertus dans son ame. Dès sa première jeunesse elle fut dans les mouvemens d'une Cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse

(1) Ps. 75. 12. 13.
(2) Job. 5. 13.
(3) 2. Cor. 3. 19. Pr. 21. 30.
(4) Marc. 15. 25.
(5) Jac. 6. 17.

infirme du Roi son père. La Reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle, non-seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps ni l'éloignement n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'avoit-elle pas eue pour le Roi! Toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son état, infatigable dans les voyages, et heureuse pourvu qu'elle fût en sa compagnie: femme enfin où Saint Paul (1) auroit vu l'Eglise occupée de Jésus-Christ, et unie à ses volontés par une éternelle complaisance. Si nous osions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondroit par ses sanglots, et je vous dirai en son nom, ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendoient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa maison désolée? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dit que ses trésors étoient épuisés; vous premièrement pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne; et vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotens, estro-

(1) Ephes. 24.

piés, *restes d'hommes*, pour parler avec Saint Grégoire de Nazianze (1); car la Reine respectoit en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ; vous donc qu'elle assistoit avec tant de joie, qu'elle visitoit avec de si saints empressemens, qu'elle servoit avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ; quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissemens à la gloire de cette Princesse, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguste assemblée! Recevez, père Abraham, dans votre sein cette héritière de votre foi, comme vous, servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot, fille, femme, mère, maîtresse, Reine telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, et dans le cœur de la Reine. Par le nom de la *sainte cité de Dieu*, *la nouvelle Jérusalem* (2), vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Eglise catholique. Cité sainte dont toutes *les pierres sont vivantes* (3), dont Jésus-Christ est le fondement; qui *descend du ciel* (4) avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie; cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Eglise,

(1) Orat. 16.
(2) Apoc. 3. 11.
(3) 1. Per. 2. 4. 5.
(4) Apoc. 2.

toute la foi de la Reine se réveilloit. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise inspirée de Dieu, et instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses Saints; et enfin un mystérieux abrégé de l'ancien et du nouveau Testament, et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les Chrétiens; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours *admirable* (1), selon le Prophète, et non-seulement en lui-même, mais encore *dans ses Saints* (2). Dans cette variété qui aboutit tout à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ, l'ame innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'ame toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande: elle se renouveloit dans toutes les fêtes, elle se sacrifioit dans tous les jeûnes, et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas; mais la Reine se rangea bientôt à l'obéissance: l'habitude ne put rien contre la règle, et l'extrême exactitude de cette Princesse marquoit la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole, *qui vous écoute, m'é-*

(1) Apoc. 6. Ps. 57. 56. (2) Luc. 10. 49.

coute (1)? Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu, sous la conduite particulière de ses serviteurs, qui exercent son autorité dans son Eglise. Les confesseurs de la Reine pouvoient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avoit-elle pas pour le souverain Pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique; qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissemens? Le nom même et l'ombre de division faisoit horreur à la Reine comme à toute ame pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Saint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au Saint Siége. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le Saint Siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde: qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité, et y rappeler à la fin tous les hérétiques; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez, quand vous dites: *Je suis le pain de vie;*

(1) Luc, 10. 26.

et ma chair est vraiment viande ; et, *prenez, mangez, ceci est mon corps* (1)? Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'Eucharistie, nom composé de biens et de grâces, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une source de miséricordes, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes grâces, et le verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère, c'est le *nouveau Testament* de notre Sauveur, et on commence à y boire ce *vin nouveau* dont la céleste Jérusalem est transportée (2). Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine fréquentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princesse se sentoit dans son état naturel, quand elle étoit comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus Christ. Mais l'Eucharistie étoit son amour; toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son désir, elle ne cessoit de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure? La règle que donne Saint Augustin est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de grâce pour la communion même. Par ces admirables pratiques, cette Princesse est venue à sa dernière heure, sans qu'elle eut besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que

(1) Jean. 6. 48. 58. Matth. 26. 26.
(2) Matth. 26. 28. 29.

celle de sa sainte vie ; et les hommes toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains; car on n'épargne que soi-même dans ses jugemens ; les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de biens que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, Chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés et nous introduit à la vraie vie; apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique, où sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux Reines, plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoique avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche, de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille Marie-Thérèse. Anne dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur, mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elles sembloient nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. Anne, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuse : Marie-Thérèse, aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et toute entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, Anne, pleine de foi, ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit

acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâce de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assidues; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint viatique! Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire: sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitoit toujours assez elle-même, et prenoit dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux Reines? Par l'une, Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, Chrétiens, qu'attendons-nous! Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un Chrétien toujours attentif à combattre ses passions, *meurt tous les jours* avec l'Apôtre (1), *quotidiè morior*. Un Chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essaï, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, Chrétiens, vivons-nous! Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie, et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années! Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de foibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille! Et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant! Quelle santé

(1) I. Cor. 15. 3.

nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le sein ! De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup, et où en étoit cette grande Reine avec toute la majesté qui l'environnoit, si elle eût été moins préparée ! Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit ? Le Roi même, que pouvoit-il, lui, Messieurs, lui qui succomboit à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage ! Tout ce qui environne ce Prince l'accable. Monsieur, Madame, venoient partager ses déplaisirs, et les augmentoient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous, que de lui percer le cœur par leurs sanglots ! Il l'avoit assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure ; voilà ce que peut la terre pour une Reine si chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prières ; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce sacrifice seroit inutile à la Reine, si elle n'avoit mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement, dit Saint Augustin, qu'opère un tel sacrifice ? Nul soulagement pour les morts, une foible consolation pour les vivans. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jésus-Christ, *comme un voleur*. Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et

une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant, elle nous sauve. Tremblons donc, Chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment, car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient*, *ils achetoient*, *ils vendoient*, *ils plantoient*, *ils bâtissoient*, *ils faisoient des mariages aux jours de Noë*, *et aux jours de Loth* (1), et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoient des occupations innocentes: que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire: et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucuns changemens de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour? La sentence partira d'en haut. *La fin est venue*, *la fin est venue*. *Finis venit*, *venit finis*. *La fin est venue sur vous*. *Nunc finis super te*. Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez*: *Fac conclusionem*. Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour

(1) Luc. 17. 26. 28.

le feu : *Coupez l'arbre, arrachez ses branches : secouez ses feuilles, abattez ses fruits :* périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincemens de dents, prélude de ceux de l'enfer. Ah ! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible ! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur, notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé, afin qu'il brille* (1). Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ? Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche. Prévenons-le, Chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles ? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touchés inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux, et pour le corps et pour l'ame : ces habitans désolés, ne sont-ce pas des Chrétiens et des Catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même Eglise, et nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : *Le jugement commence par sa maison*, et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence : appaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine, qui parle plus que tous les prédicateurs. Ecoutez-la, Princesse, écoutez-la

(1) Ezech. 21. 9 et 10.

Peuples, écoutez-là, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, et par une voie qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que Saint Grégoire de Nazianze (1) adressoit aux Princes et à la maison régnante. *Respectez*, leur disoit-il, *votre pourpre*; respectez votre puissance, qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut: il partage avec vous celles d'en bas: montrez-vous dieux aux peuples soumis*, en imitant la bonté et la magnificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens, et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu, avec Salomon, la sagesse (2), qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres: et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis-le-Grand, et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

(1) Orat. 27. (2) Sap. 5.

ORAISON FUNÈBRE D'ANNE DE GONZAGUE, DE CLÈVES, PRINCESSE PALATINE;

Prononcée dans l'Eglise des Carmélites du faubourg St.-Jacques, le 9 août 1665.

Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te: elegi te, et non abjeci te: ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre: je t'ai appelé des lieux les plus éloignés: je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté: ne crains point, parce que je suis avec toi. Is. 41. 9. 10. C'est Dieu même qui parle ainsi.

MONSEIGNEUR,

Je voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur feroit connoître qu'une ame fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente.

La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant, selon sa coutume, l'office divin, lisoit les paroles d'Isaie que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture-Sainte; et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle, selon ses besoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur que c'étoit à elle qu'il les adressoit. Elle crut entendre une voix douce et paternelle, qui lui disoit: *Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés* (1), des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie, et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disois en ton cœur rebelle, je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, *et j'ai dit, tu seras ma servante: je t'ai choisie* dès l'éternité, *et je n'ai pas rejeté* ton ame superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience: *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te sens accablée, *parce que je suis ton Dieu* qui te fortifie: *ne te détourne pas de la voie* où je t'engage, *puisque je suis avec toi*; jamais je ne cesserai de te secourir, *et le juste que j'envoie au monde*, ce sauveur miséricordieux, ce pontife compatissant, *te tient par la main. Tenebit te dextera justi mei.* Voilà, Messieurs, le passage entier du Prophète Isaïe, dont je n'avois récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette Princesse, que par les paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ses

(1) Isaïe 41. 9. 10.

admirables conseils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'écriture (1), et dans l'ombre de la mort; s'il vous reste quelque pitié de votre ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princesse d'un si haut rang, dans une Princesse qui fut nièce d'une Impératrice, et unie par ce lien à tant d'Empereurs; sœur d'une puissante Reine, épouse d'un fils de Roi, mère de deux grandes Princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick; enfin dans une Princesse dont le mérite passe la naissance, encore que sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologues, celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés: quand Dieu joint à ces avantages une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu; et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs: ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont

(1) Isaïe 9. 2.

vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophètes (1) : *Onus verbi Domini super Israël;* et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choses, à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités, qui ne rendent pas meilleur, ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'ame pécheresse auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paroître notre Princesse dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu, pour faire servir ces défauts, non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes frères, qui savons à quoi ont servi à Saint Pierre ses reniemens, à Saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à Saint Augustin ses erreurs, à tous les Saints pénitens leurs péchés : ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous très-haute et très-puissante Princesse Anne de Gonzague de Clèves, Princesse de

(1) Zach. 22. 3.

Mantoue et de Monferrat, et Comtesse Palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années, elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle; et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Farmoutiers, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de Saint-Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de Saint-Fare, autant éloignée des voies du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne que Dieu avoit choisie depuis mille ans, où les épouses de Jésus-Christ faisoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paroissoient pas; sous la conduite de la sainte Abbesse, qui savoit donner le lait aux enfans, aussi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la princesse Anne étoient heureux. Les mystères lui furent révélés: l'écriture lui devint familière: on lui avoit appris la langue latine, parce que c'étoit celle de l'Eglise; et l'office divin faisoit ses délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et à ses humiliations; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyoit tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la sage Abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinoit au gouvernement; et déjà on la comptoit parmi les Princesses qui avoient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée

à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? La princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyoit, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devoient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes tant le néant y est attaché! La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille. On la fit Abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisoit: et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable étoit destiné à la princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir, et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout à coup les desseins de Farmoutiers. Avenai parut avoir un air plus libre, et la princesse Bénédicte y présentoit à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune Abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la princesse Anne, ce que d'importuns empressemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appeloit avec tant d'attraits à la vie religieuse; et l'asile qu'elle avoit choisi pour défendre sa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément: et si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens: au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes

grâces ; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux, ni si puissans. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspiroit plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le duc de Mantoue, leur père, mourut : les affaires les appellèrent à la Cour, la princesse Bénédicte qui avoit son partage dans le ciel fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne ! la pieuse Abbesse mourut dans ce beau travail, et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisoit ; et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte Palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune Prince qui s'étoit réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce Prince, et cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des Rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avoient engagé. Heureux présage pour la maison Palatine ! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Eglise la gloire du saint monastère de Maubuisson ; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison Palatine, que nous

la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois Princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie.

Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle Saint Paul (1), qui *vraiment veuves et désolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries, et délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière!* Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de Saint Paul: état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de Saint Paul (2): *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs;* remarquez qu'il ne dit pas la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit: *La veuve qui la passe dans les plaisirs; elle est morte toute vive;* parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais sur-tout, quand on a connu

(1) I. Tim. 5. 5. (2) I. Tim. 6.

Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses grâces; quand la lumière divine s'est découverte (1), et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle: qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois; vous reconnoissez le langage de Saint-Paul. Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chûte si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle ame soit renouvelée par la pénitence*. Impossible: quelle parole! Soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine; soit que l'impossibilité dont parle saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connoissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la Princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur, Quoi! la faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez; vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir.

(1) Heb. 6. 4. 5. 6.

Le génie de la Princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps? Quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au-dehors, les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux: les Princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand: ce Prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien; et ensuite je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle: un ministre persécuté et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée: que dirai-je! Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? Et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non, c'est Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite (1); qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire; et qu'il secoue la terre, et la brise; et qu'il guérit en un mot toutes ses brisures (2). Ce fut là que la Princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'Etat et à la grande

(1) I. Reg. 11. 6. (2) Ps. 59. 4.

reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette Princesse, elle eut encore celui de tous les partis: tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs! Elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager, et on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée. Mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens? Que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour? D'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ses besoins? Mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps, les amusemens des promesses; l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère, voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes!

Dans ces déplorables erreurs, la Princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même: inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève

en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, non moins hardi, non moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle! Où sont ces ames guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain! Ni les chevaux ne sont vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans le désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume: après de courageux, mais de vains efforts, le Roi est contraint de la suivre: réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enlèveroit les rameaux épars (1). Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son Eglise, et lui devoit un vengeur. Il la regardoit en pitié (2). Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danoi, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant, qui menaçoit tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces,

(1) Dan. 9. 11. 16.
(2) Ezech. 31. 30. 2. Reg. 19. 28.

et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la Princesse Palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au Roi et à la Reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admire-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvoient ses affaires, la Princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimoit pas? Les deux Princesses ne furent plus qu'un même cœur : la Reine parut vraiment Reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; et la Princesse Palatine joignit au respect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnoissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, et qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu, comme si le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs ? Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la Princesse Palatine : faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuoit dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels ; dites qu'elle étoit généreuse, libérale, reconnoissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Evangile (1), qui

(1) Luc. 15. 12. 32.

veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle *dans un pays écarté*, où il dissipe tant de rares trésors; et en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, et se contentoit elle-même, la Princesse Palatine n'étoit pas heureuse; et le vide des choses humaines se faisoit sentir à son cœur. Elle n'étoit heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde qu'elle avoit tant désirée, celle du Roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux Princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumière de la Cour: de Philippe, dis-je, ce grand Prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler, et de ces deux grandes Princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connoître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achèvera son bonheur. Non, elle n'étoit heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne sa chère fille, et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, Prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnoître par des dignes distinctions. C'est ce qu'elle devoit attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Fréderic, duc de Brunswick et d'Hanovre, Souverain puissant;

qui avoit joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et pour comble de joie à notre Princesse, le service de l'empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans sa famille; et la princesse Marie sa fille, n'auroit eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat la tranquillité et la douceur, elle trouvoit dans un Prince aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter sa délicatesse; dans la Duchesse sa fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'estime du monde, et comme une vive lumière, percer tout-à-coup avec grand éclat, un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle et étroite liaison avec le Prince qui, de tout temps, avoit le plus ravi son estime: Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que falloit-il davantage, et que manquoit-il au bonheur de notre Princesse? Dieu qu'elle avoit connu, et tout avec lui.

Une fois elle lui avoit rendu son cœur. Les douceurs célestes qu'elle avoit goûtées sous les ailes de Saint-Fare, étoient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million qu'elle retira du duché de Réthelois, servit à multiplier ses bonnes œuvres; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devoit, avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice, couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc

ici cet heureux retour que je vous promets depuis si long-temps ? Non, Messieurs, vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la Princesse ne permettoient qu'elle partageât tant soit peu son cœur : une ame comme la sienne ne souffre point de tels partages ; et il falloit ou tout-à-fait rompre, ou se rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappellèrent : sa piété s'y dissipa encore une fois : elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (1) : *L'état de l'homme qui retombe devient pire que le premier.* Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence : tremblez, puisque chaque chûte creuse sous vos pas de nouveaux abîmes : tremblez enfin, au terrible exemple de la Princesse Palatine. A ce coup, le Saint-Esprit irrité se retire : les ténèbres s'épaississent, la foi s'éteint.

Un saint Abbé, dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre Princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grâce de les reconnoître, recevez l'humble confession de votre servante ; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, Chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parloit sérieusement des mystères de la religion, elle avoit peine à retenir

(1) Luc. 11. 28.

ces ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : *Et*, poursuit-elle, *ç'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire croire fermement le Christianisme.* Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit pas encore venue. C'étoit le temps où elle devoit être livrée à elle-même pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissoit dans son incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision qui est le dernier excès, et comme le triomphe de l'orgueil ; et qu'elle ne se trouve parmi *ces moqueurs dont le jugement est si proche*, selon la parole du Sage (1) : *Parata sunt derisoribus judicia.*

Déplorable aveuglement ! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité ; et qui également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! Et qu'il seroit aisé de les confondre, si foibles et présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées ? Ils n'ont rien

(1) Prov. 18. 29.

vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'appaise? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on pense de ce premier Etre, soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses? S'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable; divine, et par conséquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom?

Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si long-temps révérée: il se met au rang des gens désabusés: il insulte en son cœur aux foibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

C'est dans cet abîme profond que la Princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle désiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu ne l'établit en elle par un miracle? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de

penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs, et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, Chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restoit-il à notre Princesse, que restoit-il à une ame qui, par un juste jugement de Dieu, étoit déchue de toutes les grâces, et ne tenoit à Jésus-Christ par aucun lien? Qu'y restoit-il, Chrétiens, si ce n'est ce que dit Saint Augustin? Il restoit la souveraine misère, et la souveraine miséricorde: *Restabat magna miseria et magna misericordia* (1). Il restoit ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la vouloit rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, Messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des Anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint Abbé: Ecoutez, et prenez garde sur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins, et la conduite de la grâce. Elle crut, dis-je, *que marchant seule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle-né. Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, et*

(1) Ps. 50.

je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix et de visage, et prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes et très-admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre, ni imaginer. C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle, et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit Saint Jean (1). *Il nous a donné un sens pour connoître le vrai Dieu, et pour être en son vrai fils : Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero filio ejus.* Notre Princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe mystérieux, *elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la religion et de l'autre vie :* ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, *elle se sentit si éclairée*, c'est elle-même qui continue à vous parler, *et tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-temps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumière que celle dont il étoit privé ; Et,* dit-elle, *il se répandit dans mon cœur une joie si douce, et une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.* Vous attendez, Chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnoissez que ce songe est vraiment divin. *Elle s'éveilla là-*

(1) Joan. 5. 20.

dessus, dit-elle, *et se trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendoit est arrivé: elle croit, elle qui jugeoit la foi impossible: Dieu la changea par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. *Je me levai*, poursuit-elle, *avec précipitation: mes actions étoient mêlées d'une joie et d'une activité extraordinaire.* Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animoit ses actions, se ressent encore dans ses paroles. *Tout ce que je lisois sur la religion me touchoit jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la messe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumé d'être.* Car c'étoit de tous les mystères celui qui me paroissoit le plus incroyable. *Mais alors*, dit-elle, *il me sembloit sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles, et dont l'on ne peut douter.* Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés: miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saül converti, cette espèce d'écaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un si soudain changement: *Le doigt de Dieu est ici* (1). La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnoît dans ses fruits (2). Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable: et même cette joie sensible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque temps.

Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse

(1) Act. 9. (2) Exod. 8. 19.

ne crut pas qu'il lui fut permis d'approcher d'abord des saints Sacremens. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espéroit de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et aux approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacremens de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle, la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés: il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée qui doive être touchée du récit? *Il est*, dit-elle, *impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma syncope; c'est-à-dire, ma mort et ma damnation. J'avouois bien que je n'étois pas digne d'une miséricorde que j'avois si longtemps négligée: et je disois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de sa justice; mais qu'enfin, chose insupportable! je ne le verrois jamais; que je serois éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentois tendrement ce déplaisir, et je le sentois même, comme je crois*, ce sont ces propres paroles, *entièrement détaché des autres peines de l'enfer.* Le voilà, mes chères sœurs, vous le connoissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand

dans les cœurs, avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs ; non point la crainte de l'esclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux ; mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissoient son mal jusqu'à la dernière extrémité. Nul n'en pénétroit la cause, et on attribuoit ces agitations à la fièvre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardoit comme une personne réprouvée et presque sans espérance de salut, Dieu qui fait entendre ses vérités en telle manière, et sous telle figure qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait à Joseph et Salomon, et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile (1). Elle voit paroître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse ; une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il falloit le rendre au ravisseur, dont on étendroit l'ardeur en lui enlevant sa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais*. En ce moment elle s'éveilla, et l'application de la figure qui lui avoit été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : *Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous redonnera au démon, après vous avoir tiré de sa puissance ? Espérez et*

(1) Matth. 23, 37.

prenez courage (1). A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme si un Ange lui eût appris*, ce sont encore ses paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas* (2). Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ, qui les menaçoit (3), et il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte pénitente, lorsque parmi les frayeurs d'une conscience alarmée, et *les douleurs de l'enfer* (4), il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette *paix qui surpasse toute intelligence* (5). Alors une joie céleste saisit tous ses sens, *et les os humiliés tressaillirent* (6). Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de la grâce. Et vous, saints Prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous, Chrétiens; venez aussi, ô pécheurs! tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter avec David (7): *Que Dieu est bon! que sa miséricorde est éternelle!*

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La Princesse Palatine change en un moment toute entière: nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ses vanités. Car aussi, quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris? De peindre et de parer l'idole du monde? De

(1) Matth. 9. 11.
(2) Marc. 4. 39.
(3) Luc. 8. 24.
(4) Ps. 17. 6.
(5) Philip. 4. 7.
(6) Ps. 50. 20.
(7) Ps. 139.

retenir comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit, sans craindre, comme autrefois, ce vain fantôme des ames infirmes, dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres; la Princesse Palatine parut à la Cour si différente d'elle-même, et dès-lors elle renonça à tous les divertissemens, jusqu'aux plus innocens, se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne, et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable, toute sa maison y entra : chez elle on ne faisoit que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savoit que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir. Ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin (1). La lecture de l'Evangile et des livres saints en fournissoit la matière : si le travail sembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le temps, on guérissoit la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchoit pendant que les mains industrieusement occupées, s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le dessein : c'étoient ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les autels. Les psaumes avoient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'étoit point

(1) Luc. 18. 13.

nécessaire de parler, la sage Princesse gardoit le silence : la vanité et les médisances qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisoient craindre tous les entretiens : et rien ne lui paroissoit ni agréable, ni sûr que la solitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où sortoient toutes ses paroles, se communiquoit à ceux qui conversoient avec elle, et les nobles expressions qu'on remarquoit dans ses discours ou dans ses écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive : dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéir à l'Eglise. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en auroit surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel *et que les Eglises des Saints publient leurs aumônes* (1). Le Duc son père avoit fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La Princesse sa fille en marioit aussi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitoit. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissoit. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités ; et dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. *Je suis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. Achevons vîte au nom de Notre-Seigneur, ôtons vîtement une bonne femme de*

(1) Eccl. 51. 11.

l'étable où elle est, et la mettons dans un de ces petits lits. Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire! Elle poursuivit: *Dieu me donnera peut-être de la santé, pour aller servir cette paralytique: au moins je le ferai par mes soins, si les forces me manquent; et joignant mes maux aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture et les ustensiles de ces pauvres femmes; peu-à-peu nous les mettrons à leur aise.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates: elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières, acheva de la dépouiller de ce qui lui restoit de superflu: tout devint pauvre dans sa maison et sur sa personne: elle voyoit disparoître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenoit à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins; c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'étoit pas assez accablée de nécessités.

Qu'attendez-vous, Chrétiens, à vous convertir, et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'ame pénitente, quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvoit seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisoient le corps et l'esprit; et cependant durant tout ce temps, et dans les tourmens inouis de sa dernière

maladie, où ses maux s'augmentèrent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible désir, en disant aussitôt après avec Jésus-Christ, la prière du sacré mystère du jardin; c'est ainsi qu'elle appeloit la prière de l'agonie de notre Sauveur: *O mon père! que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (1). Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avoit tant désirée d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de Saint-Eare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avoit goûté les premières grâces, a témoigné son désir; et sa volonté a été aux yeux de Dieu, un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une ame comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu: mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage, qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avoit renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence: mais non, tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables: *ô Seigneur*, disoit le saint homme Job (2), *vous me tourmentez d'une manière merveilleuse!* C'est que sans parler ici de ses autres peines, il portoit au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les Anges ont peine à soutenir leur innocence (3). Il le voyoit avec ses yeux éternellement ouverts, observer toutes les démar-

(1) Luc. 22. 42.
(2) Job. 10. 16.
(3) Job. 15. 1.

ches, compter tous les pas d'un pécheur, et *garder ses péchés comme sous le sceau*, pour les lui représenter au dernier jour : *Signasti quasi in saculo delicta mea.* D'un autre côté il ressentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme : *Je craignois*, dit-il (1), *toutes mes œuvres.* Que vois-je ? le péché ! le péché par-tout ! Et il s'écrioit jour et nuit (2) : *O Seigneur ! pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés !* Et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit, *que je sois contraire à la parole du Saint* (3) ! Tel étoit le fond de ses peines, et ce qui paroît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princesse Palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée ! Elle croyoit voir par-tout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisoit un remède de la cause de son mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arrivoit aux délices de la sainte table ? Mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avoit donné pour la soutenir dans ses peines. *Enfin je suis parvenue au divin banquet. Je m'étois levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur : mais lui seul sait les combats qu'il a fallu rendre.* La matinée se passoit dans un cruel exercice. *Mais à la fin*, poursuit-elle, *malgré mes foiblesses, je me suis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur ; et j'ai connu qu'il falloit, puisque tout s'est fait en moi*

(1) Job. 9. (2) *Ibid.* 7. 21. (3) *Ibid.* 6. 10.

par la force de la divine bonté, que je réussse encore avec une espèce de force ce dernier et souverain bien. Dieu lui découvroit dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la patience. *Il n'appartient pas*, disoit-elle, *aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, et les ramener comme malgré eux, de s'asseoir au festin avec les enfans et les amis, et c'est assez qu'il leur soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs Seigneurs.* Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je ne fais plus, foible orateur, que répéter les paroles de la Princesse Palatine : c'est que j'y ressens la manne cachée et le goût des écritures divines, que ses peines et ses sentimens lui faisoient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il est bien croyable*, disoit-elle, *qu'un Dieu, qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour, et à l'infinité de sa puissance : et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu, passe de bien loin la capacité de notre foible raison. C'est*, ajoute-t-elle, *ce que je me dis à moi-même, quand les démons tâchent d'étonner ma foi; et depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres.* C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres, et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle, fils unique de Dieu vivant, sortez du

bienheureux sein de votre père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Evangile : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique* (1). Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ, le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs: *Dieu a tant aimé le monde!* Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuses l'amour de la gloire, aux ames les plus vulgaires l'amour des richesses; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour! Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines: et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme qui n'est que foiblesse tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères: *Dieu a tant aimé le monde!* C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avoit bien comprise. De son temps un Cérinthe, un Hérésiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet Apôtre vierge, prophète du nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, et pour dire: *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur;* que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez et admirez. *Nous croyons*, dit-il, *et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous: Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis* (2). C'est là toute

(1) II. Cor. 6. 11; 12. (2) I. Joan. 5. 17.

la foi des Chrétiens : c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la Princesse Palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé : c'est tout dire. S'il a fait, disoit-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier? Croyons donc, avec Saint Jean, en l'amour d'un Dieu : la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre (1); l'un le mystère de l'incarnation, l'autre celui de l'Eucharistie, chacun ce qui lui déplaît : foibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatés pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoiqu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte Princesse dont nous parlons par le moyen qu'il lui a plu : il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini ; et vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés.

(1) II. Cor. 6. 11. 12.

Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue! Cependant, si quelquefois elle désiroit en être un peu soulagée, elle se le reprochoit à elle-même: *Je commence*, disoit-elle, *à m'apercevoir que je cherche le paradis terrestre à la suite de* Jésus-Christ, *au lieu de chercher la montagne des Olives et le Calvaire par où il est entré dans sa gloire.* Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Evangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole: *Qu'elle aimoit mieux vivre et mourir sans consolation que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ses sentimens jusqu'à l'agonie; et prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle disoit d'une voix mourante: *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera: mais j'espère en ses miséricordes.* Cette parole de confiance emporta son ame sainte au séjour des justes.

Arrêtons ici, Chrétiens: et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre, qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur invisible, et faites que chacun se parle soi-même. Parlez, mes frères, parlez: je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière: elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire, avec Anne de Gouzague: Il n'y a plus ni Princesse, ni Palatine; ces grands noms dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle: Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparoît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché. Le reste qu'on croyoit tenir, échappe; semblable à de l'eau gêlée, dont le vil crystal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra

la frayeur dans toutes les veines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ;* dans un moment, je serai entre ses mains, dont Saint Paul écrit en tremblant : *Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu* (1); et encore : *C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (2); entre ces mains, où tout est action, où tout est vie; rien ne s'affoiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir, si ces mains toutes puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : *J'espère en sa miséricorde* (3). Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir? Quand aurons-nous écouté *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur* (4) ? Comment ? par la pénitence? Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit; d'une pénitence imparfaite; d'une pénitence nulle, douteuse si vous le voulez, sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moële des os ? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de

(1) Gal. 6. 7.
(2) Heb. 10. 31.
(3) Luc. 5.
(4) *Ibid.* 3.

vertus, les porta jusques dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on peut pécher avec raison, où la foiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience: la Princesse Palatine t'est donnée *comme un signe et un prodige: in signum et in portentum* (1). Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses: tu la verras se joindre à ces saintes filles, et à toute la troupe des Saints; et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs? Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paroîtra lui-même à ces malheureux, quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophète (2), dont ils auront rouvert toutes les plaies, et qu'il leur dira: *Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphèmes*, nation impie? *Me confugitis gens tota.* Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres? Pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité étoit douteuse? Race infidèle, me connoissez-vous à cette fois, suis-je votre juge, suis-je votre Dieu? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin (3). Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous fidèles, *qui trembles à sa parole* (4), en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête. Si, touchés des saints exemples que je vous

(1) Isaïe 8. 18.
(2) Zach. 12. 10. Malac. 3. 9.
(3) Matth. 8. 12.
(4) Ps. 66. 25.

propose, vous laissez attendrir vos cœurs (1); si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ, et que trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la volonté divine, qui vous aura conduit à la pompe funèbre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui, favorable interprête de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher, et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence, et tant de zèle: vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours : que vous dirai-je pour vous consoler? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnoissez ici le monde; reconnoissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des tendresses d'une mère, qui n'eut jamais son égal; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils : vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret faisoient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux: l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité; et en attendant sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie.

(1) Luc. 21. 28.

ORAISON FUNÈBRE
DE MESSIRE
MICHEL LE TELLIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

Posside sapientiam, acquire prudentiam; arripe illam, et exaltabit te: glorificaberis ab ea, cùm eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, et acquérez la prudence: si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera, et vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée. Prov. 6.

MESSEIGNEURS, (*)

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles, et honore les vertus, je louerai la sagesse même: et la sagesse que je dois louer dans ce discours, n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons, ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois et qui dispense les grâces. Car encore que ce grand ministre, choisi par la divine providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les

(*) A Messeigneurs les Evêques, qui étoient présens en habit.

Rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs et au comble des félicités humaines; sa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine, n'étoit pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connoît pas: cette sagesse *qui vient d'en haut, qui descend du père des lumières* (1), et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité toute entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. *La sagesse vous élèvera*, dit Salomon, *et vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embrassée.* Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyoit environné sur la terre. C'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il paroît sans ostentation, il y est vu sans envie: et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse: qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il y a vécu aussi modeste que grand; que dans ses importans emplois, soit qu'il nous paroisse, comme chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considérions dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public; et qu'enfin dans une heureuse vieillesse,

(1) Jac. 3. 19.

prêt à rendre avec sa grande ame le sacré dépôt de l'autorité si bien confiée à ses soins, il a vu disparoître toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avoit mis en lieu haut et innaccessible à la mort son cœur et ses espérances, de sorte qu'il nous paroît, selon la promesse du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être soumis aux lois de la véritable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels. C'est la gloire qu'a remportée très-haut et puissant Seigneur, Messire Michel le Tellier, Chevalier, Chancelier de France.

Le grand cardinal de Richelieu achevoit son glorieux ministère, et finissoit tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessoit d'être redoutée, et la France, sortie enfin des guerres civiles, commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particulière à celles d'Italie ; et sans parler des autres raisons, Louis XIII, de glorieuse et triomphante mémoire, devoit sa protection à la duchesse de Savoie sa sœur et à ses enfans. Jules Mazarin, dont le nom devoit être si grand dans notre histoire, employé par la Cour de Rome en diverses négociations, s'étoit donné à la France; et propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avoit fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France; et le cardinal Mazarin s'avançoit secrètement à la première place. En ce temps, Michel le Tellier, encore maître des requêtes, étoit intendant de justice en

Piémont. Mazarin, que ses négociations attiroit souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité, et d'une conduite si sûre dans les affaires : car les ordres de la Cour obligeoient l'ambassadeur à concerter toutes choses avec l'intendant, à qui la divine providence faisoit faire ce léger apprentissage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdoit pas dans ces vastes pensées ; et renfermé à l'exemple de ses pères dans les modestes emplois de la robe, il ne jetoit pas seulement les yeux sur les engagemens éclatans, mais périlleux de la Cour. Ce n'est pas qu'il ne parut toujours supérieur à ses emplois. Dès sa première jeunesse tout cédoit aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il étoit grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avoit passé du grand conseil, sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugemens. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge qui, attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissemens, ou des rigueurs arbitraires, et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes. Telle est l'idée qu'il avoit de la magistrature. Il apporta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du Prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à

la justice ; et toujours semblable à lui-même, il y suivit dès-lors la même règle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance, que l'amour de la justice étoit comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissoit avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnoit à son intégrité ; et l'amour qu'il avoit pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, disoit-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu qui l'avoit prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne, et dans la première charge d'un si grand royaume, lui avoit fait regarder le devoir de juge où il étoit appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de son salut. C'étoit la sainte pensée qu'il avoit toujours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche ; et par là il faisoit assez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de Dieu, mais à se sacrifier dans son état, et *chacun dans les emplois de sa vocation: Unusquisque in qua vocatione vocatus est* (1). Mais si, selon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu : à quelle perfection l'ame chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice, puisque, selon l'Ecriture, *l'on y exerce le jugement, non des hommes, mais du*

(1) I. Cor. 7. 20.

Seigneur même (1) : Ouvrez les yeux, Chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles : vous y verrez, avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent, à la vérité, comme des hommes* (2), mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt ; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin psaume : *Dieu assiste*, dit-il, *à l'assemblée des Dieux, et au milieu il juge les Dieux.* O juges ! quelle majesté de vos séances ! Quel président de vos assemblées ! Mais aussi quel censeur de vos jugemens ! Sous ses yeux redoutables, notre sage magistrat écoutoit également le riche et le pauvre ; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit son élévation comme son étude, à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les ames où l'ambition domine. Toute ame inquiète et ambitieuse est incapable de règle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui sans règle et sans maxime, se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite

(1) II. Paral. 9. 6. (2) Ps. 81.

dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair! *La loi est déchirée*, comme disoit le Prophète, *et le jugement n'arrive jamais à sa perfection: Non pervenit usque ad finem judicium* (1). Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de cœur le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugemens qu'une justice imparfaite, semblable, je ne crains pas de le dire, à la justice de Pilate: justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe et disparoît tout-à-coup, lorsqu'on allègue sans ordre, et même mal-à-propos, le nom de César. Que dis-je! le nom de César. Ces ames prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix: tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne ou les intimide, et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel et incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que, libre des empressemens de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable: ou plutôt, comme l'évènement l'a justifié, par un choix particulier de la divine providence. Le cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de son maître, qui craignoit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux: ainsi de tous les ministres, le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint; et le secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans

(1) Habac. 1, 6.

la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout-à-coup de quitter cette grande charge. Le temps étoit arrivé que notre sage ministre devoit être montré à son Prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé qu'il ne le conçut alors, rappela au Roi ses agréables services; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs. Louis XIII rendit au ciel son ame juste et pieuse; et il parut que notre ministre étoit réservé au Roi son fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en haut, et il fut dit à Sobna, chargé d'un ministère principal: *Je t'ôterai de ton poste, et je te déposerai de ton ministère : Expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te. En ce temps j'appellerai mon serviteur Eliakim, et je le revêtirai de ta puissance.* Mais un plus grand honneur lui est destiné : le temps viendra que par l'administration de la justice, *il sera le père des habitans de Jérusalem et de la maison de Juda : Erit pater habitantibus Jérusalem. La clef de la maison de David*, c'est-à-dire, de la maison régnante, *sera attachée à ses épaules : il ouvrira, et personne ne pourra fermer : il fermera, et personne ne pourra ouvrir :* il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois, notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération, durant quarante ans, étoit le fruit d'une sagesse

consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée, qu'à peine se connoît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et si vous me permettez de vous dire une pensée de Saint Chrysostôme, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires? Qui connoissoit mieux les hommes et les temps? Qui prévoyoit de plus loin, et qui donnoit des moyens plus sûrs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entreprises sont environnées? Mais dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles? Toujours libre dans sa conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenoit sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnoit. On voyoit, et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant plusieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain: il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant son absence; et il ne parut pas moins grand en demeurant sans action,

qu'il l'avoit paru en se soutenant au milieu des mouvemens les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir; après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'État savoit avec une ferme et continuelle action suivre les desseins, et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre: ni la hauteur des entreprises ne surpassoit sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étoient au-dessus de sa vigilance; tout étoit prêt aux lieux destinés, l'ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand capitaine, et l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde; alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvoit se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat, et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les conseils où il assistoit lui laissoient presque tout son temps, et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnoient, il s'étoit lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude; mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, et ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur les erreurs de la vie humaine, et sur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'éternité se présentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis, aussi modestes que lui, car il savoit les

choisir de ce caractère, et il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importans et de la plus haute confiance, il goûtoit un véritable repos dans la maison de ses pères qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidèle des prospérités de l'Etat et de la gloire de son maître. La charge de Chancelier vaqua, et toute la France la destinoit à un ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage, *autant que le ciel s'élève et que la terre s'incline au-dessous de lui, autant le cœur des Rois est impénétrable* (1). Enfin le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé; et le tranquille ministre qui connoissoit les dangereuses jalousies des Cours, et les sages tempéramens des conseils des Rois, sut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous les mouvemens. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande charge; encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne où elle étoit jointe à la confiance du Prince; sans s'en laisser éblouir, le modeste Ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencemens. Notre siècle, qui n'avoit point vu de Chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force, pendant qu'il ne cessoit de se regarder, comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort: exercé par tant de combats, il en sortoit toujours plus fort et

(1) Prov. 25. 3.

plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable! Dans la même vivacité, on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge, et sur le désordre extrême que causeroit dans l'état une si grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vu arriver à tant de sages vieillards qui sembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disoit en son cœur, que le plus malheureux effet de cette foiblesse de l'âge, étoit de se cacher à ses propres yeux; de sorte que tout-à-coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin: il conjuroit ses enfans par toute la tendresse qu'il avoit pour eux, et par toute leur reconnoissance, qui faisoit sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verroient sa mémoire vaciller, ou son jugement s'affoiblir, afin que par un reste de force, il pût garantir le public, et sa propre conscience, des maux dont le menaçoit l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentoit son esprit entier, il prononçoit la même sentence, si le corps abattu n'y répondoit pas: car c'étoit la résolution qu'il avoit prise dans sa dernière maladie: et plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenoient; il se condamnoit, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avoit perdu le goût; au hasard de s'ensevelir tout vivant, et de vivre peut-être assez pour se voir long-temps traversé par la dignité qu'il auroit quittée: tant il étoit au-dessus de sa propre élévation, et de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour

l'action, et la vigueur qui, durant cinq ans, lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par des longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un ministre étranger, un homme d'un ferme génie, et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies, connut les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide Régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandoient un homme capable de profiter des momens, sans attendre de nouveaux ordres, et sans troubler le concert de l'Etat. Mais le Ministre lui-même, souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des évènemens, et les différens intérêts faisoient hasarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la Régente pût croire? Enfin il falloit un homme qui, pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le Ministre, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au Ministre, aux cabales même, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir.... Vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même; et comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps

de l'Etat, et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la Cour réduisoit Bordeaux, et que Gaston, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conseils, Le Tellier fut le Chusaï qui les confondit, et qui assura la victoire à l'oint du Seigneur (1). Fallut-il éventer les conseils d'Espagne, et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposoit, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres: notre plénipotentiaire partit; et l'Archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir, fit connoître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connoît quelque chose, qu'on ne faisoit qu'abuser de sa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter, si ce fut ou des soupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, et dans un pas si glissant des précautions nécessaires: qui le pourra dire à la postérité? Quoi qu'il en soit, l'oncle du Roi est persuadé: on croit pouvoir s'assurer des autres Princes, et on en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances? Gaston, que la Cour avoit attiré dans ses sentimens, étoit-il inaccessible aux factieux? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui, pour faire servir les Princes à leurs intérêts cachés, ne cessoient de lui inspirer qu'il devoit s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de

(1) II. Reg. 17. Prov. 20. 5.

impatiences, jusqu'à se rendre suspect; et sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il alloit d'un pas intrépide où la raison d'état le déterminoit. Il sut suivre ce qu'il conseilloit. Quand l'éloignement de ce grand Ministre eut attiré celui de ses confidens, supérieur par cet endroit au Ministre même dont il admiroit d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une Cour agitée, et résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités, et parce qu'il souhaitoit le rétablissement du Ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la Régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupoit lui donnoit assez de moyens de ménager d'ailleurs: aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frère, sacrifié malgré ses services, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il savoit, crime irrémissible dans les Cours, qu'on écoutoit des propositions contre lui-même; et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au Ministre des espérances trompeuses, les autres lui inspiroient de vaines terreurs, et en s'empressant beaucoup, ils faisoient les zélés et les importans. Le Tellier lui montroit la vérité, quoique souvent importune; et industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au Ministre, sans craindre dans le même temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendoit nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui falloit combattre les prétentions, il en acquéroit l'estime, et souvent

même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples: je n'ai pas besoin de les rapporter; et content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois par-tout dans le récit de nos malheurs? Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvoit ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs: tant il connut son erreur, et le vide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriser, il remua tout par des secrets et puissans ressorts; et, après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes; la ville royale s'émeut; et Rome même menace. Quoi donc, n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au-dedans et au-dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu; les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée: ainsi le calme fut rendu à l'Etat: on revoit dans sa première vigueur l'autorité affoiblie: Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnoît son Roi gardé par

la Providence, et réservé à ses grands ouvrages? le zèle des compagnies que de tristes expériences avoient éclairées, est inébranlable : les pertes de l'Etat sont réparées: le Cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort : intrépide, il domine jusques entre ses bras et au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que sa faveur attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient foible contr'elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation ; et nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre Ministre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès son enfance l'avoit vu toujours attentif au bien de l'Etat, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenoit confiance en ses conseils ; et le Ministre conservoit sa modération, soigneux sur-tout de cacher l'important service qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faisant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Ministre, puisque le Prince, quelque grand qu'il soit, ne connoît sa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder ? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus, non plus que les louanges ne sont jamais sûres dans le véritable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre Ministre proposoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le

plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avoit unis, et maintenant ces deux ames pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos foibles distinctions paroît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

Ecce in justitia regnabit Rex, et Principes in judicio præerunt: *Le Roi régnera selon la justice, et les juges présideront en jugement* (1). La justice passe du Prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est, dans le règne d'Ezéchias, le modèle de nos jours. Un Prince zélé pour la justice, nomme un principal et universel magistrat, capable de contenter ses désirs. L'infatigable Ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux: animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle, qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité; et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume, chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du Prince, et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, et qu'il

(1) Isaïe 32.

doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avoient ni règle ni fin, que la force des choses jugées n'étoit presque plus connue, que la compagnie, où l'on renversoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne respectoit pas davantage les siens: enfin, que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortoit du lieu d'où elle devoit être foudroyée? Sous le sage Michel le Tellier, le conseil fit sa véritable fonction; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contre-poids, tenoit par-tout le royaume la balance égale. Les juges, que leurs coups hardis et leurs artifices faisoient redouter, furent sans crédit: leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil, comme au sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnèrent jamais ce grand magistrat: il n'y avoit rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux, que de le surprendre; et dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper seroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétroit les détours; et d'abord il savoit connoître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvroit l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connoissoit; et l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté et un zèle de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire de ce règne. Sa justice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il

fallût le presser, les gémissemens des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit et jour, étoient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magistrat, qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir: vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disoit-il, dans les places pour se reposer et pour vivre? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au Prince et à l'Etat? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles! Sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de grands travaux, on voyoit revivre cet ardent désir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux; et tout sensible qu'il étoit aux tendresses de sa famille, il l'accoutumoit à ces courageux sentimens. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisoit consister avec son salut le service particulier qu'il devoit à Dieu, dans une sainte administration de la justice. Il en faisoit son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage: *La justice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes* (1). Car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux Ministre étoit touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité vous trouble l'esprit; l'autre avec

(1) Prov. 21. 5.

un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur: celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse voguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait! Celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une ame agitée se calmoit. C'est là qu'on trouvoit *ces douces réponses qui appaisent la colère, et ces paroles qu'on préfère aux dons : Verbum meliùs quàm datum* (1). Il connoissoit les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord; l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis: ici elle ne craint ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le pauvre et le foible. Ce charitable magistrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur; et dans toute l'administration de la justice, il nous paroissoit un homme que sa nature avoit fait bienfaisant, et que la raison rendoit inflexible. C'est par où il avoit gagné les cœurs. Tout le royaume faisoit des vœux pour la prolongation de ses jours: on se reposoit sur sa prévoyance: ses longues expériences étoient pour l'Etat un trésor inépuisable de sages conseils, et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération et l'amour de tous les peuples. O Seigneur! vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil qui regarde et l'oreille qui entend* (2)! Vous donc qui donnez aux juges ces regards bénins, ces oreilles attentives, et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interprètes

(1) Prov. 15. Eccl. 19. 16. (2) Prov. 20.

des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets, et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux sur vous: affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre, semblables aux esprits célestes: ou plutôt images de Dieu vous en imitez l'indépendance; comme lui vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présens (1); comme lui vous faites justice à la veuve et au pupille; l'étranger n'implore pas en vain votre secours; et assurés que vous exercez la puissance du juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugemens. Puisse-t-il avec ses lumières et avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention et cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandoit pour juger son peuple.

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'évangile que j'annonce (2), et l'exemple du grand Ministre dont je célèbre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, ce sont les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particulière aux foibles, aux orphelins, aux épouses délaissées et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, et que redoutable est le glaive que le fils de Dieu lui a mis dans la main! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent point le *double tranchant* (3). Elle est fille du Tout-Puissant: mais son père qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie: *Mon Dieu, mon Dieu*,

(1) Deut. 10. 17. 18.
(2) III. Reg. 3. 9.
(3) Apoc. 1. 16. Heb. 12.

pourquoi m'avez-vous délaissée (1)! Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfans des hommes; mais elle n'a entendu sa voix agréable; elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment (2); tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide; *et plus vîte qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes* (3). Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère, et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes (4); et le monde qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pélerinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfans qui l'oppriment: on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés: sa puissance céleste est affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres, trop hardis usurpateurs des droits temporels: à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même: les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques: on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre apostolique pour les décider; don céleste que nous ne recevons qu'une fois *par l'imposition des mains;* mais que Saint Paul (5) nous ordonne de ranimer, de renouveler et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les ames par les sacremens? N'est-ce pas aussi

(1) Matth. 17. 46.
(2) Ps. 44.
(3) Cant. 8. 24.
(4) *Ibid.*
(5) I. Tim. 2. 6.

pour policer les Eglises, pour y établir la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique! Autrefois et les canons et les lois, et les Evêques et les Empereurs concouroient ensemble à empêcher les ministres des autels de paroître pour les affaires, même temporelles, devant les juges de la terre: on vouloit avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, et on craignoit de les rengager dans le siècle, d'où ils avoient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés: tant le siècle a prévalu, tant l'Eglise est foible et impuissante! Il est vrai que l'on commence à l'écouter: l'auguste conseil et le premier parlement donne du secours à son autorité blessée: les sources du droit sont révélées: les saintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Eglise, et toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux: son sage et intelligent Chancelier seconde ses désirs: sous la conduite de ce Ministre, nous avons comme un nouveau code favorable à l'épiscopat; et nous vanterons désormais, à l'exemple de nos pères, les lois unies aux canons. Quand ce sage Magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte clôture, protectrice de l'humilité et de l'innocence, est établie: ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, images des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée: ainsi la cléricature jouit par tout le royaume de son privilége: ainsi sur le sacrifice des vœux et sur *ce grand sacrement de* l'indissoluble *union de*

Jésus-Christ avec son Église (1), les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, et parmi les magistrats intelligens, que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat a part à ces grands ouvrages, habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand ministre; et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même? Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi et de notre reconnoissance, de la bouche d'un Evêque, trop tôt obligé à changer en sacrifice pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie si précieuse. Et vous, saints Evêques, interprètes du ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs et serviteurs des Eglises, vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence, et vous qui, dispersés par tout l'univers, entendez le bruit d'un ministère si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette ame pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie; ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité et le poids à vos censures. Puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jésus-Christ, l'avoir au milieu de vous, et revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse

(1) Ephes. 5. 32.

entre les parfaits! Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles (1)! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre écriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple; si attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés; si nous sommes soigneux de former des prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs, et que, par une règle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques? Car aussi, comment pourrons-nous, sans ce secours, incorporer tout-à-fait à l'Eglise de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau? Ah! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes et le pain aux forts; enfin à cultiver ces nouvelles plantes, et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas! on s'est tant servi pour le séduire, *le fort armé, chassé de sa demeure, reviendra* plus furieux que jamais, *avec sept esprits plus malins que lui, et notre état deviendra pire que le précédent* (2). Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours: faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise (3): agiles instrumens *d'un prompt écrivain et d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantin et les Théodose. Ceux qui vous ont

(1) I. Cor. 3. 6.
(2) Luc. 11. 21. 24. 25. 26.
(3) Ps. 44.

précédé dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eût des Empereurs dont les lois eussent ôté les assemblées aux hérétiques, les sectes demeuroient unies, et s'entretenoient long-temps. Mais*, poursuit Sozomène (1), *depuis que Dieu suscita des Princes chrétiens, et qu'ils eurent défendu ces conventicules, la loi ne permettoit pas aux hérétiques de s'assembler en public; et le clergé qui veilloit sur eux, les empêchoit de le faire en particulier. De cette sorte, la plus grande partie se réunissoit, et les opiniâtres mouroient sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entr'eux, ni enseigner librement leurs dogmes.* Ainsi tomboit l'hérésie avec son venin, et la discorde rentroit dans les enfers d'où elle étoit sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avoient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout-à-coup; les troupeaux égarés revenir en foule, et nos églises trop étroites pour les recevoir; leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse; tout est calme dans un si grand mouvement; l'univers étonné de voir dans un évènement si nouveau, la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du Prince, plus reconnu et plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au ciel nos acclamations, et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente pères dirent autrefois dans le concile de Calcédoine: *Vous avez affermi la foi; vous avez exter-*

(1) Soz. lib. 2. ch. 23.

miné les hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre règne ; c'en est le propre caractère. Par vous l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du ciel, conservez le Roi de la terre : c'est le vœu des Eglises ; c'est le vœu des Evêques.

Quand le sage Chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avoit déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un Ministre si zélé pour la justice ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient préparées. Malgré cette fatale foiblesse qu'il commençoit de sentir, il écouta, il jugea et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son Prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservoit l'accomplissement du grand ouvrage de la religion ; et il dit en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi, et un si beau mouvement de la piété du Roi, il ne se soucioit plus de finir ses jours. C'est la dernière parole qu'il ait prononcé dans la fonction de sa charge ; parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet, la mort se déclare : on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques : dix jours entiers il la considère avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandoit ; on croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il étoit mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente, car il ne

connoissoit plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvoit seule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut si attentif : *Je suis*, disoit-il, *en faction;* car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole : *Il n'est pas temps de se reposer :* à chaque attaque, il se tient prêt, et il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout-à-coup entre les bras de la mort; c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute sa vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches ! et vous pousseriez*, comme dit Saint Jacques, *des cris lamentables, et des hurlemens à la vue de vos misères* (1). Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement. Mais dans la possession, on trouve comme dans un lit un repos funeste, et on s'endort dans l'amour des biens de la terre sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit Saint Augustin (2), sentir dans la perte. C'est là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort, qui lui vient ravir tout-à-coup, avec la

(1) Luc. 6. Jac. 5. (2) Aug. de Cib. 1. c. 11. 1.

vie, sa grandeur et ses plaisirs : *Sicciné separat amara mors ! Est-ce ainsi que la mort amère vient rompre tout-à-coup de si doux liens* (1) ! Le cœur saigne : dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenoient ; et le péché que l'on commettoit par un attachement si excessif, se découvre tout entier : *Quantùm amando deliquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du ciel ne connoît pas les disgrâces ; qui élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pendant qu'il voit disparoître une vie si fortunée, bénit la mort, et aspire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *son cœur dans le trésor que les voleurs peuvent enlever* (2) ; et que, comme un autre Abraham, il ne connoît de repos que *dans la cité permanente* (3). Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère, et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri ; il trouve ce qu'il espéroit, un chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de sa piété. L'Extrême-onction annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété, qu'avoit fait le saint viatique : son ame s'épanche dans les célestes cantiques ; et vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins psaumes. Jamais juste n'attendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance : jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job désiroit pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche

(1) I. Reg. 15. 32.
(2) Matth. 6. 19. 20. 21.
(3) Heb. 61. 20.

en ses derniers jours : que depuis quarante-deux ans qu'il servoit le Roi, il avoit la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, et dans un si long ministère de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher ? La justice demeure constante, et pour ainsi dire, toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grâce ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avoit-il besoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de sa tranquillité ? Quelle maladie, ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme ? Que vois-je durant ce temps ? Des enfans percés de douleur : car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore ? Une femme forte pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée malgré ses désirs par celui que tant de fois elle avoit cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même ; tantôt elle entre auprès du malade, non par foiblesse, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, et profiter de cet exemple.* L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de foible : mais pendant qu'il en goûte la reconnoissance, comme un autre Abraham il la sacrifie, et en l'invitant à s'éloigner : *Je veux*, dit-il, *m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité.* Reconnoissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice, qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre ? Ainsi, parmi les souffrances et dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame chrétienne. Ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes. Telles sont

les grâces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée; quand on s'y est long-temps préparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou dans ses justes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève, et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance: *Je ne désire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je désire de voir Dieu.* Que vois-je ici, Chrétiens? La foi véritable, qui d'un côté ne se lasse pas de souffrir, vrai caractère d'un chrétien; et de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténèbres, et en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste! Courons-y, mes frères, avec ardeur: hâtons-nous de *purifier notre cœur, afin de voir Dieu*, selon la promesse de l'Evangile (1). Là est le terme du voyage; là se finissent les gémissemens; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment encore une fois! Qui ne te désire pas, n'est pas chrétien. Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, Chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin, prêt à rendre l'ame : *Je rends grâces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon esprit.* Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnoissances jusqu'au dernier

(1) I. Cor. 13. 19. 21. Matth. 1. 5. 8.

soupir, il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1) ; *je chanterai*, dit-il, *éternellement les miséricordes du Seigneur*. Il expire en disant ces mots, et il continue avec les Anges le sacré cantique. Reconnoissez maintenant que sa perpétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde ; et réjouissez-vous en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté. Quand je considère attentivement dans l'Evangile la parabole ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et couvert d'ulcères, *est porté par les Anges au sein d'Abraham ;* pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, *est enseveli dans les enfers*. Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le fils de Dieu nous en explique la cause ? *Le riche*, dit-il, *a reçu ses biens, et le pauvre ses maux dans cette vie :* et de là quelle conséquence ? Ecoutez, riches, et tremblez : *Et maintenant*, poursuit-il, *l'un reçoit sa consolation, et l'autre son juste supplice*. Terrible distinction, funeste partage pour les grands du monde ! Et toutefois ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein, et il vous montre, ô riches du siècle ! à quelle gloire vous pouvez aspirer, si *pauvres en esprit*, et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit (2). Cette grâce, je le confesse, est rare dans le nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des

(1) Luc. 16. 22. (2) Matth. 8. 8.

enfans de Dieu, doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jésus-Christ sur la croix; et cependant, Chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur, même présente, et que les pauvres apprennent à ne désirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce ministre si fortuné et si détaché tout ensemble, leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires; et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie, et on ne fait qu'ajouter à la louange de ce grand magistrat et de ce sage ministre, celle de ce sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avoit acquis sans empressement: ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein des pauvres, ont prié pour lui (1); sa main droite les cachoit à sa main gauche, et à la réserve de quelque ami qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidens les ont ignorées; mais *le père qui les a vues dans le secret, lui en a rendu la récompense* (1). Peuples, ne pleurez plus; et vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc, quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où

(1) Eccl. 29. 15. (2) Matth. 6. 3. 4.

l'homme ne se connoît pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paroîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob, amené au Roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac, ni de son aïeul Abraham (1). Mais les ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paroître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure, ni terme? Comptons donc comme très-court, Chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit; puisqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne seroit rien, quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre foiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort. Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je! si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos

(1) Gen. 47. 5.

amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans? Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu! Sur-tout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu de saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous; ou plutôt, que vous vous êtes assez vu rouler vous-mêmes, et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. Ce sont de saintes méditations, ce sont de bonnes œuvres, ce sont ces véritables richesses que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force, et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple: la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété; toute la troupe sacrée des vertus, qui veilloient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

ORAISON FUNÈBRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
PRINCE DE CONDÉ.

Dominus tecum, virorum fortissime..... Vade in hac fortitudine tua..... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous. Aux juges, 6. 12. 14. 16.

MONSEIGNEUR, (*)

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie? On les raconte par-tout: le Français qui les vante, n'apprend rien à l'étranger; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez, d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires: le Sage a raison de dire, que *leurs seules*

(*) M. le Prince.

actions les peuvent louer : toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourroit soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paroître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnoissance publique, et aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le royaume à un Prince qui a honoré la maison de France, tout le nom Français, son siècle, et pour ainsi dire, l'humanité toute entière? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre, ce que son royaume a de plus auguste pour y rendre les devoirs publics à la mémoire de ce Prince; et il veut que ma foible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérans: *C'est vous*, lui disoit David, *qui avez instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée* (1). S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles, et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentimens, les sages conseils et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété: jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés.

(1) Ps. 143, 1.

Sans ce don inestimable de la piété, que seroit-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avoit comme consacré ses autres vertus, ni ces Princes ne trouveroient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple: détruisons l'idole des ambitieux: qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait le héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle; voilà pour le cœur: vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit, ne seroient qu'une illusion, si la piété ne s'y étoit jointe: et enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut, et très-puissant Prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier Prince du Sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérans, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avoit nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe (1)? Tu n'es pas encore, lui disoit-il, *mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom: tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats: à ton approche, je mettrai les Rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas, comme ce qui est;* c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et

(1) Isaïe 45. 1. 2. 3. 4. 7.

moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable, à son prophète Daniel (1)? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce conquérant, avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre.* Semblable dans ses sauts hardis, et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissans, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; *à sa vue, il s'est animé: efferatus est in eum*, dit le Prophète (2); *il l'abat, il le foule aux pieds: nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie.* A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure? Alexandre ou le prince de Condé? Dieu donc lui avoit donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce Roi chéri du ciel, tout cédera à ses exploits: supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines, et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses états. Mais Dieu avoit choisi le duc d'Enguien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes Vallonnes, Italiennes et Espagnoles. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'ins-

(1) *Et non tangebat.* Dan. 5. 8.
(2) *Ibid.* 6. 7. 20.

piroient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune Prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux ! Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans les bois et dans les marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas ? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande ame se déclara toute entière : son courage croissoit avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier : mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille ; tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort : aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis ; soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter par-tout la terreur, et étonner de ses regards étincelans ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer leurs brèches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une ame guerrière est maîtresse

du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enguien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat jusqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regardèrent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles grâces ? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savoit pas que le Prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régimens, à la bataille de Rocroi, en devoit achever le reste dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célèbra Rocroi délivrée, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces : toute la France suivit : on y élevoit jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enguien : c'en seroit assez pour

illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici, dans un jeune Prince victorieux, quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La Cour, qui lui préparoit à son arrivée les applaudissemens qu'il méritoit, fut surprise de la manière dont il les reçut. La Reine régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ses services. C'est dans la bouche du Souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osoient le louer, il repoussoit leurs louanges comme des offenses; et indocile à la flatterie, il en craignoit jusqu'à l'apparence. Telle étoit la délicatesse, ou plutôt telle étoit la solidité de ce Prince. Aussi avoit-il pour maxime: Ecoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes: que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspiroit aux autres; c'est ce qu'il suivoit lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tenoit pas: tout tendoit au vrai et au grand. De là vient qu'il mettoit sa gloire dans le service du Roi, et dans le bonheur de l'Etat: c'étoit là le fond de son cœur; c'étoient ses premières et ses plus chères inclinations. La Cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille. Il falloit montrer par-tout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnoit. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux! Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles; ce sont des ravines

et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable dont le fond est un marais; et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchemens: ce sont par-tout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux; et au-dedans, c'est Merci avec ses braves Bavarois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci que le Prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le Prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, *son bras ne l'abandonna pas; et son courage, irrité par tant de périls, vint à son secours* (1). On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée: ses meilleurs régimens sont défaits: la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre: quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enguien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Phi-

(1) *Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi.* Is. 63. 5.

lisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg, qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des Rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, et ne paroît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chûte : il sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ces ordres, tout paroissoit sûr sous la conduite du duc d'Enguien ; et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui pût échapper de ses mains ; encore relevoit-elle la gloire du Prince. L'Europe, qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître ; et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes, que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins, nous le vîmes par-tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnoit pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérans. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : *Plus vîte que les aigles, plus courageux que les lions* (1). C'est l'image du Prince que nous regrettons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés. On le voit en même temps à toutes les attaques,

à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres, s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du Prince: il semble qu'il se multiplie dans une action: ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls; Dieu lui est une armure plus assurée; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du sang si nécessaire à l'Etat doit être épargnée: il répond qu'un Prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi et de la couronne, doit, dans le besoin de l'Etat, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

Après avoir fait sentir aux ennemis, durant tant d'années, l'invincible puissance du Roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente: et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement, jusqu'à cette fatale prison, il n'avoit pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitoit d'obtenir des grâces, il souhaitoit encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisoit dire, je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur: il disoit donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en étoit sorti le plus coupable. *Hélas!* poursuivoit-il, *je ne respirois que le service du Roi et la grandeur de l'Etat!* On ressentoit dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs.

(1) *Aquilis velociores, leonibus fortiores.* II. Reg. 1. 23.

Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitens, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paroissent plus; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince, qui s'en repentit, et la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche, et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne, réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un Prince de France, et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc, quoique frère de l'Empereur, et fils de tant d'Empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enguien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince se soutenoit si hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roi d'Angleterre et au duc d'Yorck, maintenant un Roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étoient dus; et il apprit enfin à l'Espagne, trop dédaigneuse, quelle étoit cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvoit ravir à de si grands Princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts appor-

toient au traité des Pyrénées; écoutez quels furent ses ordres, et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agens dans la conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération; qu'on ait soin de ses amis, et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambray et ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préféroit à ces avantages et à tout ce qu'on pouvoit jamais lui accorder de plus grand: quoi? son devoir et les bonnes grâces du Roi. C'est ce qu'il avoit toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétoit sans cesse au duc d'Enguien. Le voilà dans son naturel: la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé, que les malheurs ajoutent aux grandes vertus: elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat et à son Roi. Mais dans ses premières guerres, il n'avoit qu'une seule vie à lui offrir: maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enguien est à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le Prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis-le-Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves, apprendre la guerre aux côtés du Prince son père. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand Prince renversé dans un fossé, sous un cheval, tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le Prince abattu, il est blessé

entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois, à la piété et à la gloire. Que pouvoit penser le Prince, si ce n'est que pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manqueroit à ce digne fils, que les occasions! Et ses tendresses se redoubloient avec son estime.

Ce n'étoit pas seulement pour un fils, ni pour sa famille qu'il avoit des sentimens si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis: je l'ai vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accommodemens, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'auroit jamais attendu d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devoit donc faire comme le fonds de notre cœur, et devoit être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix: et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince

dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les villes, et qui gagnoit les batailles? Quoi, il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnoissez le héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes: comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important? Versez-le dans ce noble cœur: votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paroît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive, ni si naturelle que celle qu'il ressentoit à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du Roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leurs secours: et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnoit

à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly, comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place: qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit: c'étoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit par-tout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune: où tout charme, et rien n'éblouit, qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par le cri des blessés; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres; et que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à dire, l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis

par le naturel des pays, ou des Princes confédérés ? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient ; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment ; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure, et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étoient les regards, aussi vite et impétueuse étoit l'attaque, aussi fortes et inévitables étoient les mains du prince de Condé. En son camp, on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal ; et comme dit le Prophète : *Toutes les flèches sont aiguisées, et tous les arcs sont tendus* (1). En attendant, on repose d'un sommeil tranquille, comme on feroit sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose ? A Pjéton, près de ce corps redoutable, que trois puissances réunies avoient assemblé, c'étoient dans nos troupes de continuels divertissemens : toute l'armée étoit en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le

(1) Isaïe 5 . 28.

Prince par son campement avoit mis en sûreté, non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe, c'est ce que le Prince attendoit. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie; mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés par-tout. Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur et la désertion se mettent dans leurs troupes, on ne sait plus ce qu'est devenu cette formidable armée. Ce fut alors que Louis qui, après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouie, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez; et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit en nous racontant, comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines, et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combats (1); lui-même avoit été reconnoître les rivières et les montagnes qui servent à ce grand dessein : et jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un

(1) Isaïe 5. 28.

honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestat. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts; rendre leurs projets inutiles, et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera de nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Par-tout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils: ici, tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? Mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? Ce n'est plus ces promptes saillies qu'il savoit si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occasions ordinaires: vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si

(1) *De Bell. Civil.* Lib. 1.

doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, ou aux portes de la ville, et à la vue de ses citoyens, le ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince, où avec l'élite des troupes il avoit en tête un général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune: pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui: tant son esprit s'élevoit alors, tant son ame paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres: semblable à ces hautes montagnes, dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre son dessein tiré d'un poste invincible par l'appas d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du Prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint de prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent; son canon où il avoit mis sa confiance est entre nos mains, et Bek qui l'avoit flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville? Le Prince saura profiter de tous les momens. Aussi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays; et d'une première vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place? Il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On

croit qu'il expose les troupes : il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne ; et ces barques si redoutées de nos alliés, paroissent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connoître, ce sont ses soldats et ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Ecriture, *comme un seul homme. Egressus est Israël tanquam vir unus.* Pourquoi comme un seul homme ? Parce que sous un même chef, qui connoît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire, et j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assuroit du succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de son côté qu'il agissoit sans inquiétude, parce qu'il connoissoit le Prince, et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête des corps séparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon

l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes; et l'autre par de soudaines illuminations: celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité: celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie: l'autre, comme un homme inspiré dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie: l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune: l'autre et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vit toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas, le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la Cour et tout le peuple gémit, sa piété est louée

comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps: l'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille; et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes; et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle, et ce qui est encore plus grand, il a vu un Roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ses divins attributs paroissoient-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament que le prince de Condé n'a fait dans l'Europe! Ce n'étoit pas seulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat: son grand génie embrassoit tout; l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût: il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelqu'ouvrage, qu'il n'entretînt: tous sortoient plus éclairés d'avec lui; et rectifioient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa

conversation étoit un charme, parce qu'il savoit parler à chacun selon ses talens; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avoient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan de ses inventions; et enfin aux savans de toutes les sortes, de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons: qui en doute? Ces dons sont admirables! Qui ne le voit pas? Mais pour confondre l'esprit humain qui s'énorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les Païens tant de sages, tant de conquérans, tant de graves législateurs, tant d'excellens citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connoissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvoit faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et sur la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? Et quels étoient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fit rien en vain? Ecoutez la réponse de Saint Augustin. *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le siècle présent: Ut ordinem sæculi præsentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre! Qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux, Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même quand il a fait dans ses ennemis, aussi-bien que dans ses serviteurs, ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il

leur a fait ces riches présens ; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornemens de leur siècle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non : il les confond mieux en la leur donnant, même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'auroit osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun Prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites, comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O Rois, confondez-vous dans votre grandeur : conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux; qui s'efforce de s'attacher, quoi? Peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, reste des ans et des barbares ; aux ruines de leurs monumens et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps : ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne fruit de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre ; saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueuil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit Saint Augustin, cette gloire tant désirée ; et *vains ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs. Receperunt mercedem suam vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince ; l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditoit. Un sage religieux qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision ; et nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès-lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce Livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se régloient plus que jamais par la justice : on y soulageoit la veuve et l'orphelin, et le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtoit avec ses enfans, il ne cessoit de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu ; et ce jeune Prince, son petit-fils, se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitoit de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avoient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France toléroit alors : combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion ? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisoit-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique ? Ce n'étoit plus cet ardent vainqueur qui sembloit vouloir tout emporter : c'étoit une douceur, une patience, une charité qui songeoit à gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie ; ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne, que Jésus-Christ louera

au dernier jour devant les saints Anges, et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passoit sa vie dans ces occupations, et qu'il portoit au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut plus frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentimens du prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du Roi! C'est donc dans cette occasion que devoit mourir ce héros! Celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si long-temps, achève à ce coup de l'accabler: les forces qu'il lui fait trouver, l'épuisent. S'il oublie toute sa foiblesse à la vue du Roi qui approche de la Princesse malade; si, transporté de son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, et qu'il l'empêche enfin d'avancer: il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son Roi. Quoique la duchesse d'Enguien, Princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette Princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et après que la jeune Princesse est hors de péril, la maladie du Roi va bien causer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisoit sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand Roi, en retournant à Versail-

les, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples? De quels yeux le regardions-nous, lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir; et que maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyons tous les jours, non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ses jardins enchantés? Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ses douleurs, il s'informoit avec soin de l'état du prince de Condé, et il marquoit pour la santé de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la sienne. Il s'affoiblissoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enguien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, étoit retourné par son ordre auprès du Roi, tout change en un moment, et on déclare au Prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, venez apprendre à mourir: ou plutôt, venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans! Ah! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres! Par-là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le silence, et tout-à-coup: *ô mon Dieu!* dit-il, *vous le voulez, votre volonté soit faite; je me jette entre vos bras; donnez-moi la grâce de bien mourir.* Que désirez-vous davantage? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la con-

fiance en sa grâce, et toute la piété. Dès-lors, aussi, tel qu'on l'avoit vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclatoient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuoit à donner ses ordres; et s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fut troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers, et de la plus haute importance, puisqu'il y alloit de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il falloit écrire et ordonner dans les formes... Quand je devrois, Monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connoissoit; qu'il n'y avoit sans formalité qu'à vous dire ses intentions, et que vous iriez encore au-delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas; c'est un sentiment que la nature inspire : mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter; et malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença ensuite pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériteroit d'être

raconté à toute la terre, non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un Prince si exposé à tout l'univers, ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connoître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences; et dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas long-temps pour la préparer: la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique qu'il avoit tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences dont, hélas, on déshonore ce divin mystère! Les chrétiens ne connoissent plus la sainte frayeur dont on étoit saisi autrefois à la vue du sacrifice. On diroit qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appeloient les saints Pères; et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations: à la mort vous y penserez avec confusion et saisissement. Le Prince se souvint de toutes les fautes qu'il avoit commises; et trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en sentoit, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques, et à ses amis: on lui répondit par des sanglots: ah, répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple! Les autres devoirs de la

religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi, et combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baisant la croix, que son sang répandu pour lui, ne le fut pas inutilement? C'est ce qui justifie le pécheur; c'est ce qui soutient le juste; c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisans, où dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste! Il se les fit répéter trois fois, et il trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant les médecins: *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais médecins*: il montroit les ecclésiastiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit les prières; les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'étoit seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés: sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre; au contraire, il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ces derniers entretiens avec le duc d'Enguien? Quelles couleurs assez vives pourroient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils! D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles: tantôt la bouche collée sur ses mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ses bras et dans ce sein paternel, il semble, par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent: il tombe à ses pieds. Le Prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits: puis appelant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyoit aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de foible, il leur donne ses derniers ordres, où tout respiroit la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce: et en bénissant avec eux,

ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier, on vit de part et d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressemens, et la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes grâces du Roi, le plus cher objet de vos vœux; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi qui prévinrent les désirs du Prince mourant, ni les généreux soins du duc d'Enguien qui ménagea cette grâce, ni le gré que lui sut le Prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le Roi, le prince de Conti arrive pénétré de reconnoissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent: les deux Princes ouirent ensemble ce qui ne sortira jamais de leur cœur: et le Prince conclut en leur confirmant qu'ils ne seroient jamais ni grands hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens qu'autant qu'ils seroient gens de bien, fidèles à Dieu et au Roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire; c'est avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissoit de cris, tout fondoit en larmes: le Prince seul n'étoit pas ému, et le trouble n'arrivoit pas dans l'asyle où il s'étoit mis. O Dieu! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et, comme disoit David, ce ferme rocher où s'appuyoit sa constance: puis-je faire durant ce temps ce qui se faisoit à la Cour et en la présence du Roi? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit dans les trois temps que marquoit le Prince, ses services qu'il y passoit si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le

milieu, des fautes dont il faisoit une si sincère reconnoissance: il n'y eut cœur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie; et cette lecture, suivie des larmes du Roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciement, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnoissance, son dévouement, et s'il l'osoit dire, sa tendresse: tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens; et ceux qui l'avoient ouï parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvoient assurer que jamais ils n'avoient rien entendu, ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disoit ce grand Prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de son Dieu, où il s'étoit une fois jeté, il attendoit sa miséricorde et imploroit son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudroit laisser éclater ses justes douleurs, à la perte d'un si grand homme. Mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnoissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'étoit pas encore entièrement selon Dieu, il falloit, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le vouloit, et lui dire, avec David, ces tendres paroles: *O Dieu! créez en moi un cœur pur.* A ces mots, le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée; puis appelant le saint religieux qui lui avoit inspiré ce beau sentiment: *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des mystères de la religion, quoi qu'on ait dit.* Chrétiens,

vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, poursuivit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités*, continuoit-il, avec une douceur ravissante, *se démêlent et s'éclaircissent dans mon esprit! Oui*, dit-il, *nous verrons Dieu comme il est face à face* (1). Il répétoit en latin, avec un goût merveilleux, ces grands mots: *Sicuti est, facie ad faciem* (2); et on ne se lassoit point de le voir dans ce doux transport. Que se faisoit-il dans cette ame? Quelle nouvelle lumière lui apparoissoit ? Quel soudain rayon perçoit la nue, et faisoit comme évanouir, en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi ? Que deviennent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparoissent tous les fantômes du monde! Que l'éclat de la plus belle victoire paroît sombre! Qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ses foibles yeux qui s'y sont laissés éblouir! Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, Princes et seigneurs; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plus que tous les autres, Princes et Princesses, nobles rejetons de tant de Rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage: venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts, voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le

(1) Joan. 5. 2. (2) I. Cor. 13. 12.

reste : des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine ; et dites en gémissant : voilà celui qui nous menoit dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eut pu gagner encore des batailles ; et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre il faut encore servir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument ; vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand Prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien : ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve

à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non pas avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi : et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles d'un bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra ; la véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.* Jouissez, Prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ! Heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

Fin des Oraisons funèbres de M. Bossuet.

MAY 2 - 1950